

Les hauts et les bas de la vie d'un producteur

ROGER FRAPPIER

Nathalie Petrowski

LE BUREAU est pratiquement nu et terriblement bruyant. En bas, le trafic de la rue Saint-Laurent piaffe d'énerverment. En haut, les murs sont blancs, les plafonds de béton, les portes de bois et le design conforme à la bohème bon chic d'un certain Soho montréalais. C'est ici que Roger Frappier, 47 ans, cinéaste défrôqué et producteur émérite à qui le FFM rendra hommage cette année, a établi ses quartiers généraux et ceux de Max Films, une compagnie de production et de distribution qui se donne des airs de mini-studio hollywoodien, avec la création en plus et les milliards en moins.

Bien qu'un peu jeune pour qu'on lui rende déjà hommage, Roger Frappier est un candidat idéal à la canonicité. Le cinéma n'a plus de secrets pour lui. Tour à tour monteur, réalisateur de documentaires et mercenaire pour la pub, Frappier a produit dans les dédales bureaucratiques de l'ONF comme dans les couloirs plus larges du privé, triomphé à Cannes et passé à un cheveu de décrocher un Oscar. Dans un milieu pas forcément réputé pour sa grandeur d'âme ni sa générosité, Frappier a réussi à ménager ses amis comme ceux qui ne le sont plus.

Malgré la discrétion relative de Max Films au cours de la dernière année, la compagnie n'a pas chômé, produisant coup sur coup *La vie fantôme* de Jacques Leduc, *Le côté sombre du cœur* de Eliseo Subiela, deux films en compétition au FFM,

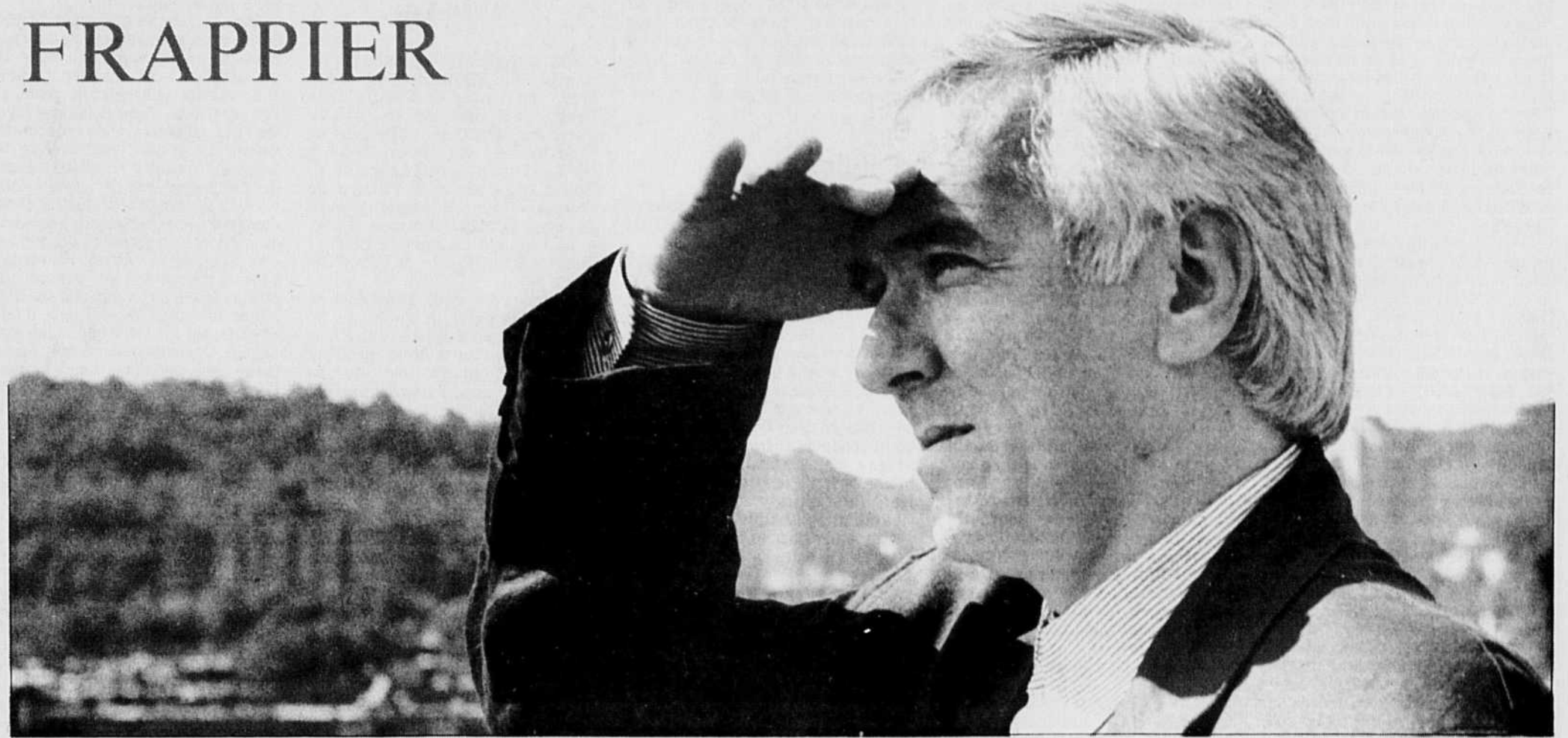


PHOTO JACQUES GRENIER

avant de préparer les deux prochains film de Denys Arcand, *Love and human remains* dont le tournage débutera le 14 septembre à Edmonton ainsi que le nouveau projet français de Denys Arcand dit « le petit gars de Deschambeault ». Ce fameux projet aura probablement changé aussi souvent de version que de titre, commençant avec *La vie éternelle*,

puis *The last shot* avant de revenir sous l'appellation contrôlée de *La femme idéale*. Aux dernières nouvelles, le projet s'appelle tout bêtement *Arcand 5* et devrait se tourner à Montréal l'été prochain.

C'est tout ce Roger Frappier dira sur le sujet, préférant s'étendre sur *Love and human remains*, l'adaptation pour le cinéma de la pièce de

Brad Fraser et le premier film en langue anglaise signé par Denys Arcand. Nous ne reviendrons pas sur la question de la langue. Roger Frappier a déjà dit que Denys Arcand avait le droit de tourner les sujets de son choix dans la langue de son choix, fusse-t-elle l'anglais, le japonais ou le serbo-croate.

Nous reviendrons toutefois sur

cette curieuse réunion de Québécois et de canadiens coast to coast dans un film résolument pan-canadien, avec des acteurs de Toronto, Edmonton, Vancouver et New York, un directeur photo de Toronto, un régisseur de Edmonton et un réalisateur dont on ne sait plus s'il habite encore au Québec ou s'il a déménagé dans les Rocheuses. En s'embarquant

dans cette co-production avec le reste du Canada, Roger Frappier croyait qu'il aurait la vie facile et que tout serait réglé en un tour de main. Un an plus tard dans les Maritimes, force est de constater que rien n'est jamais simple, même au Canada anglais. En date de cette semaine, le financement de ce film de

Voir page B-2 : Frappier

L'art du tracé sans repentir

Jean Dumont

J'ÉCOUTAIS attentivement le raconteur fascinant qu'est Vittorio, à la fois extrêmement sérieux et prolixe, j'allais dire sagement paillard, au beau sens rabelaisien du terme, tout en le regardant recommencer pour la dixième fois, d'un geste rapide et sans pardon, un crayon feutre sur la nappe blanche de la table du restaurant, le tracé d'un ovale qui ne le satisfaisait toujours pas. Parfois, il esquissait, d'un trait toujours continu, parallèlement à son discours, un personnage, un animal familier, un cœur, celui de la tendresse, une lune, celle de la mélancolie ou de la musique de Mozart, ou un espace vaste comme le monde... J'avoue qu' alors bien des réflexions me sont montées à l'esprit à propos des relations qui lient l'art et le métier, par exemple, ou les arts visuels et les discours, les arts graphiques et la peinture, l'art et le commerce, l'art dit populaire et l'art dit savant, etc. Elles montaient sans ordre, comme les bulles d'une eau rafraîchissante se frayant un chemin dans l'amoncellement des idées reçues, et débordant le lieu restreint des activités spécifiques...

Il faut dire que comme tout le monde, depuis quelques semaines, j'ai partagé ma Ville avec un personnage incontournable, que les plus grosses compagnies commerciales du monde désirent baptiser de leur patronyme, mais que les enfants, eux, appellent tout simplement le « petit bonhomme vert », parce qu'ainsi il appartient entièrement à chacun d'eux, en même temps qu'à eux tous, à la fois personnel et universel. Dans le flot des idées que faisaient naître en moi les phrases et les images de Vittorio il m'était impossible de ne pas reconnaître, oubliées quelque part sous les habitudes de mon âge et de mon métier, la disponibilité de l'enfance. C'est celle-ci, par exemple, qui me rendait évidente, dans le succès fait au graphiste Vittorio, la sorte d'injustice infligée à Vittorio l'artiste.

Les enfants savent instinctivement qu'ils ont tout à apprendre, alors, quand ils ont peur de l'inconnu,

ils referment autour d'eux le monde, mais en prenant soin d'y enfermer aussi le rêve, qui le rend immense et sans limites. Mais nous ne sommes pas tous des enfants, et laissons trop souvent le rêve à la porte. Et ce rêve fait toute la différence entre leur « petit bonhomme vert » et le nôtre. Nous effleurons celui-ci du regard et ne nous arrêtons qu'à ce qu'il nous dit que nous savons déjà : il est seulement une autre façon d'écrire « Festival Juste pour rire », ou Bell, ou Pepsi. Il y a pourtant bien autre chose sous le front buté même quand il s'esclaffe, du célèbre personnage.

Ce bonhomme n'a d'ailleurs pas toujours été vert, il fut d'abord un simple contours, puis se teinta de couleurs variées, modifia légèrement ses oreilles, ses pieds, ses proportions. Il est l'aboutissement d'une longue métamorphose. Pas même l'aboutissement, un simple état, puis qu'il continue de changer. Il y a une bonne raison à cela: le Bonhomme, à l'image de l'artiste Vittorio, comme à celle de tout artiste digne de ce nom, essaie tout simplement de comprendre le monde; peut-être pour se comprendre lui-même.

Dans « Fontaine », une bande dessinée datant d'une dizaine d'années, le légendaire personnage créé par Vittorio s'adresse à son double et, dans la succession des bulles lui dit ceci: « Fontaine je souffre. Ce n'est pas mental, ce n'est pas physique, mais je souffre. Je suis souffrant dans mon espace vital. Je veux me déplacer, mais je déambule, je veux rester et je souffre. J'occupe un espace qui ne me convient pas. Je suis réduit à deux semelles sur une surface. Et je ne peux pas léviter sur place. Regarde-moi tout cet intellect, en voyant combien la trace de la pointe de feutre sur la nappe de papier, disait autre chose que la parole qui, apparemment, en était le prétexte. Une partie de l'art véritable n'est jamais dicible. Ce qui est éton-

nant c'est que ce déplacement trait-discours, qui peut d'ailleurs aller jusqu'au contre-sens, n'est pas seulement discernable quand il y a juxtaposition des deux, mais également quand le graphisme est seul souverain, dans les affiches, par exemple, qui sont la production principale de l'artiste. Chacun a pu voir celle placardée à l'arrière des autobus de la STCUM: le Bonhomme vert, relaxé et hilare, tenant dans sa main un wagon de métro minuscule. La légende dit: « Prendre le métro, c'est intelligent ».

Voir page B-2 : Vittorio

À l'époque des luttes épiques des expropriés de Mirabel, Vittorio a commis une affiche représentant, semble-t-il, un robot de couleur brune tenant un revolver. En vérité, si on place l'affiche horizontalement, on reconnaît dans le personnage la carte exacte du territoire exproprié. Vittorio rappelle, avec un sourire, qu'il aurait pu faire aux expropriés de Mirabel la réponse que Picasso fit naguère à l'officier allemand qui lui demandait, devant une reproduction de « Guernica », si c'était lui qui avait fait ça, et à qui Picasso lança: « Non, c'est vous! ». Glissement, là encore.

Événements divers, concerts, théâtre, campagnes de sensibilisation ou d'information, problèmes de la terre ou de la société, les affiches de Vittorio ne se comptent plus; pas plus que ne se comptent ses participations et les honneurs reçus dans les grandes manifestations internationales. Toutes disent quelque chose de plus sur le sujet dont elle traitent. Même celles à destinée commerciale. Dans le cas de ces dernières la raison en est simple: Vittorio reste intraitable quand il s'agit de sa liberté d'artiste. Sa réputation fait le reste.

Nombre de ses affiches sont réalisées par juxtaposition d'éléments découpés directement au ciseau, sans une hésitation, sans un retour. S'il fallait trouver une raison supplémentaire de ranger — je n'aime pas le terme à son propos — le travail de Vittorio dans la catégorie sacrosainte de l'art tout court, ce serait bien cette sorte de franchise qui n'est, en fait, rien d'autre qu'une de ces contraintes volontaires que les



PHOTO JACQUES GRENIER

4e FESTIVAL DE TROIS 3

LUNDI 17 AOÛT SOIRÉE THÉÂTRE

Marie Laberge, dramaturge
Denise Gagnon, comédienne
Denis Bernard, comédien
Clode Hamelin, violoncelliste

24 août Soirée poésie

Louise Cotnoir, poète
Béatrice Picard, comédienne
Louise Poirier, guitariste

31 août autour d'Anne-Marie Alonzo

France Castel et Monique Richard, comédiennes-chanteuses
Kathleen Dyson, guitariste
Spectacle spécial de Pauline Julien

7 septembre Soirée chansons — clôture

Sylvie Tremblay, chanteuse
Benoît Sarrazin, pianiste

TOUS LES LUNDIS DE JUILLET ET AOÛT À 20 HEURES

RÉSERVATIONS:

(514) 662-4442

PRIX D'ENTRÉE: 10,50 \$

LIEU: Maison des Arts de Laval

1395, boul. de la Concorde ouest, Laval

Autobus Laval Henri-Bourassa

35 - # 40 - # 42

RENSEIGNEMENTS: (514) 663-4028

LAVAL

Hydro Québec

Bell

Mobilité

◆ **Frappier**

6,5 millions n'était toujours pas complété, les multiples intervenants de Montréal, de Toronto et de Vancouver, s'enfargeant dans les virgules et les points d'interrogation d'un accord quasi-constitutionnel.

À chaque fois que je rencontre Roger Frappier, et je le rencontre souvent, la première phrase qui lui vient à la bouche, est toujours la même: C'est de plus en plus difficile de faire des films. Sept ans après l'avènement du *Déclin de l'empire américain* et le départ de Roger Frappier du studio de fiction de l'ONF, c'est toujours aussi difficile sinon plus. « Peu importe ce que tu fais, peu importe le succès que tu as, c'est toujours à recommencer, dit-il sans sourcil. Aujourd'hui je me rends compte que mon métier de producteur s'est considérablement transformé et que je suis moins un producteur qu'un commis voyageur qui se promène à l'année longue dans les institutions pour les intéresser à mes projets. »

Autre changement au programme: les institutions qui financent le cinéma québécois pratiquement à 100%, interviennent aussi à 100%, scrutant autant l'idée de départ, les différentes versions du scénario que le budget, le montage financier et la distribution. « Du temps où j'étais à l'ONF au studio de fiction dit Frappier, en 14 mois on a produit 3 longs métrages soit *Anne Trister*, *Pouvoir intime* et *Le déclin*. À cette époque-là, on trouvait l'argent en trois semaines, on signait des contrats de deux pages et on faisait des films qui ont connu un rayonnement autant ici qu'au plan international. Je ne suis pas certain qu'aujourd'hui avec toutes les étapes d'approbation qu'il y a, on réussirait à faire *Le déclin* tel quel. Le contenu serait peut-être modifié, le budget aussi. Aujourd'hui il faut qu'un producteur ait la patience d'expliquer, de résister et de convaincre à chaque étape. Il faut surtout qu'il refuse le moindre compromis même si en fin de compte, faire un compromis est plus facile à vivre que le contraire. Pour ma part, je reste convaincu que les compromis finissent pas bouffer l'âme d'un film et par le dénaturer. »

Roger Frappier s'ennuie de cette belle époque encore qu'il en parle peu, préférant se perdre en conjonctures et autres considérations bureaucratiques sur l'état actuel des

choses. Non seulement l'époque est loin, mais Roger Frappier n'est plus le même homme. Le comptable, le diplomate, l'homme d'affaires et le fin stratège ont éclipsé le cinéaste en herbe qui découvrit le cinéma grâce à sa tante Gertrude, ouvreuse de cinéma, étudia au London School of technics avant de signer deux documentaires — *Le grand film ordinaire* et *L'Infonie inachevée* — et de se retrouver sur le plateau de *Nashville* aux côtés de Robert Altman qui l'engagea comme chauffeur, le promu au rang d'assistant réalisateur avant de lui confier une équipe volante pour tourner des plans d'appoint pour ce classique du cinéma américain.

Quand Frappier raconte son époque américaine, il abandonne temporairement son ton de comptable et se laisse aller moins à la nostalgie qu'à l'étonnement d'avoir eu autant de cran. Car il fallait être un peu fêlé pour casser maison, quitter Montréal, prendre un avion pour Los Angeles et croire qu'il suffirait de frapper à la porte d'Altman pour que celui-ci ouvre grand les bras. De fait, Frappier poireauta pendant trois semaines dans un motel miteux peuplé de Chicanos et de barils de raisin en regardant fixement les feuilles du calendrier s'envoler. Lorsqu'il réussit à avoir Altman au bout du fil, la machine à glace du motel faisait tellement de bruit qu'il ne put même pas lui proposer ses services. Le bruit l'aida toutefois à obtenir une audience auprès du pape fou de Hollywood. Lorsqu'il arriva, Altman sortait d'une engelade et s'enferma dans un mutisme de mauvais augure sans même considérer son invité. N'ayant rien à perdre, Frappier se mit alors à parler au cinéaste de son dernier film, soulignant au passage les erreurs qu'il avait noté. Le cinéaste releva la tête, écouta attentivement puis proposa à Frappier un poste de chauffeur personnel. Le reste appartient à la légende du petit Québécois qui débarque chez le grand Yankee, devient son assistant, son ami et finalement un membre de la famille. Lorsqu'à la fin de *Nashville*, Altman proposa à Frappier de revenir à Los Angeles, celui-ci pour d'obscures raisons, refusa.

« C'est un de mes plus grands regrets, dit-il aujourd'hui. À l'époque, je croyais que j'avais appris tout ce qu'il y avait à apprendre et qu'il ne me restait plus qu'à rentrer à Montréal et à faire mon cinéma. » Le cal-

cul était mauvais dans la mesure où Montréal et le cinéma québécois ne l'attendaient pas et n'avaient que faire d'un jeune énérvé qui voulait tourner *La guerre, yes sir* de Roch Carrier dans les plus brefs délais. Frappier encaissa un refus, puis plusieurs autres, se recylant dans le film publicitaire et finalement dans la production de fiction à l'ONF avec l'aide de quelques copains.

Inutile de demander à Roger Frappier s'il regrette aujourd'hui de ne pas avoir réalisé des vrais films ou s'il lui arrive de fredonner « j'aurais voulu être un artiste ». Frappier ne mord pas à l'hameçon sinon pour dire qu'il est devenu le producteur qu'il aurait voulu reconstruire quand il commençait dans le cinéma. Heureusement pour lui, ce producteur n'existait pas. Il lui restait à l'inventer.

◆ **Vittorio**

artistes s'imposent comme cadre à leur travail, et que celui-ci réussit toujours à transcender.

Le personnage légendaire est né d'un trait uni, continu, exécuté d'un seul geste rapide. Si les différentes parties de la surface qu'il crée ne sont pas justes, il est recommencé, autant de fois qu'il le faudra. Et Vittorio est le seul juge. Il faut remarquer que ce genre de dessin sans reprise, et restreint aux contours, ne crée pas, en dépit de sa précision, un objet véritable et fini. Il n'est qu'une « idée », toujours plus grande que lui-même, inscrite dans un espace indéfini, puisqu'il n'y a pas de fond. Quand, avec l'habileté, l'artiste a senti monter dans le trait l'habitude, il a cassé le trait, l'a fait flotter, ressembler à une suite de courbes, alors qu'il n'est toujours en fait qu'une courbe unique avec des points singuliers. Et toujours cette exigence du tracé sans repentir...

Alors la prochaine fois qu'au détour d'un mur de la ville, vous rencontrez le « Petit bonhomme vert », qu'il soit Diabolo ou « Bon Génie », Priape ou apôtre des communications, arrêtez-vous un instant et regardez-le bien dans les yeux: il en a beaucoup à dire sur nos mauvaises habitudes.

Amour, délices et cendres

Les Grandes Chaleurs

Pièce de Michel Marc Bouchard. Mise en scène: Bill Glassco. Décor: Jean Deschênes. Avec Marthe Choquette (Gisèle), Michel Laprise (Yannick), Roger Joubert (Napoléon), Johanne Fontaine (Louissette) et Jean Deschênes (Louis). Présentée au Théâtre des Marguerites à Trois-Rivières, du 18 juin au 22 août 1992.

Michel Vals

CETTE COMÉDIE grinçante de l'auteur des *Feluettes*, qui a été créée l'an dernier au Théâtre de la Fenière, est jouée cet été dans au moins trois théâtres: outre celui de Trois-Rivières, qui a inscrit la pièce de Bouchard au programme de sa vingt-sixième saison, la Pulperie de Chicoutimi la reprend dans une mise en scène de Claude Poissant et Jacques Lessard l'a montée pour le Théâtre Saint-Pierre de l'Île d'Orléans.

De leur côté, Jean Deschênes et Reynald Bergeron, propriétaires du théâtre trifluvien depuis quatre ans, ont fait appel au metteur en scène Bill Glassco, qui a surtout laissé sa marque au Canada anglais mais qui est natif de Québec. Il a notamment fondé avec sa femme Jane Gordon le Tarragon Theatre de Toronto en 1971, où il a dirigé plusieurs mises en scène d'oeuvres de Michel Tremblay.

Comme on pouvait s'y attendre, si la pièce de Bouchard évoque la canicule estivale, elle parle aussi de désir sexuel inassouvi. De celui, torride et fougues, de jeunes dans la vingtaine, mais aussi du désir inattendu et non moins dévastateur de personnes du troisième âge. L'action se passe dans un chalet où Gisèle Cloutier, 52 ans, veuve depuis cinq mois mais toujours appétissante, tente de dissimuler une liaison coupable avec Yannick, son séduisant amoureux de 20 ans. Elle est employée dans un centre de réhabilitation et lui, voleur d'autos expérimenté, possède un beau casier judiciaire en guise de

curriculum vitae. Trois autres personnages viendront cependant jouer les trouble-fête. Le voisin Napoléon, aussi veuf que Gisèle et bricoleur incurable, qui aimerait bien bâtir un pont couvert entre les deux maisons, si toutefois son intérêt pour la veuve était partagé; ensuite, les deux enfants de Gisèle, des jumeaux nommés Louis et Louissette. Le garçon aime les garçons, et la fille ne déteste pas les vieux.

Mais l'auteur ne s'est pas contenté de ce joyeux chassé-croisé où l'homosexualité, l'amour maternel et le gérontophilie échangent leurs billes. Il a en effet saupoudré la pièce, si l'on peut dire, d'une épice qui rend les rires jaunâtres: les cendres du défunt. Car la raison de l'arrivée de Louis et Louissette au chalet réside dans le respect des dernières volontés de leur père. Fred Cloutier avait demandé par testament que ses cendres fussent dispersées dans le Lac aux Sangsues. (« Pauvres sangsues! », s'exclame-t-on en chœur à chaque fois que l'on rappelle ces dernières volontés.) Et pour cela, il fallait bien sûr attendre que le lac soit dégelé. Or, en recevant chez lui la petite urne funéraire, Louis l'a malencontreusement échappée, laissant se disperser son papa qu'il a fallu ensuite ramasser à l'aspirateur avec d'autres saletés et un tas de poussière. Voilà pourquoi une grande partie du « travail » de Louis au cours de la pièce consiste à tamiser Fred Cloutier au chinois, en plus d'écrire des cartes de remerciements pour les funérailles.

Pour sa part, obsédée par l'idée de cacher à ses enfants et à son voisin sa liaison incongrue avec un jeune délinquant, Gisèle réussit un moment à faire passer Yannick pour son chat (!), puis pour « de l'ouvrage qu'elle apporte à la maison » — car elle doit, n'est-ce pas, suivre de près ce garçon en voie de réhabilitation. Comme dans bien des comédies de boulevard, le mensonge est donc le moteur de l'action. Ne reculant devant rien, Gisèle va jusqu'à raconter que Yannick est un pyromane et un

parricide. Tout, plutôt que de dévoiler la flamme qui vient rompre son veuvage. Mais comme on finit par apprendre que feu l'époux n'avait pas la bragouette tout à fait immaculée, l'amoureuse acceptera de se mettre à table, entraînant dans son sillage son fils, qui avouera son homosexualité à sa mère — laquelle s'en doutait fort! — et sa fille, qui déclarera son amour pour le voisin Napoléon. Tout est bien qui finit bien, chacun se trouvera accouplé sauf le pauvre Louis qui reste avec ses fantasmies, mais soulagé.

Si le texte de Michel Marc Bouchard marie habilement le comique et les grimaces de dents, il cède en maintes occasions aux lois du genre: références à l'actualité, à des émissions télévisées et autres facilités. Heureusement, le sens du dialogue et de l'entortillage des situations sert bien l'auteur. Du côté des comédiens, le jeu des interprètes m'est apparu comme trop explicite, anonyme. Chaque bouchée à l'air s'entre-mâche cent fois pour que le public puisse la gôber. Je comprends bien que la plupart des spectateurs du Théâtre des Marguerites n'ont peut-être pas l'habitude de voir des pièces qui ne soient pas « juste » comiques, qui font un peu réfléchir, qui parlent d'homosexualité et qui montent du nu. Mais tout de même, ne peut-on pas leur faire un peu plus confiance? Pourquoi les comédiens parlent-ils comme s'ils s'adressaient à des enfants, dans un mauvais spectacle jeunes publics des années soixante? Cette maladie du jeu, qui a certainement dû s'aggraver depuis le temps que le spectacle est donné, atteint tous les comédiens de la pièce, dont les personnages manquent cruellement de profondeur. Une mise en scène plus ferme aurait pu pallier ces faiblesses. Ajoutons que le décor, dont les bords à droite et à gauche ont été bizarrement concus, oblige les acteurs à exécuter des sorties maladroitement, côté cour, qui font sourire. Le texte de Bouchard aurait mérité un meilleur traitement.

Gaston L'Heureux se lance dans le littéraire

Paule des Rivières

GASTON L'HEUREUX lit beaucoup ces temps-ci, de tout et partout. Le plus souvent, il est assis sur une chaise droite, le livre reposant sur la table. Mais il lui arrive d'être affalé sur son lit ou bien calé dans un bon fauteuil. Sans oublier la salle de bain. Poesie, romans, polars, cuisine, statistique, exercice physique, tout y passe. C'est qu'il se met en forme pour sa nouvelle émission littéraire, *Millefeuille*, présentée à Radio-Canada à compter du dimanche 6 septembre.

Pour L'Heureux, le titre évoque autant « une belle pâtisserie, simple et délicate » qu'un roman-fléuve. « Il y aura quelque chose d'épicurien dans cette émission. Nous voulons triper sur la lecture », résume pour sa part la co-productrice de l'émission,

Marjolaine Duchesne, et compagne de L'Heureux.

« Je ne veux pas que l'émission soit trop populiste ou trop populaire. Je veux garder un certain ton sans tomber dans l'élitisme », dit-il. On l'aura compris, créer une émission littéraire à succès au Québec n'est pas simple. Il n'est pas question de faire « du sous-Pivot » — même si l'émission de Bernard Pivot s'impose automatiquement à l'esprit comme une référence — parce que le Québec n'a ni la population ni la tradition de la France. Et aussi parce que L'Heureux et Pivot ont des personnalités bien différentes, pour ne pas dire opposées.

Duchesne et L'Heureux, qui ont fondé leur propre boîte de production, ont mis les montres à l'heure américaine. Oubliez donc les très longues entrevues de fond et préparez-vous à une demi-heure de joyeux

va-et-vient.

« J'y vais sur la pointe des pieds, avec beaucoup de modestie, prêt à m'ajuster en cours de route car il n'y a rien de fixé ». Mais Gaston L'Heureux, qui quittait *L'Heure G* l'année dernière, un an avant la fin de son contrat parce qu'il en avait assez de courir comme une queue de veau, est, à 48 ans, un homme pour qui la télévision recèle peu de mystère. Il a tâté de tous les réseaux, dans plusieurs rôles. Toute sa vie, comme un caméléon, il s'est ajusté. Cette fois-ci, il se voit « comme un lecteur, pas un analyste ». « Gaston dira ce qu'il a lu et ce qu'il a préféré », dit Marjolaine Duchesne.

La plupart du temps, *Millefeuille* sera enregistrée à la librairie Renaud Bray, sur Côte-des-Neiges, avec les passants en arrière-scène. Puis Gaston L'Heureux ira visiter un écrivain chez lui, jettera un coup d'oeil à sa bibliothèque, s'intéressera aux lectures qui furent déterminantes dans sa vie.

Il y aura des émissions à thème, des émissions sur les classiques, sur la littérature érotique, sur les livres de cuisine. Toujours avec l'idée de surprendre le téléspectateur. « Pour parler de livres de cuisine, par exemple, reprend Marjolaine Duchesne, pourquoi ne pas inviter Juliette Huot et enchaîner sur San Antonio, qui donne presque toujours une recette dans ses livres? »

Chaque semaine, le lecteur-animateur fera le tour des nouvelles publications. Il aura sa sélection per-

sonnelle de la semaine, celle des libraires et la liste des ouvrages que les lecteurs auront préférés, ceux qui se seront envolés comme des petits pains chauds. Il y aura des surprises, des tirages, des clips et la première émission sera « un grand happening avec plein d'auteurs ».

Pour les écrivains du Québec, l'arrivée d'une émission littéraire à la télévision, longtemps attendue, est non seulement bienvenue, elle est indispensable. Car hormis quelques noms, les auteurs sont méconnus, et exercent une profession que bien peu connaissent et apprécient vraiment. *Millefeuille* mettra résolument l'accent sur les écrivains québécois. « Il s'agit de permettre aux auteurs de se faire connaître », résume-t-il. Ce qui n'a pas empêché l'équipe de se rendre à Paris récemment pour interviewer une batterie d'écrivains français.

L'émission reflète bien la volonté de Radio-Canada de faire un petit effort du côté des émissions culturelles, pour lesquelles son récent manque d'intérêt lui a valu bien des critiques. C'est qu'en général, les émissions culturelles n'attirent pas les foules autant que les émissions d'humour, par exemple.

Mais la société d'État n'a pas pour autant acquis le goût du risque. Elle place *Millefeuille* le dimanche à 16 h, à l'heure où les activités dominicales n'ont habituellement pas encore cédé le pas à la télévision. Qu'à cela ne tienne, l'équipe L'Heureux-Duchesne est remplie d'espoir.

Festival ORFORD 92
4 JUILLET AU 22 AOÛT
AGNÈS GROSSMANN DIRECTRICE ARTISTIQUE
DERNIÈRE SEMAINE AU FESTIVAL ORFORD '92
LE FESTIVAL HAYDN / BRAHMS Samedi 15 août, 20 h.

COLORADO QUARTET
JAMES CAMPBELL, clarinette
Haydn Quatuor op. 17 no 5
Haydn Quatuor op. 77 no 1
Brahms Quintette pour clarinette et cordes op. 115

LES ÉTOILES MONTANTES Mercredi 19 août, 20 h.
RICHARD RAYMOND, piano
1er prix au Concours international de musique de Montréal 1992
Haydn Sonate en do mineur Hob. XVI/20
Debussy Images vol. 1
Héru Variations
Chopin Polonaise - Fantaisie
Liszt Sonetto 123 del Petrarca
«Après une lecture du Dante»
Extraits des années de pèlerinage (2ème année, Italie)

LE FESTIVAL HAYDN / BRAHMS Samedi 22 août, 20 h.
Église Saint-Patrice de Magog
CONCERT CHOEUR ET ORCHESTRE
ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
Direction: Agnès Grossmann
LORAND FÉNYVES, violon
Solistes:
MANON FEUBEL, soprano
LOUISE GUYOT, mezzo-soprano
GORDON GIETZ, ténor
CLAUDE GRENIER, baryton-basse
CHOEUR DE L'ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
Brahms Concerto pour violon et orchestre op. 77
Haydn Messe «Theresienmesse» Hob. XXII. 12

Sortie 118
Autroule des Cantons-de-l'Est
Parc du Mont-Orford
Route 141 Nord
Réservations:
(819) 843-3981
1-800-567-6155

EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 790-1245
1-800-361-4585

Théâtre en été 1992

Théâtre d'été "Le Saint-Laurent"
Le Charron
16 juin au 22 août
Mardi au samedi 20h30
2405 11e Charron, Longueuil
Réservation: (514) 651-5250

le groupe **BOBÉPINE** avec Lette Fortin Line Le Brun • Pierre Vaillant
18 juin au 29 août • mardi au samedi
20h • 15\$
Domaine des Montgolfières
696, Ruisseau Barré
Ste-Marie de Monnoir
Réservation (514) 460-3577

Le Théâtre d'été de Belœil
LA CHATTE ET LE HIBOU
«Un couple pas possible»
Comédie de Bill Marshall
Traduite et adaptée par Josée La Boissière
Mise en scène par Renaud Rivelle
GHYSLAIN TREMBLAY
LUCIE ROUTHIER
Salle climatisée
LES JEUDIS SOIRS
CKAC73AM
Achetez 2 billets, le 3e gratuit
Centre Culturel de Belœil
Réservations: 464-4772
master card et Visa

Hydro-Québec présente
Festival International de Nouvelle danse
Du 29 septembre au 10 octobre 1992
► Montréal est à la pointe de la danse!

O Vertigo Danse
La La La Human Steps
Compagnie Marie Chouinard
Montréal Danse, Le Carré des Lombes, Jocelyne Montpetit,
Lynda Gaudreau, Jane Mappin/William Douglas

et aussi d'autres grands spectacles:
Le Ballet National du Canada (William Forsythe, John Alleyne)
Trisha Brown Company, des États-Unis
Laurie Booth and Company, de Grande-Bretagne
Astrakan (Daniel Larrieu), de France

Forfait 4 spectacles
20% de réduction à l'achat de billets pour 4 spectacles différents et plus

Série BANQUE NATIONALE Plus 120 \$
5 spectacles à la Place des Arts:
O Vertigo Danse, La La La Human Steps, Compagnie Marie Chouinard, Le Ballet National du Canada, Trisha Brown Company

Série Banque Nationale 95 \$
4 spectacles à la Place des Arts (excluant La La La Human Steps)

Série complète Hydro-Québec 285 \$
17 spectacles pour les fous de danse!
*vente en quantité limitée.
Prix incluant taxes et redevances, sauf pour le forfait 4 spectacles.

Info-Danse (514) 525-1500
Billetterie centrale: Agora de la Danse
840, rue Cherrier, Métro Sherbrooke autobus 24
Place des Arts, Salle Pierre-Mercure
Agora de la Danse, Musée d'art contemporain
Complexe Desjardins

CINÉMA



Single White Female, un film de Barbet Schroeder mettant en vedette Bridget Fonda.

Aussi inégal que séduisant

Single White Female (Jeune femme cherche colocataire)

De Barbet Schroeder, avec Bridget Fonda, Jennifer Jason Leigh, Steven Weber, Peter Friedman, Stephen Tobolowsky. Scénario: Don Roos, d'après le roman *SWF Seeks Same*, de John Lutz. Image: Luciano Tovoli. Direction artistique: Milena Canonero. Musique: Howard Shore. USA, 1992. 108 minutes. En v. o. aux cinémas Alexis-Nihon, Égyptien, Pointe-Claire, Côte-des-Neiges, Astre, Carrefour Laval. En v. f. aux Berri, Longueuil, Langelier, Terrebonne, Laval 2 000.

Francine Laurendeau

L'ITINÉRAIRE cinématographique de Barbet Schroeder est plein de détours. Critique au *Cahiers du cinéma*, producteur de films qui ont marqué leur époque, celle de la Nouvelle Vague — *La Collectionneuse*, *Ma nuit chez Maud*, *Le Genou de Claire*, d'Éric Rohmer, le film à sketches *Paris vu par...*, *Céline et Julie vont en bateau*, de Jacques Rivette — à l'occasion acteur et assistant (*Les Carabiniers*, de Jean-Luc Godard), et enfin réalisateur.

Son premier film, *More*, réalisé en 1969, reste dans ma mémoire comme un éblouissement. Je n'ai jamais revu depuis cette tragique histoire d'amour et de drogue tournée dans une île méditerranéenne (Ibiza), sur une musique des Pink Floyd. Suivront *Maitresse*, exploration du petit monde sado-masochiste orchestré par une exquise sirène (Bulle Ogier), deux autres « fictions », un documentaire choc sur *Idi Amin Dada*, l'étonnant *Koko, le gorille qui parle*, filmé par Nestor Almendros, et une rencontre avec l'écrivain Charles Bukowski.

De cette rencontre naîtra le premier film américain de Barbet Schroeder, *Barfly*, d'après un scénario largement autobiographique de Bukowski: la descente aux enfers

de l'alcool d'un couple émouvant, magnifiquement interprété par Mickey Rourke et Faye Dunaway. Mais c'est seulement en 1990 que le cinéaste connaît aux États-Unis le succès grand public avec *Reversal of Fortune*, mieux décrit par son titre français, *Le Mystère von Bulow*, avec Jeremy Irons et Glenn Close, film à la fois glacé, étrange et captivant. Une fois de plus, ce réalisateur singulier démontrait son talent à décrire des personnages et des mondes insolites ou marginaux.

Il est intéressant d'avoir ce contexte en tête lorsqu'on aborde *Single White Female*. Sur le point d'épouser Sam, Allison (interprétée par Bridget Fonda) découvre que son amant a une liaison avec son ex-femme. Outrée, elle rompt. Mais elle a peur de la solitude et, par l'intermédiaire des petites annonces, se recrute une jeune inconnue, Hedra (Jennifer Jason Leigh), qu'elle trouve sympathique et qui va partager le loyer. C'est compter sans la passion. Allison aime toujours l'infidèle. Sam revient dans le tableau, elle craque et, de nouveau, on parle mariage. Mais comment se débarrasser de la colocataire, à qui, après tout, on n'a rien à reprocher?

Oh! que si! On ne sait pas encore de quelle noirceur, de quelle perversité est capable une jumelle déposée de sa moitié, ce qui est le cas de Hedra. Il ne faut évidemment pas dévoiler toutes les péripéties de ce scénario apparemment complexe mais qui s'éclaircit jusqu'à devenir simplissime lorsque l'on a compris le mobile qui habite la redoutable coloc. Je vous dirai seulement que ça va barder, que ça va saigner. Mais que la physiquement douce et frêle Allison trouvera, le temps venu, assez de combativité pour sauver sa peau.

Ce qui séduit d'emblée, dans *Single White Female*, c'est l'envoûtante présence de l'appartement d'Allison situé dans les dédales d'un vieil im-

meuble new-yorkais auquel la mise en scène a su conférer une âme. Le cahier de presse nous apprend qu'il fait partie de l'Ansonia, édifice de dix-sept étages où séjournèrent notamment Caruso, Toscanini, Babe Ruth et Sarah Bernhardt.

Mais pour le spectateur, la présence de ces murs évoque plutôt l'atmosphère de *Rosemary's Baby*, de Roman Polanski, ou de *Someone to Watch over Me*, de Ridley Scott, films où le lieu est au moins aussi important que les humains qui le hantent. L'univers visuel est trouble et glauque, pur et évanescent — je pense ici aux costumes et à la silhouette d'Allison. La direction artistique se réclame d'ailleurs du peintre français Balthus.

Au premier plan, un personnage inhabituel de jeune femme à la fois fragile et volontaire. Petite-fille de Henry, fille de Peter et nièce de Jane, Bridget Fonda a certes réussi à se faire un prénom. Les hommes qui l'entourent sont fades ou carrément veules. (Heureusement qu'il y

a l'inévitable ami homosexuel, le seul sur qui elle puisse compter.) En face de Bridget Fonda se dresse Jennifer Jason Leigh dont les transformations successives — Hedra veut ressembler à Allison jusqu'à pouvoir être prise pour elle — sont très certainement un défi pour une actrice. Mais il me semble qu'on a trop mis sur les signes extérieurs (coiffure, etc) et pas assez sur l'intériorité du personnage.

Est-ce la faute au scénario? J'ai adoré le film quand tout n'était que mystère feutré, menace sourde et imprécise. Mais lorsque les affrontements se sont explicités au point de frôler le grand-guignolesque, j'ai pris mes distances. Si bien que quand est venue l'allusion directe à *Persona*, le film de Bergman, il était trop tard pour moi, j'avais décroché. Il n'en reste pas moins que ce dernier Barbet Schroeder fourmille de tant d'éléments ingénieux, originaux ou troublants, que ce serait dommage de s'en priver.

Fragments d'Amérique éclatée

City of hope

De John Sayles. Avec Vincent Spano, Joe Morton, Angela Bassett, Maggie Renzi, Kevin Tighe, Tony Lo Bianco, John Sayles, David Strathairn. Scénario: John Sayles. Image: Robert Richardson. Musique: Mason Daring. E.-U., 1992. 128 min. Présenté au Rialto en v.o. anglaise.

Alain Charbonneau

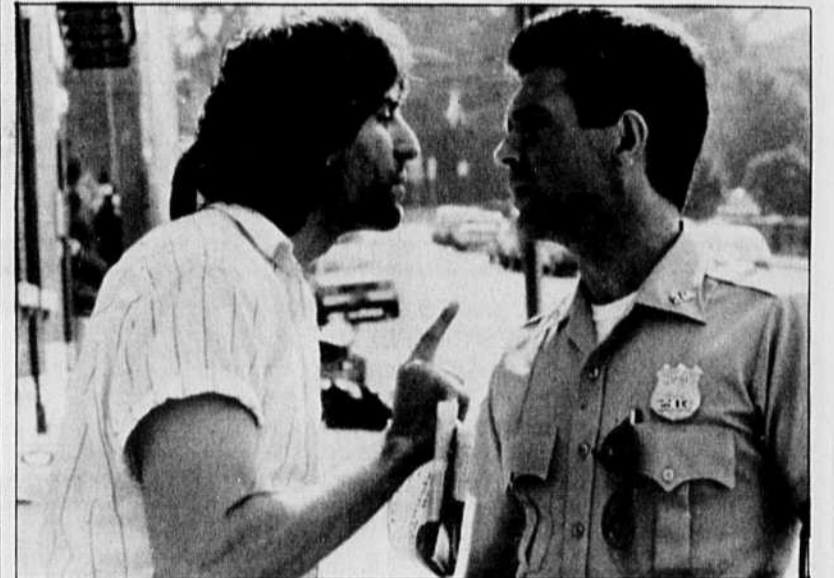
ÉCRIVAIN RECONNU, scénariste découvert par Roger Corman, John Sayles compte actuellement parmi les principaux représentants du cinéma américain indépendant et, comme tout cinéaste indépendant, il se heurte, depuis 10 ans qu'il tourne, à la difficulté grandissante de faire un cinéma marginal à l'intérieur d'une société où les marges tendent de plus en plus à s'effacer d'elles-mêmes, comme par magie. Rien d'étonnant à ce que ses films, de *A Brother from Another Planet* à *Eight Men Out*, en passant par cette sobre peinture des premières luttes syndicales qu'est *Matewan*, objectent au silence des grandes productions sur les questions sociales une observation attentive des malaises qui minent la vie des communautés ethniques et des classes défavorisées.

Son dernier film ne fait pas bande à part. Drogue, pauvreté, violence, criminalité galopante, tous les thèmes à haute teneur sociale sont repris ici, mais comme réfractés par un scénario qui mise le moins possible sur les ressorts dramatiques habituels. En fait, *City of Hope* ne raconte rien. Toute l'action gravite autour de deux personnages, Nick et Winn, qui ne se connaissent pas et qui ne se connaîtront pas plus à la fin du film. Le premier (Vincent Spano) est le fils d'un propriétaire corrompu, qui en a marre de la vie qu'il mène et ne trouve d'autre exutoire que la drogue et le vol par effraction. Le second (Joe Morton) est un conseiller municipal noir qui tente de régler à l'amiable, sans se mettre à dos toute la communauté de son quartier, une histoire de passage à tabac et de harcèlement entre deux adoles-

cents noirs et un professeur blanc. Entre les magouilles de l'un et l'action de l'autre, rien de vraiment commun si ce n'est qu'elles se déroulent sur la même période de temps et dans la même ville du New Jersey, où la corruption fait la loi et où il ne fait pas bon vivre pour la population à revenus moyens et faibles. Sayles tisse ainsi son film comme une toile où viennent se prendre plus d'une trentaine de personnages de toutes couleurs, de tous âges, de toutes races et de toutes conditions. À la différence des Spike Lee et John Singleton, son décor organique est la ville, et non le ghetto, comme s'il existait pour le cinéaste un seuil de pauvreté en deça duquel les différences entre Noirs, Blancs, Jaunes et Bruns ne tenaient plus: tous sont dans le même bateau et tous coulent avec lui.

Tout en préservant les unités de lieu et de temps (tout se passe en 72 heures), Sayles pulvérise donc l'unité d'action et reproduit ainsi la coupe transversale d'un espace urbain comme il en existe des milliers aux États-Unis, dont il brosse une sorte de cartographie sociale sombre, glauque et pourtant porteuse d'espoir. Comme le scénario à double clef, qui se sabote au profit de la peinture et de la description, l'aspect technique du film trahit un peu trop le procédé. Sayles multiplie les longs plans-séquences qui suivent un groupe de personnages pour brusquement en attraper un autre au vol et poursuivre son mouvement dans un autre sens. Comme si la caméra était un personnage par lequel transitaient tous ces fragments d'un discours forcément social.

Au moins Sayles est-il conséquent avec lui-même, et son film, pour ne rien raconter et pour montrer beaucoup, finit comme il se doit: il ne finit pas. C'est dans la conclusion de son film qu'éclate au grand jour la liberté d'esprit du réalisateur: lui, sait pas conclure. Pas de fin, juste un appel à l'aide lancé dans la nuit par un père désespéré de voir son fils mourir atteint d'une balle. Un appel au secours que personne n'entend... personne? Si, quelqu'un: un fou qui le répète à voix haute...



Anthony John Denison et Vincent Spano dans City of Hope.

DU SCÉNARISTE DE «MY LEFT FOOT»

La plus belle femme du village n'appartient à personne. Les hommes sont fous d'elle. Les femmes la craignent comme l'enfer.

ALBERT FINNEY AIDAN QUINN ROBIN WRIGHT

LE SECRET DE TARA
bouleversera la vie de chacun à tout jamais.
v.f. de THE PLAYBOYS

"Un film riche qui s'inscrit dans la grande lignée des conteurs irlandais. Histoire d'amour, de passion, de jalousie, de vengeance, de secret, de remords, de pardon et de liberté. Les happy-ends réussis sont tellement rares!"
- Eric Foularty, VOIR

"Aucun autre film cette année ne vous accrochera comme 'Le secret de Tara!'"
- The London Times

version française DESJARDINS 849 FILM
version originale anglaise EGYPTIEN 849 FILM

PRIMES À LA QUALITÉ RELÈVE

pour les jeunes réalisateurs et pour les jeunes scénaristes

Afin de souligner la qualité exceptionnelle d'une œuvre issue d'un jeune scénariste québécois ou d'une jeune scénariste québécoise et d'un jeune réalisateur québécois ou d'une jeune réalisatrice québécoise, une prime à la qualité d'un montant de 30 000 \$ est décernée par un jury et attribuée à l'automne 1992.

La prime est versée aux lauréats sous forme de subvention. La jeune scénariste ou le jeune scénariste et le jeune réalisateur ou la jeune réalisatrice se voient attribuer chacun une aide au montant de 15 000 \$.

Il est à noter qu'advenant le cas où la scénariste ou le scénariste et le réalisateur ou la réalisatrice sont une même personne, celle-ci se voit remettre en entier la prime de 30 000 \$.

Critères d'admissibilité:

L'œuvre reconnue doit être un court, moyen ou long métrage de fiction, documentaire ou d'animation. Elle est sélectionnée parmi l'ensemble des productions ayant reçu une aide financière du programme d'aide aux jeunes créateurs du cinéma de la SOGIC entre le 1er avril 1989 et le 2 mars 1992.

L'inscription, accompagnée d'une copie originale de diffusion de l'œuvre, doit être remise à la SOGIC au plus tard le 1er septembre 1992.

Les scénaristes et les réalisateurs et réalisatrices admissibles sont priés de communiquer avec monsieur Sylvain Côté, directeur du programme d'aide aux jeunes créateurs.

SOGIC

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES INDUSTRIES CULTURELLES
1755, boul. René Lévesque est. bur. 200
Montréal (Québec) H2K 4P6
Téléphone: (514) 873-7768
Télécopieur: (514) 873-4388
INWATTS: 1-800-363-0401

FAMOUS PLAYERS

MATINÉES À \$5 DU LUNDI AU VENDREDI
sauf le mardi et les jours fériés

MICHEL SERRAULT
DANS
DOCTEUR PETIOT
UN FILM DE CHRISTIAN DE CHALONGE

INDOCHINE

LES CLÉS DU PARADIS

MEILLEUR FILM ÉTRANGER CÉSARS 92
L'UN DES 10 MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE
-LA PRESSE-

CAMÉRA D'OR PRIX DU PUBLIC CANNES 91

TOTO LE HEROS
un film de JACO VAN DORMAEL

PARISIEN 866-3856 1 00 3 05 5 15 7 20 9 30
CENTRE LAVAL 488-7776 12 30 2 45 5 15 7 05 9 15
CENTRE EATON 985-5178 1 30 3 30 5 30 7 30

★ DD DOLBY STEREO

CINÉMA

Orange mécanique, bis

A clockwork orange

De Stanley Kubrick. Avec Malcolm McDowell, Patrick Magee, Michael Bates, Warren Clarke. Scénario : S. Kubrick d'après un roman d'Anthony Burgess. Image : John Alcott. Musique : Purcell, Rossini, Beethoven.

Alain Charbonneau

REVOIR AUJOURD'HUI *A Clockwork Orange*, c'est un peu comme plonger les yeux bien ouverts dans un cauchemar qui a l'inquiétante sphéricité d'une orange et la mécanique implacable d'une horloge. On sera à même d'en faire l'expérience au cours des prochaines semaines puisque le neuvième film de Stanley Kubrick revient hanter nos salles, 20 ans après sa sortie, dans une nouvelle copie qui le rend à ses couleurs et à sa lumière d'origine.

Réalisé en 1971, trois ans après 2001 : *L'odyssée de l'espace* et deux avant *Barry Lyndon*, *A Clockwork Orange* est, comme presque tous les films de Kubrick, une adaptation. Kubrick travaillait à l'époque à un

projet de biographie filmée de Napoléon qu'il dut renoncer à réaliser, faute d'argent. C'est alors qu'il se rabattit sur l'une de ses (nombreuses) lectures récentes : le roman éponyme de l'écrivain anglais Anthony Burgess, librement inspiré d'un épisode triste de la vie de son auteur, l'agression de sa femme par une bande de voyous. Ceux qui ont déjà vu le film auront reconnu l'alter ego de Burgess en M. Alexander (Patrick Magee), l'écrivain paralysé, victime de la monstruosité d'Alex, et qui à son tour fera subir à ce dernier le supplice le plus original de l'histoire du cinéma : celui de la 9e symphonie de Beethoven.

Et c'est bien là le ressort principal de cette satire sociale sur fond de métaphysique et de mythologie chrétienne : le retournement progressif d'un bourreau en victime et des victimes en bourreaux. Retournement à trois temps, dont le premier nous entraîne dans une terrifiante escalade d'exactions, perpétrées par Alex et ses droogs, sorte de skinheads néonazis avant la lettre. À quatre, ils se saoulaient à la violence soir après soir

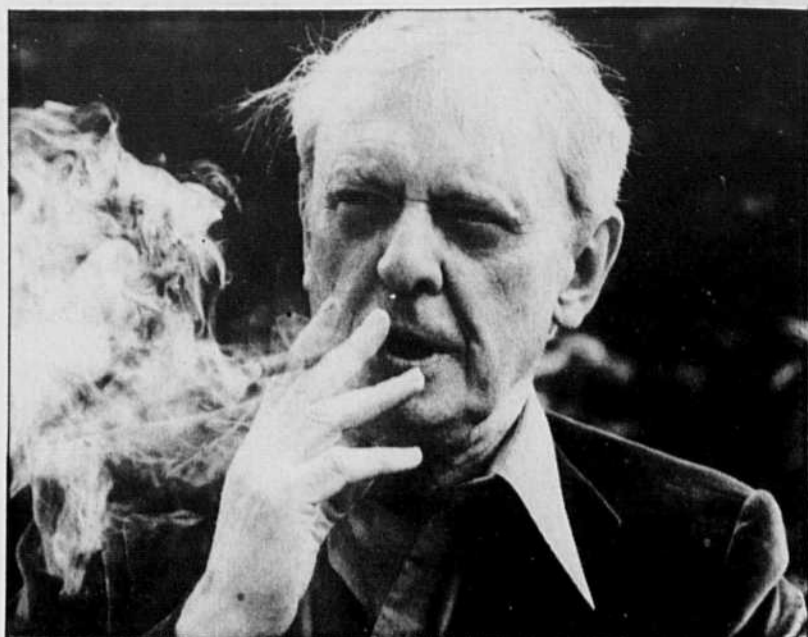
jusqu'au jour où, trahi par ses acolytes, Alex tombe aux mains de la justice et, deuxième temps, sert de cobaye au traitement Ludovico, une thérapie pavlovienne qui développe chez le sujet une forme d'allergie à toutes les formes de violence, sexualité comprise. Troisième et dernier temps : remis en liberté, Alex croiera sur son chemin de croix les victimes de ses excès passés, qui se feront un plaisir de lui appliquer la loi du talion.

La boucle est bouclée, le tour de l'orange et celui du cadran sont faits. Le film de Kubrick est, au propre comme au figuré, une machine bien huilée dans laquelle on embarque sans savoir où elle nous conduira et qui nous ramène à la case départ où l'on est bien forcé de réfléchir un peu au trajet parcouru. Comme l'orange, il donne par moments au spectateur l'étrange impression d'être placé en orbite autour d'une énigme et comme l'horloge, il l'entraîne moins dans une histoire linéaire que dans un engrenage qui ne connaît que le temps circulaire de l'éternel retour.

Toute révérence gardée pour Ku-

brick, *A Clockwork Orange* ne serait pas le film qu'il est sans Malcolm McDowell. Avec son oeil droit maquillé de faux cils, l'étudiant rebelle d'If donne à Alex, ce mutant des temps modernes, la fausse impassibilité d'un être soumis, avec une égale transparence, au déterminisme social qui le porte au crime et au contre-déterminisme de la cure qui doit le guérir. Une interprétation brillante et maîtrisée, qui se paye une ou deux licences d'improvisation pure, comme le Singing in the Rain entonné au cours d'une scène de viol. La séquence où McDowell, ligoté dans une camisole de force et les yeux écarquillés par des pinces miniatures, est soumis à son corps défendant à un véritable bombardement audiovisuel d'images de violence, est restée et reste encore l'une des plus célèbres du cinéma des années 70, clin d'oeil ironique lancé aux spectateurs, eux aussi attachés à leur siège, eux aussi gavés d'images et de musique.

En filmant le passage de la volonté de puissance la plus dévastatrice à l'état d'impuissance le plus



Anthony Burgess, l'auteur de *A clockwork orange*, le roman.

complet, c'est aussi une réflexion pessimiste sur le libre-arbitre que nous livre Kubrick (après Freud) : comment avoir le choix dans une société où l'inconscient, pâte à modeler de la science moderne, peut devenir le jouet du pouvoir politique ? Question d'une éternelle actualité et qui fait d'Alex, non un personnage à part entière, mais plutôt l'incarnation parfaite de nos pulsions dans toute

leur sauvagerie et dans toute leur vulnérabilité.

Un film à voir si ce n'est pas déjà fait et à revoir si vous commencez à avoir la nausée des films d'été. En France, où on l'a ressorti au printemps dernier, il a surpris tout le monde, talonnant de près *L'Amant* qui tenait alors le premier rang du box-office.



Les Clés du paradis, de Philippe de Broca, avec Gérard Jugnot, Pierre Arditi.

Un ramassis de clichés misogynes

Les Clés du paradis

De Philippe de Broca, avec Gérard Jugnot, Pierre Arditi, Philippine Leroy-Beaulieu, Fanny Cottençon, François Perrot, Micheline Dax. Scénario : Alexandre Jardin et Philippe de Broca. Image : Jean-Yves le Mener. Son : Jean-Charles Ruault. Musique : Francis Lai. France, 1991. 100 minutes. Au Parisien.

Francine Lauredeau

PAUL (Gérard Jugnot) est un petit rondouillard qui s'ennuie dans sa vie de professeur, en Bretagne. Il est gauche et malchanceux. Sa seule joie : sa femme Isabelle (Fanny Cottençon) qu'il aime fidèlement depuis toujours. Tout au contraire de son frère Gaspard (Pierre Arditi), écrivain à succès qui ne peut aimer une femme plus de trois ans et qui collectionne les pensions alimentaires. Il est d'ailleurs sur le point de rompre avec Marie (Philippine Leroy-Beaulieu).

Heureusement que les deux frères s'adorent et partagent la virile passion du bateau à voile, dans l'esprit « ce qu'on est bien sans les bonnes femmes, quel dommage qu'on ne soit pas pédés, on aurait fait un beau petit couple de tantes. » Au cours d'une de ces retrouvailles où chacun se prend à envier le sort de l'autre, Gaspard propose un échange total : ils vont troquer boulot et femme.

Sitôt dit, sitôt fait. On découvrira bientôt qu'Isabelle, une immonde salope, trompait son mari à la moindre occasion, tandis que cette emmerdeuse de Marie va devenir toute sucre et tout miel devant les vertus conjugales de Paul qui, en plus, mijotait secrètement depuis quinze ans un roman aussitôt qualifié de génial par l'éditrice de Gaspard. Et le scénario de s'épuiser dès lors d'une fausse fin à une autre.

Je n'ai pas encore lu *Le Zèbre*, d'Alexandre Jardin, dont on a dit et écrit le plus grand bien. On dit aussi que Philippe de Broca (*L'Homme de Rio*, *Chouans!*), manie généralement

avec habileté le suspense et l'humour. Et je sais que Gérard Jugnot (*Le Père Noël est une ordure*) et Pierre Arditi (*Mélo*) sont d'excellents comédiens. Alors pourquoi leur travail commun dans *Les Clés du paradis* accouche-t-il de ce ramassis de clichés misogynes, de cette succession de situations invraisemblables, et de répliques éculées ?

Les gags sont d'une agaçante répétitivité. Ainsi, on comprend très vite que si la caméra s'intéresse à un oiseau, c'est que le volatile s'apprête immanquablement à chier sur la personne ou le pare-brise du malheureux Paul. Le tout est filmé et éclairé à la va-vite : on arrive à rendre laide Philippine Leroy-Beaulieu et on ne tire aucun parti des paysages bretons. Je ne dis pas que le film ne nous arrache pas par ci par là un sourire avec le groupe rock Dolmen ou un soupir — la séquence d'Arditi amnésique dans ce café en plein vent. Mais dans l'ensemble, quel gâchis!

CARBONE 14
LE CAFÉ DES AVEUGLES

«Le CAFÉ, un spectacle extraordinairement ambitieux et totalement accompli. Un spectacle dont on va parler pendant des années»
Vit Wagner, THE TORONTO STAR

«Jerry Snell et Terez Montcalm : des voix splendides»
Rosalía Gomez, ABC/Séville

«Gilles Maheu a construit un univers scénique doté de la plus pure et de la plus volcanique théâtralité où la réflexion existentielle atteint une dimension universelle»
Pablo Espinosa, LA JORNADA, Mexico

«Une création frénétique et débordante d'énergie»
Charles-Antoine Rouyer à Toronto, LA PRESSE

«Un triomphe!»
Pierre Leroux à Séville, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

DU 18 AU 26 AOÛT 1992
en coproduction avec

EXPO'92
Centre national des Arts
ASSEMBLÉE MONTRÉALaise

en coprésentation avec la
Société de la Place des Arts de Montréal

LE DEVOIR EN VENTE MAINTENANT
Admission : 522-1245
514 842-2112
Frais de service.

CKOI 96.9 FM
THÉÂTRE MAISONNEUVE
Place des Arts

L'histoire d'un jeune homme qui s'intéresse principalement au viol à l'ultra-violence et à Beethoven!

UN FILM DE **STANLEY KUBRICK**

ORANGE MÉCANIQUE

LE DAUPHIN 849-FILM 2396 Beaubien est Sam. et dim. 7:00 - 9:30 Dim. 2:10 - 7:00 - 9:30	DESJARDINS 849-FILM BASILAIRE 1 1:30 - 4:15 - 7:00 - 9:30	BROSSARD 849-FILM 1600 boul. Taschereau Sam. - Dim. 1:30 - 4:15 - 7:30 - 9:35 Sem. 7:00 - 9:35	CARREFOUR LAVAL 849-FILM 2330 boul. Le Carrefour 1:30 - 4:05 - 7:00 - 9:35	MAISON DU CINÉMA 566-8782 63 King O. Sherbrooke
TROIS-RIVIÈRES 375-3277 Fleur de Lys	PLAZA REPENTIGNY 581-6452 175 Notre-Dame (angle Repentigny)	JOLIETTE 752-0366 Impérial	CINÉ-PARC CHATEAUGUAY 88 Km du pont Mercier 849-FILM	CINÉ-PARC ST-EUSTACHE Route 15 (sortie 21) 472-6860

Tous les soirs 7:00 - 9:30
COUCHE-TARD SAM: 11:45

Tous les soirs 7:00 - 9:30
26 film au ciné-parc: ANALYSE FATALE

26 film au ciné-parc: ANALYSE FATALE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

IMPERIAL THX 288-7102 1430 Bligny	CENTRE LAVAL 688-7778 1600 Le Corbusier	DORVAL 631-8586 260 Avenue Dorval	FAMOUS PLAYERS 697-8095 181 Avenue Jean-Jacques
---	---	---	---

12:50 - 3:40 - 6:30 - 9:20
12:30 - 3:30 - 6:30 - 9:20
12:15 - 3:15 - 6:15 - 9:15
12:05 - 3:05 - 6:05 - 9:05
COUCHE-TARD SAM: 11:50

JAZZ

Un duo plus bleu que bleu

Serge Truffaut

LE 16 OCTOBRE 1969, Leonard Chess, le fondateur de l'étiquette portant son nom, l'âme économique du blues *made in Chicago*, s'éteint quelques heures avant que sa compagnie ne soit vendue à ce faux-semblant musical qu'était alors la société GRT.

Leonard parti, Muddy Waters s'enfuit. Entre 1969 et 1976, les « Eaux boueuses », l'auteur de *Rollin' Stone*, le compositeur de *I Can't Be Satisfied*, le guitariste de la rusticité, le chanteur de la résistance, gommait inconsciemment son talent au fur et à mesure qu'il enregistrera des albums pour GRT. C'était d'autant plus triste à entendre qu'à l'époque les bébêtes musicales, genre *Gentle Giant*, *Van Der Graaf Generator* et autres Yes, tenaient le haut du pavé.

Heureusement pour lui, et surtout pour nous, il fit une de ces rencontres à la portée encore aujourd'hui si profonde, qu'elle doit être qualifiée d'Historique. En 1976, il serre la pince d'un albinos originaire d'un coin perdu du Texas, soit Beaumont. On l'aura deviné, l'albinos en question s'appelle Johnny Winter. Il était passionné de blues depuis qu'à 12 ans il avait entendu *The Same Thing* sur les ondes radiophoniques de son patelin.

Muddy Waters était pour Winter le bouddha, le sherpa du blues. De fait, le second imposera au grand homme l'environnement qui, avant 1969, avait favorisé l'éclosion de son talent. Winter se débrouillera pour renouer le fil avec les productions d'avant 1969, en l'amenant dans les bras de la compagnie *Blue Sky*.

En octobre 1976, Waters, Winter et le jeune Bob Margolin branchent leurs guitares. Pinetop Perkins est au piano, Charles Calmese est à la basse, James Cotton à l'harmonica, et Willie « Big Eyes » Smith à la batterie. En moins d'une journée, ils sculptent une douzaine de morceaux dans le béton.

Pour renouer le fil avec les blues anciens, la précision est très importante, ils disposeront au centre du studio un « gros-gros » micro afin de reproduire cette sonorité creuse qui caractérise les enregistrements en mono. Le fruit de leur labeur sort. Il s'intitule *Hard Again*.

Après cette magnifique aubaine musicale, Waters nous refilera sans coup férir, et sans faiblir, *Who Do*



Muddy Waters et Johnny Winter

You Trust, I'm Ready et le dernier album qu'il ait enregistré avant de passer l'arme à gauche en 1983, soit *King Bee*. Tout au long de ce parcours de protecteur de la « chose bleue », Winter sera là. Toujours là. En fait, il occupera le rôle que les Eric Clapton, Keith Richards et Mike Bloomfield auraient aimé camper.

De cette période qui aura été celle de la Renaissance du blues, rien de moins, la compagnie nous propose 12 pièces. Douze témoignages passionnants sur une musique qui est d'autant plus le contraire de l'académisme qu'elle est la plus humaine qui soit. L'ensemble qui nous est proposé, c'est à retenir, s'intitule *Blues*

Sky dans la série *Roots N' Blues* sur étiquette *Columbia*.

Maintenant, lorsque Muddy, entre deux « tonnes » se reposait, Winter, Johnny, Winter l'artiste de la guitare tuyau de poêle, la slide si on préfère, profitait de la présence des lascars qui avaient été complices dans bien des aventures des « Eaux boueuses » pour enregistrer ici et là quelques blues secs et rugueux.

Ainsi, en compagnie de Perkins, Calmese et autres, Winter grava *Bladie Mae*, *Mad Blues* et *It Was Raining*. Lorsque notre guitariste au style volontaire, voire véhément, ne glissait pas ses notes avec ses messieurs, il se laissait aller avec la complicité de son frère Edgar quand ce

n'était pas aux côtés de... Willie Dixon!

Aujourd'hui, tous ces épisodes musicaux, du moins une bonne portion d'entre eux, ont été réunis, dans le cadre de la série *Roots N' Blues*, sous le titre *Scorchin' Blues*. Pour notre plaisir, les producteurs de cette série sont allés jusqu'à rescapier certains des blues que Winter avaient enregistré avec Rick Derringer, Tommy Shannon, John Turner et autres compagnons de la première heure.

Evidemment, l'ensemble n'est pas aussi essentiel à notre santé mentale que celui portant la signature de Muddy Waters. Reste qu'il est presque aussi passionnant. C'est déjà beaucoup. C'est énorme.

I Musici de Montréal

Dir. Yuli Turovsky: **Mozart, Sérénade** no.13 K.525 • *Eine kleine nachtmusik* • *Divertimenti* K.136, 137 et 138. Chandos CHAN 9045.

Angèle Dubeau et l'Orchestre Symphonique de la Radio Bulgare

Dir. Ivan Marinov: **Glazounov, Concerto pour violon** op.82. *Les Saisons pour violon* no.1 op.40 et no.2 op.50, avec Jacques Israelievitch (violin). Analekta Classics SM 2 8201.

McGill Symphony Orchestra

Dir. Timothy Vernon: **Korngold, Symphonie en « fa dièse majeur »**. McGill Records 750043-2.

Toronto Symphony

Dir. Günther Herbig: **Beethoven, Symphonie no.3** op.55. « Héroïque », *Romances pour violon* no.1 op.40 et no.2 op.50, avec Jacques Israelievitch (violin). Analekta Classics SM 2 8201.

Carol Bergeron

LES ORCHESTRES à cordes y passent tous: en concert, cela va de soi, mais aussi au disque car la *Petite musique de nuit* de Wolfgang... tout le monde il aime ça!

Treizième dans l'ordre des *Sérénades* — le chiffre 13 ne lui fit subir aucun sort funeste — elle appartient, comme son nom l'indique, à ce genre de musique que l'on jouait le soir, par opposition à l'*Aubade* qui se donnait à l'aube. Ici cependant, le caractère n'a presque rien gardé des mystères nocturnes: à l'exception de la réveuse *Romance*, les trois autres mouvements sont plutôt gais; l'*Allegro* initial ne s'amorce-t-il pas sur une fanfare volontaire et martiale?

Turovsky et ses Musici de Montréal n'y ont point échappé: ils ont commis leur propre version laser qui s'accompagne des trois agréables *Divertissements* salbourgeois de 1722. Mais pour ne point tomber dans la légèreté libertine d'un François Boucher, on a préféré illustrer la pochette avec un Watteau, reflet d'une sensibilité vive et délicieusement inquiète. C'est précisément avec cela que s'accorde cette nième version discographique d'*Eine kleine nachtmusik*.

À la rigueur, on s'en passerait, car fatiguée, usée par tous ces archets qui se sont frottés à ses notes, cette *13e Sérénade* mériterait bien d'aller se reposer afin de laisser aux 12 autres qui la précèdent le loisir d'occuper nos veilles nocturnes. Mais s'il faut l'entendre une fois encore, je veux bien l'écouter avec Turovsky qui ici encore met son imagination et la précision de son oreille au service de Mozart. Un beau disque!

Si l'on résiste à la tentation pourtant aussi légitime qu'indispensable de revenir à la pénétrante lecture de Jasha Heifetz (RCA RCDI-7019), on éprouvera du plaisir à retrouver la chaude sonorité d'Angèle Dubeau qui

poursuit sa quête discographique des grandes oeuvres concertantes pour violon. Après l'*Opus 19* de Prokofiev et l'*Opus 48* de Kabalevski (Analekta AN 2 8702), le *Sibelius* (Analekta AN 2 28705), voici donc le *Concerto en « la mineur »* op.82 d'Alexandre Glazounov.

Ici, c'est l'aspect vibrant du premier thème que la soliste montréalaise sait rendre avec émotion. La somptueuse beauté de son Stradivarius semble l'inspirer dans tous les passages lyriques. La contrepartie virtuose manque par contre de brillante et de cette suprême aisance « heifetzienne »... mais me revoilà chez le grand maître russe.

Les amateurs de Glazounov et surtout les nostalgiques des *Belles histoires de pays d'en haut* se réjouiront de retrouver le thème musical de leur émission préférée: le second tableau (*Petit adagio*) de l'*Autonne*, quatrième scène des *Saisons* op.67. Les autres morceaux du ballet sont également là, et dans une interprétation à la hauteur des attentes; toutefois, les rivaux d'Ivan Marinov et de son orchestre de la Radio Bulgare ne se bousculent pas.

Grâce à Heifetz, les amateurs de violon ont pu apprécier son *Concerto en « ré majeur »*; les « opéravores » ont déjà fait connaissance avec *La Ville morte* ou *Violanta*; les cinéphiles ont vu son nom plus d'une fois (18 fois) au générique des films américains; mais qui sont ceux qui connaissent la *Symphonie en « fa dièse majeur »* d'Erich Wolfgang Korngold? À cette interrogation on pourrait répondre que les étudiants membres du McGill Orchestra et le public qui assista au concert du 18 novembre 1990 au Carnegie Hall de New York en ont eue une bonne idée ainsi qu'en fait foi l'enregistrement en direct qui en fut alors réalisé.

L'ouvrage du compositeur germano-américain dure 53 minutes pendant lesquelles l'atmosphère demeure indéfectiblement à la musique de film dans toute sa splendeur et dans toute sa fastueuse horreur. L'audition n'est toutefois pas insupportable, notamment parce que les interprètes se sont de toute évidence donnés beaucoup de mal. On imagine aisément la somme considérable de travail qui a précédé cet exploit. Un disque pour ceux qui aiment les choses qui sortent de l'ordinaire.

On peut imaginer que la discographie de l'*Héroïque* de Beethoven n'avait sans doute pas besoin de la version du Toronto Symphony. Avec Günther Herbig, authentique chef allemand, l'aventure n'est cependant pas désagréable. Au contraire, et cette lecture en vaut d'autres qui n'ont pas sa clarté, sa précision et sa vitalité.

Ce répertoire semble convenir admirablement bien à la phalange torontoise et l'on se prend presque à espérer que la maison Analekta songe à récidiver... il reste encore huit autres *Symphonies* au catalogue « beethovenien ».

Vive le folklore métissé !

Pascale Pontoreau

IL Y A DES RÉGIONS dans le monde qui ont une fâcheuse tendance à réveiller les fantômes sanglants du passé, quitte à en oublier un présent parfois bien dynamique. Le Vietnam, le Biafra, la Pologne, l'Arménie. Des coins de planète souvent coincés le cul entre deux chaises et qui ont toujours fini par payer les pots cassés. Pour l'Arménie, c'est le génocide. Tellement que ceux qui en sont sortis vivants ont plutôt refusé de vivre et se sont maintenus dans un état léthargique où primaient les valeurs pures de la culture arménienne. Raffi Niziblian, le chanteur du groupe Anooch qui se produisait jeudi soir à la place du 350ème, refuse ce carcan engoncé de la pureté et lui préfère un mélange qui lui ferme des portes. Un mélange dont il est lui-même un parfait exemple.

La semaine dernière, dans le cadre des Rendez-vous transculturels, le Coconut club a accueilli durant la même soirée, Anooch et La bottine souriante. Comme le signale Raffi Niziblian, tous les spectateurs n'étaient pas venus pour écouter de la musique arménienne, peu s'en faut. L'attrait de la Bottine leur a permis de découvrir un style bien particulier de world-beat produit ici, à Montréal.

Niziblian arrive dans la métropole à 19 ans. De père arménien et de mère italienne, il vit tranquillement l'adolescence partageant son temps entre le sport et la musique. Chez les Niziblian, on écoute du classique, de l'opéra, mais aussi du jazz, beaucoup de jazz, du rock'n'roll aussi, et du rythm & blues. Et puis, il y a la musique des rues, si présente au Moyen-Orient. En arrivant au Québec, Raffi devient prof d'éducation physique. En 1979, il en a marre de croupir dans un gymnase sans lumière, sans soleil. Coup de théâtre, il se tourne définitivement vers la musique.

Alors qu'il a étudié le piano lorsqu'il était jeune, Niziblian apprend maintenant les percussions. Puis Anooch se forme. Doucement, avec la patience des choses qui s'accroissent de toute façon. La tangente stylistique est vite trouvée. Anooch mélangera le folklore arménien d'un soupçon de musique pop. Pas trop pour ne pas défigurer. Juste assez pour assoir la modernité. « Même à Montréal, ceux qui tiennent les rênes des associations culturelles arméniennes sont les vieux. Ceux qui refusent le changement. Ceux qui refusent le mélange. Ils rejettent complètement Anooch parce que nous ne jouons pas une musique suffisamment pure! Dans ces conditions et avec cette mentalité qui obstrue systé-

matiquement toute évolution, il est difficile de faire parvenir nos cassettes en Arménie. » Niziblian ne cache pas son amertume quand à l'accueil qu'il reçoit d'une partie de sa communauté d'exil. Il est aussi parfaitement conscient de la réception des jeunes. Jeunes d'une génération post-génocide qui tirent une certaine fierté à voir un des leurs réussir dans la jungle du world-beat. Et les fans ont de quoi être fiers! Anooch s'affirme entre un raï qui aurait perdu son rythme outrageusement répétitif et un folklore auquel on aurait ôté le costume traditionnel. Deux albums à leur actif — cassettes autoproduites par Raffi lui-même qui a cassé sa tirelire de 16 000\$ pour « Haï Music », un troisième « Kess Kiss Passe? » qui vient de sortir, toujours autoproduit, mais cette fois sur disque compact. « Le world-beat reste marginal au Québec : ça ne passe pas à la radio. On ne peut absolument pas survivre avec ça, entre autres parce qu'il n'y a pas de marché d'exportation. » Ce qui signifie, en clair, que les compagnies de disques ne sont pas prêtes à s'engager, elles et leurs beaux dollars, dans de la musique

ethnique. Conséquence : le disque « Kess Kiss Passe » se trouve par bouche à oreille et n'est pas distribué dans les magasins. De plus, comme Niziblian les commande par lot de 1000 seulement, il ne peut bénéficier des tarifs préférentiels accordés aux gros tirages. À la place du 350ème, Anooch présentait principalement son dernier album qui alterne les titres en arabe, en arménien et en français, nouveauté de taille due à l'aisance grandissante de Raffi dans cette langue, plus quelques nouveautés déjà appréhendées pour le prochain disque et pour la tournée européenne qui débutera cet automne. Mélange ethnique bien typique de la métropole, Anooch associe Raffi Niziblian, bien sûr, aux percussions et aux voix, à Farid Younes, un petit nouveau au luth, Paul Cardin qui a rejoint l'actuelle tournée à la batterie, Pierre Martel aux claviers, les fidèles Normand Trudel à la basse, Christian Groulx aux guitares, Pierre Veniot aux instruments à vents et la choriste Christiane Raby que l'on connaît de La Bande Magnétique.

PERSONNE N'A TENU L'AFFICHE PLUS LONGTEMPS QUE LUI AU CANADA

The PHANTOM of the OPERA
de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

À PARTIR DU 16 DÉCEMBRE 1992!
REPRISE POUR UN TEMPS LIMITÉ!

Théâtre Maisonneuve,
Place des Arts, Montréal

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE PHANTOM
(514) 790-2222

Billets également en vente au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de la Baie)
Groupes (20 et plus) téléphonez: (514) 874-9153 au Québec; (416) 925-7466 en dehors du Québec

Version originale! En anglais, avec des surtitres en français.

Reservez une place de choix grâce à Avant-première de American Express. Composez le (514) 790-0100.

Musique
ENTÊTE

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

AOÛT

17

RÉVÉLATIONS 92
de Séoul, Corée
JAE-HONG YIM, violon
Lauréat du prestigieux Concours international des Jeunes musicales à Belgrade, en 1991.
Avec Louise-André Baril au piano.
Au programme: oeuvres de Pugnani, Beethoven, Ravel, Franck
Le lundi 17 août, à l'heure de l'apéro : 18 h
Cinquième salle de la Place des Arts
Billets : seulement 10\$ Réservations : 842-2112

Association des organismes musicaux du Québec

EN COLLABORATION AVEC
LE DEVOIR
ET
COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

la fête est de retour

Sur scène

après 3500 jours

JEAN-PIERRE FERLAND

Bleu blanc blues

JMS 128 journal-montreal

PRODUCTIONS CHALLENGE

au tnm dès le 9 septembre

tel.: 861-0563

DISQUES

Enfin, du neuf avec du vieux !

Elvis — The King Of Rock'n'Roll: Complete 50's Masters
Coffret de 5 disques compacts
BMG/RCA

Sylvain Cormier

PENDANT UNE bonne trentaine d'années, la compagnie RCA a géré le catalogue Elvis Presley à partir de quatre grands préceptes, basés sur une sorte de mépris global du fan, considéré comme une oie que l'on gave, ou plus exactement une autruche qui gobe tout ce qui passe à sa portée.

1 — Il n'y a pas de fans plus dédiés à leur idole que les fans d'Elvis Presley. 2 — Le fan d'Elvis est tellement aveuglé par son amour qu'il en a perdu toute capacité de discerner le bon grain de l'ivraie. 3 — Le fan d'Elvis a constamment besoin d'assouvir sa passion, peu importe avec quoi. 4 — La musique ayant bien peu à voir avec la perpétuation du mythe, il est futile d'y accorder une attention particulière.

Il y a fort à parier que cette attitude de vendre d'autos d'occasion typique des compagnies de disques, mais tellement exacerbée dans le cas d'Elvis s'inspirait du tristement célèbre Colonel Tom Parker, qui fai-

sait danser les poules en chauffant une plaque métallique dans les circuits avant de devenir le manager d'Elvis.

C'est ainsi que RCA a élevé la méthode du *repackaging*, le recyclage sous de nouveaux atours de vieux matériel, au rang d'art. D'où les innombrables et redondants *greatest hits* de toutes sortes. D'où le très gênant *Elvis Sings For Children (And Grown-Ups Too)*, foudre-tout des chansons les plus infantiles jamais gravées par le roi du rock'n'roll, dont l'immortel *Old McDonald* — vous savez, celui qui a une ferme, hi-ha, hi-ha-ho. D'où les inqualifiables *Guitar Man* (1981) et *I Was The One* (1983), équivalents musicaux des films noir et blanc *colorés*: la musique est refaite et mixée à la voix d'Elvis, chantant d'outre-tombe. D'où l'unique *Having Fun With Elvis On Stage* de 1974, qui rassemblait les onomatopées, grognements et propos incohérents qu'un Elvis bourré de pilules commettait entre les chansons pendant ses spectacles.

D'où, enfin, les rééditions en *electronically reprocessed stereo* du matériel enregistré en mono pendant les années 50, une étrange technique qui consistait à doubler le signal mono, en laissant un infime délai entre les deux signaux qui créait une sorte d'écho artificiel et caverneux, tout en montant les fréquences ai-

gues d'un côté et les basses de l'autre pour accentuer l'effet. Pendant toutes les années 70, seule la version ainsi traitée du répertoire le plus important d'Elvis, celui d'avant le service militaire, était disponible. Ce sont les microsillons que je possède, et que je n'ai presque jamais écoutés tellement ils sont inaudibles.

Le fan d'Elvis, de fait, semblait condamné à voir se poursuivre ad infinitum l'exploitation éhontée de son engouement, jusqu'à ce que le groupe allemand Bertlemann (BMG) rachète RCA en 1986. BMG a eu tôt fait de former un comité international rassemblant des fans doublés d'historiens et de musicologues, ayant pour mandat de redonner au monde la musique d'Elvis dans son état premier, telle qu'enregistrée, présentée chronologiquement: des documents sonores fiables et fidèles qui serviraient, une fois pour toutes, de référence aux générations futures. Leurs premiers travaux ont donné lieu à l'excellente série des *Essential Elvis*, consacrée à des sessions d'enregistrement des années 50 et 60 livrées dans leur quasi-intégralité, avec de nombreuses prises alternatives à la clé.

Étape cruciale de l'opération restauration, le magnifique coffret quintuple de 140 chansons intitulé *Elvis, The King Of Rock'n'Roll: The Complete 50's Masters*, dont la sortie ré-

cente coïncide avec les célébrations entourant le 15^e anniversaire de la mort de Presley — survenue, est-il besoin de le rappeler, au début de l'après-midi du 16 août 1977 — est une réussite totale. Enfin, l'Elvis des années 50 reprend la place qui lui revient dans l'histoire du rock: la première. À force d'assister aux excès de son culte, à force de se faire dire que son fantôme squattait les Burger King et que des Martiens s'étaient emparés de son cadavre encore frais, on avait fini par oublier l'Elvis des débuts, celui qui avait bouleversé tous les adolescents de la planète, de Liverpool à Asbury Park, celui qui bougeait comme une bête, celui qui pouvait chanter comme un crooner ou comme un bluesman avec la même sincérité, celui qui avait le rock'n'roll chevillé au corps.

L'aficionado se précipitera évidemment sur le cinquième compact, *Rare And Rockin'*, pour les inédits, les prises alternatives et les extraits rarissimes de spectacles. Les bras lui tomberont quand il découvrira *Fool, Fool, Fool*, un démo enregistré au début de 1955 au Texas dont personne ne soupçonnait l'existence. Sa mâchoire se décrochera quand il entendra pour la toute première fois le vieux blues de Lowell Fulson, *Reconsider Baby*, saisi au vol lors d'un jam au studio Sun qui réunissait Elvis, Carl Perkins et Jerry Lee Lewis. Il fera un double salto renversé quand les premières mesures de *That's When Your Heartaches Begin*, enregistré au Memphis Recording Service en 1953 par un tout jeune Elvis en cadeau à sa mère, parviendront à ses oreilles.

Mais quiconque entendra les quatre autres compacts réalisera à quel point le talent d'Elvis lui sortait par toutes les pores, de quelle insupportable charge sexuelle il pouvait investir un blues comme *One Night Of Sin* — l'incroyable première version non-censurée de *One Night* — avec quelle maestria il contrôlait les moindres inflexions de sa voix dans le torride *Crawfish*, avec quelle intensité maniaque il vendait son âme au rock'n'roll dans *Baby Let's Play House*. Le bienheureux détenteur de ce coffret au livret non seulement superbe, mais absolument pertinent, dont la seule concession aux vieilles manies de RCA consiste en une page de timbres reproduisant les pochettes des albums parus dans les années 50, pourra dorénavant compter sur un Elvis intemporel, intouchable, éternellement jeune et vibrant, que les affres de tous les Elvis Gratton de la planète n'atteindront plus jamais.

À Memphis sur les traces d'Elvis

Sylvain Cormier

MON COPAIN Alain et moi, on est arrivé à Memphis en auto, par le Sud, en provenance de la Nouvelle-Orléans, en remontant le Highway 61, la route qu'empruntèrent les bluesmen dans les années 20, 30 et 40 pour échapper à leur vie de ramasseur de coton, dans l'espoir de la gagner en chantant leurs misères. Ceux qui n'avaient pas les moyens de se rendre jusqu'à Chicago, échouaient invariablement à Memphis, le centre mondial du coton, et s'installaient autour de Beale Street. En franchissant les limites de la ville, ça nous a frappé de plein fouet: la ville d'Elvis n'est pas seulement la ville d'Elvis, c'est une ville à grande majorité noire, la ville du blues, celle de B.B. King, de Rufus Thomas, de Bobby Bland, la ville de Stax Records, l'étiquette par excellence de la musique *soul*, la ville du Lorraine Motel, là où Martin Luther King fut assassiné.

Ça remettait les choses en perspective. On s'était rendu à Memphis en pèlerins pour réaffirmer notre foi en Elvis, le roi des rois, pour s'agenouiller dans les chapelles du culte, d'abord le studio Sun, lieu sacré de ses premiers enregistrements, et puis Graceland, la sainte demeure. En lieu et place, on découvrait à quel point le Memphis qu'Elvis — l'enfant, l'adolescent et l'homme, plutôt que l'icône — avait connu était noir de blues. Alors, on s'est mis à la recherche de cet Elvis-là.

On est d'abord tombé, par hasard, sur Poplar Tunes, au 308 Poplar Avenue, le magasin de disques qu'Elvis, écolier puis jeune travailleur, fréquentait assidument, où il pouvait rester des heures dans une cabine d'écoute à passer et repasser le *My Baby Left Me* de Raymond Hill, le *Bear Cat* de Rufus Thomas — la réponse au *Hound Dog* de Big Mama Thornton — et tous les autres disques arborant l'étiquette jaune et blanche de Sun Records. Le magasin, qui fut le premier à offrir à sa clientèle un disque d'Elvis, n'a pas changé. La section r'n'b est toujours aussi admirablement fournie.

Un tout petit peu plus à l'est sur Poplar, au 353, il y avait le petit bâtiment à deux étages de la Crown Electric Company, aujourd'hui un terrain vague. C'est là qu'Elvis a déniché un emploi en sortant du *high school*, comme chauffeur de camion. À l'heure du lunch, il traversait la rue en biais et peaufinait son éducation musicale chez Poplar Tunes. Souvent, après les heures de travail,

il allait se perdre quelques rues au Nord, sur Beale St., pour écouter B.B. King ou pour s'acheter une autre chemise flamboyante chez Lansky Brothers, le tailleur de pré-dilection des bluesmen — c'est d'ailleurs là que, devenu célèbre, Elvis commanda son fameux habit lamé or.

Dans les livres, tous ces endroits sont décrits séparément. Sur place, on se rend compte à quel point ils sont physiquement rapprochés. On réalise que, pour se rendre à son travail, Elvis, tous les matins, pour peu qu'il choisisse l'itinéraire le plus court, passait invariablement devant le studio Sun de Sam Phillips, au coin des avenues Marshall et Union, moins de six blocs au Nord de Poplar. Inévitablement, il a fini par savoir que le studio se doublait du Memphis Recording Service, et qu'on pouvait y enregistrer deux chansons pour quatre dollars, et l'on s'imagine fort bien comment, à l'insure, il a fini par se dire: et pourquoi pas moi ?

Peu à peu, on a reconstitué son univers. Comme un puzzle. Humes High, son école secondaire, sur la rue Manassas, à deux pas du studio Sun. Les divers appartements, généralement miteux, habités par la famille Presley, presque tous situés dans les environs immédiats. L'Overton Park, un mille et demi à l'Est de Sun, toujours sur Poplar, où Elvis allait jouer au baseball à l'adolescence et où, le 30 juillet 1954, il livra son premier vrai spectacle, déclenchant à sa grande surprise des réactions d'abord enthousiastes, puis carrément hystériques, signes avant-coureurs du raz-de-marée qui se profilait déjà à l'horizon.

Dès qu'il en eut les moyens, Elvis quitta le quartier du blues pour la banlieue Sud de Memphis, cossue et blanche, où il fit en mars 1957, pour 100 000 \$, l'acquisition d'une belle demeure coloniale, qu'il baptisa Graceland en l'honneur de sa mère. Il y vécut, comme chacun sait, jusqu'à sa mort. Je vous fais grâce de la visite guidée à Graceland, du *Jungle Room*, du sofa de 17 pieds, des téléés encastrées, des miroirs aux plafonds, des disques d'or, des *jumpsuits* ornés de verroteries, du jet privé, des boutiques de souvenirs et du parfum Elvis qui sent si mauvais. CBS a montré tout ça jeudi à l'émission *48 Hours*. Si vous l'avez manquée, une vidéocassette de la visite, narrée par Priscilla Beaulieu-Presley, veuve du King, est disponible. Oui, je me suis recueilli devant la tombe d'Elvis. Mais c'est le cœur blues de Memphis qui m'a ému.

**9\$* POUR LA 9^e?
BEETHOVEN
N'EN CROIRAIT PAS
SES OREILLES!**

La symphonie n°9 de Beethoven, voilà une des oeuvres que vous pourriez décider de mettre à votre programme, en vous abonnant à Découverte OSM. En effet, avec cette formule d'abonnement, c'est vous qui décidez! Vous n'avez qu'à choisir un concert dans chacune de nos séries prestigieuses — Concerts Gala, Grands Concerts, Concerts Air Canada, Dimanches Standard Life et Concerts Banque Royale. Votre assurance de ne pas manquer les plus grands concerts de l'année!

***Avec un abonnement Découverte OSM.
Série de 5 concerts au choix à partir de 44,99\$.**

Voici quelques exemples de choix que vous pouvez faire avec Découverte OSM:

Choix 1	Choix 2	Choix 3	Ou votre choix
Concerto pour piano n°2 et symphonie n°1 de Brahms 29 et 30 septembre	L'heure espagnole, L'enfant et les sortilèges de Ravel 13 et 14 octobre	Les Quatre Saisons de Vivaldi Oeuvres de Stravinski, Giarosa 1 ^{er} et 2 octobre	◁
Symphonies n°1, 5 et 8 de Beethoven 3 et 4 novembre	Symphonies n°2 et 3 de Beethoven 8 et 9 décembre	Missa Solemnis de Beethoven 30 nov., 1 ^{er} déc.	◁
Symphonie n°3 avec orgue de Saint-Saëns Oeuvres de Liszt, Bruch 14 février	Symphonie n°104 de Haydn Oeuvres de Elgar, Holst, Handel 19 et 20 janvier	Roméo et Juliette de Tchaïkovski Oeuvres de Liszt, Mozart, Rachmaninov 24 janvier	◁
Water Music de Handel Oeuvres de Bach, Mozart, Bizet 13 et 14 avril	Symphonie n°100 de Haydn Oeuvres de Handel, Purcell 25 et 24 février	Boléro de Ravel Oeuvres de Falla, Lalo, Massenet 2 et 3 mars	◁
Orphée aux enfers, ouverture de Offenbach Oeuvres de Rossini, Fauré, Poulenc, Saint-Saëns, Delibes 18 et 19 mai	Concerto pour violon de Tchaïkovski Oeuvres de Liszt, Brahms 16 mai	Symphonie n°9 de Beethoven 25 et 26 mai	◁

ABONNEZ-VOUS SANS TARDER, PAR TÉLÉPHONE, AU 842-9951, OU PAR TÉLÉCOPIEUR, AU 842-0728.

DEMANDEZ NOTRE BROCHURE! 842-9951



Une co-production de la Société de la Place des Arts et de SPECTRA

vingt personnages en quête d'une chanteuse

- Aldonza
- Carmen
- Évita
- La Duchesse de Langeais
- Émilie Hudon
- Irma
- Lyla Jasmin
- Lynda Johnson
- Geneviève
- La Palma
- Lola Lee
- Marie-Jeanne
- Mona-Lisa
- Émile Nelligan
- Polly Peachum
- Don Quichotte
- Sadia
- George Sand
- Jenny Smith
- Stella Spotlight



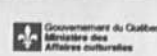
conception et mise en scène luc plamondon

louise forestier

16 septembre au 17 octobre 1992
du mardi au vendredi à 20h, le samedi à 16h30 et 21h, relâche les dimanches et lundis

Théâtre du Café de la Place
Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de services, Redevance de 15 (+T.P.S.) sur tout billet de plus de 10\$.



LE DEVOIR

TOURISME / chronique

Environnement, un concept rentable

Normand Cazalais

CEUX QUI s'en préoccupaient, voici à peine quinze, vingt ans, passaient pour de doux rêveurs, des farfelus ou des illuminés ou, pire encore, pour des emmerdeurs, des empêcheurs de tourner en rond, des inconscients des exigences économiques.

Aujourd'hui, tout le monde invoque le dieu Environnement et parle de développement durable sans vraiment savoir, dans la plupart des cas, ce que veulent dire et impliquer ces expressions. Mais, très vite, l'on a constaté, dans les chaumières comme dans les bureaux des grandes entreprises, que de valeur personnelle et fondamentale l'environnement est devenu valeur commerciale.

En ce monde du tourisme où l'image est si importante, que pensez-vous qu'il arrivait ? Nouvelle panacée, l'environnement est servi à toutes les sauces. Il n'est pas une semaine que je ne reçoive des brochures, des communiqués de presse, des déclarations de tout ordre faisant l'éloge de la conscience environnementale de telle entreprise touristique, de telle destination.

Pourtant, le plus souvent, il s'agit de pareil au même : à part le discours, ni le produit ni les gens n'ont changé.

C'est pourquoi il est particulièrement rafraîchissant de constater parfois que certaines entreprises — et non des moindres — ne s'en tiennent pas aux belles paroles...

Dans une allocution prononcée le 27 mars dernier pour commémorer les trente ans d'existence de Swissair au pays, son directeur pour le Canada, Werner Krummenacher, rappelait que « seule, sa capacité à offrir un produit de première qualité assure à Swissair une place enviable dans le marché mondial du transport aérien ». Affirmation qui n'est pas gratuite quand on sait que la firme est l'une des mieux cotées de sa catégorie.

Pour soutenir son assertion, Werner Krummenacher ajoutait, à titre d'exemple, que tous les long-courriers DC-10 allaient être remplacés à partir de juin par les MD-11 commandés à McDonnell-Douglas qui sont « beaucoup plus performants et, fait important, écologiques, car ils émettent moins de matières polluantes et sont moins

broyants ».

« Le respect de l'environnement constitue, soutenait-il, une préoccupation majeure chez Swissair. La réalisation en 1989 d'une étude environnementale — la première à être réalisée dans l'industrie du transport aérien — en témoigne. Suite à cette étude, la compagnie s'est dotée d'une nouvelle politique environnementale qui inclut, entre autres, la promotion d'activités de recherche continue, la réduction d'émissions de déchets toxiques, l'introduction de nouveaux procédés et produits plus conformes à la protection de l'environnement, la réduction de déchets liés aux activités d'ingénierie et d'entretien. Cette volonté de protéger l'environnement s'est traduite par la mise en place de mesures concrètes dans toutes nos activités commerciales ».

Ces propos faisaient écho en quelque sorte à ceux tenus quelque temps auparavant par Otto Loeffle, président de la Direction, lors de la présentation officielle de son « écobilan ». « Une compagnie aérienne financièrement saine a les moyens d'investir propre. Les

facteurs économiques ne sont pas les seuls à déterminer l'avenir d'une entreprise. Il faut également tenir compte d'éléments sociaux et écologiques dans toutes les prises de décision importantes. En étant la première au monde à examiner scrupuleusement son action écologique, Swissair fait oeuvre de pionnière ».

Pour ce faire, l'année 1989 a été examinée en détail. Ainsi, les 55 avions de la flotte avaient émis, dans la zone aéroportuaire de Zurich, 429 tonnes d'oxyde d'azote et 288 tonnes de monoxyde de carbone, respectivement 3,5 et 8 fois moins qu'en 1970. Les nuisances acoustiques ont été, quant à elles, sensiblement réduites : sur un total de 63 500 décollages, 13 200 (20,8 %) avaient dépassé la limite de 90 décibels et, au milieu de 1991, tous les appareils de Swissair n'avaient pas dépassé ce niveau.

La peinture et le décapage des avions, le dégraissage des pièces de moteurs et la révision des éléments des réacteurs et des avions ont émis 250 tonnes d'hydrocarbures. Un système d'épuration interne a permis de réduire la pollution des

eaux usées due aux produits chimiques et métaux lourds. Par ailleurs, quelque 1 000 personnes travaillaient aux services alimentaires (catering) de Swissair à Zurich : 26 000 repas y sont quotidiennement préparés pour Swissair et d'autres entreprises ; en 1989, 7 220 tonnes de produits alimentaires, de journaux, de matériel d'emballage, de verre, de matières synthétiques, d'aluminium et d'autres métaux avaient été livrés à Swissair. Le tri des débris à bord de ses avions et au catering a permis de recycler 2 000 tonnes de produits : 430 tonnes de verre usagé, 12 tonnes de bouteilles, 38 tonnes d'aluminium, 16 tonnes de graisses et huiles, 40 tonnes de restes de repas, 1 534 tonnes de carton et de papiers usagés.

Dans ce bilan, le délégué de la direction de Swissair à l'environnement, Willi Schurter a identifié quatre « orientations claires de courte et moyenne échéance » : 1. la création d'un support logistique et humain pour un traitement approprié des questions écologiques, 2. la réduction locale et globale de la pollution causée par le trafic aérien, la circulation au sol et les activités techniques, 3. la réduction des volumes de déchets et l'optimisation de leur élimination, 4. la réduction de la consommation d'énergie.

Willi Schurter soulignait déjà certaines mesures avaient déjà été mises en place : le choix de

nouveaux moteurs, l'installation d'alimentations énergétiques aux jetées d'embarquement, la diminution du nombre de plateaux-repas à bord pour diminuer le gaspillage, l'introduction de tarifs réduits pour les transports publics afin de réduire les déplacements individuels, la modernisation du traitement des eaux usées.

« D'autres mesures vont suivre, écrivait-il. Tous ces projets doivent être objectivement réalisables du point de vue technique et financier ».

Plus significative encore était sa conclusion. « Swissair ne tient pas à faire cavalier seul en matière d'environnement, ce qui, au regard de la dimension du problème, serait techniquement et économiquement impossible et inefficace ». Comme quoi, la vertu, pour être réelle se doit d'être collective... Ces réflexions sont enfin surprenantes : alors que la très grande majorité des sociétés aériennes se débattent avec des bilans financiers teintés de rouge et cherchent par tous les moyens à couper leurs frais d'exploitation et à trouver des partenaires avec qui s'associer, la stratégie du transporteur national suisse peut sembler à contre-courant : elle démontre avec éloquence que les meilleures performances économiques, fussent-elles en transports et tourisme, sont indissociables des meilleures performances environnementales.

TOURISME / excursion

Gaspé au-delà des clichés

Normand Cazalais

EN VOYAGE, les clichés sont des valises bien commodes. On y retrouve, pêle-mêle, l'absence d'imagination, les certitudes sécurisantes et la paresse intellectuelle sous toutes ses formes. Avec eux, curiosité et soif d'étonnement sont inutiles : il suffit de cocher la liste. Pas de surprises.

La Gaspésie porte sa dose de clichés. C'est, répète-t-on, une région éloignée dont il faut faire le tour — le plus vite possible au cours de la deuxième moitié de juillet — parce qu'avant ou après, c'est l'hiver. Une région où, à part la mer, il n'y a qu'une seule chose à voir : le rocher Percé.

Il est pourtant en Gaspésie l'un des sites les plus naturels du monde, à savoir la baie de Gaspé. Mais elle ne fait pas partie des clichés de la Gaspésie : un nombre étonnant de ses visiteurs la regardent à peine ou coupent court à la péninsule de Forillon en filant entre Saint-Majorique et Rivière-au-Renard.

Jacques Cartier s'est grandement ébaubi en y pénétrant. Ses écrits nous le disent. Et je ne suis pas le

seul qui aurait alors aimé être petit oiseau et saisir l'exaltation de l'illustre voyageur. J'ai vécu en 1984 — c'était un autre 350e anniversaire, vous souvenez-vous ? — une expérience d'une rare qualité quand la flotte de grands voiliers a pris possession de la baie de Gaspé, la noyait de ses focs, de ses vergues, humiers et perroquets. Ce spectacle valait toutes les émotions.

Il m'a aussi rappelé l'intense plaisir que j'avais éprouvé à ma première excursion sur ses eaux. Deux rives, la baie de Gaspé paraît plus petite qu'elle ne l'est en réalité. Moins empreinte de majesté. Ce n'est qu'apparences. Regardez bien les cuestas, ces longs revers synclinaux, couvertes de verdure qui s'inclinent vers elle : tous les reliefs des alentours semblent d'ailleurs lui offrir leurs hommages.

À Cap-des-Rosiers, deux bateaux, l'Anna-Lucie et le Félix-Leclerc, font des excursions dans la baie jusqu'au 12 septembre. Les excursions de pêche durent deux heures et demie et celles destinées à la seule plaisance une heure et demie. La beauté des lieux ne doit cependant pas faire ou-

blier la plus élémentaire des précautions, celle d'emporter linages et appareils-photos.

Et il y a la route. Et ce n'est pas vilain : de Saint-Georges-de-Malbaie à Cap-aux-Os, la 132 colle à la mer en épousant les flancs de la baie. Que ce soit du côté de Douglstown, d'Halimand et de ces villages qui maintiennent fort vivant leur fond écossais ou du côté de Forillon, la vue donne des palpitations à qui sait regarder.

Mais il est, dans les environs, d'autres richesses, oubliées par les clichés. Nous en parlons à la terrasse de La Belle Hélène. C'était l'un des rares beaux jours de cet été pourri : rieurs, détendus, les clients se gavaient de soleil. Le restaurant, à l'écart, est couru : de loin, c'est la meilleure table de Gaspé. Au rez-de-chaussée, le Brise-Bise offre le midi son atmosphère de bar, ses bières importées et son menu décontracté.

Toutes les deux s'appellent Roy, Hélène aux fourneaux et Claudine à l'administration et l'animation. Un coup de cœur à deux : « Moi, je viens de La Frégate, un petit village près de Cloridorme, dit Claudine avec sa

vivacité habituelle. Hélène, c'est une maskoutaine qui a passé par Montréal. Ici, nous sommes devenues amies et on se recevait à tout bout de champ en se préparant des p'tits plats. L'idée d'ouvrir un restaurant est venue presque toute seule. Nos chums nous ont aidés — et nous aident encore. On a agrandi, modernisé depuis les débuts v'là six ans, mais l'aventure est toujours là, intacte. »

Réservée, douce, Hélène opine de ses grands yeux. « La cuisine, avoue-t-elle, c'est une passion. Mais cette passion doit être partagée, avec les employés, les amis, les clients. Un cuisinier n'évolue pas, ne progresse pas tout seul. Et puis, en Gaspésie, il y a la mer et son monde. Et plein de produits frais. On n'a pas fini d'inventer... »

Nous parlons donc des richesses de la péninsule. De ces richesses surtout qui ne sautent pas aux yeux des visiteurs trop pressés ou l'esprit occupé par les clichés. De ces coins à découvrir, beaux, agréables, plaisants comme on dit vers le golfe. « Pourquoi l'en profiterais pas, me demande Christine, pour te balader dans les alentours ? Christian ne travaille pas cet après-midi. »

Christian, son ami de cœur, est médecin affecté aux urgences de l'hôpital de Gaspé. Mince, sportif, discret, lui aussi est un jour tombé en amour avec la Gaspésie. « Le nombre de fois où on est allé marcher ou

skier dans les Chic-Choc, ça se dit pas. Ce pays-là est magnifique. Unique. » Il ne serait pas médecin qu'il aurait très bien pu faire un guide hors-pair : curieux, attentif, il aime faire partager ce qu'il apprécie.

Nous sommes ainsi partis dans le sillon de la Dartmouth. La rivière s'enfonce vite dans les durs pics des montagnes et l'asphalte fait place au gravier. Ça et là, des panonceaux indiquent des aires de pêche au saumon : le cours d'eau est renommé et des amateurs, venus de partout, viennent y faire des séjours mémorables. L'un d'eux annonce Les Falls, un sentier puis un long escalier de bois descendent vers l'eau qui bouillonne parmi les rochers. En cuisant et en silence, un pêcheur lance patiemment sa ligne. Plus haut, sur un belvédère rustique, deux amoureux hésitent : que doivent-ils regarder, le panorama ou les yeux de l'autre ?

Nous irons aussi à la Ferme Chimo. À notre arrivée, Hélène Morin, ex-infirmière, sort sur le pas de la laiterie. Après les présentations, nous montons vers le pré derrière où elle appelle les chèvres qui très vite accourent à la clôture. Chacune a son nom et elles viennent brouter dans nos mains, peu farouches. « On fait des fromages et des yogourts de chèvre, dit Hélène. On en vend au marché et aux passants. On fait faire la visite de la ferme à ceux qui le veulent : les gens aiment bien ça. Ils

font le tour des installations, goûtent aux fromages, vont voir le champ de framboises de l'autre bord de la route. »

Elle en est particulièrement fière de son champ de framboises : « De la culture biologique, souligne-t-elle. Pas de produits chimiques pour combattre insectes, mauvaises herbes ou maladies, que des composts et techniques culturales qui respectent l'équilibre écologique de la nature. C'est de l'ouvrage, mais c'est le fun. » Fromages, yogourts et framboises. Une ferme artisanale du nom de Chimo, « nous sommes amis » en algonquin, car Bernard Morin, son associé et partenaire de vie, est aussi de cette origine.

Un pays, une vie hors des clichés.

Renseignements :

Association touristique de la Gaspésie, 357, boul. de la Mer, Sainte-Flavie, (418) 775-2223/2234 (télécopieur).

La Belle Hélène, 135-A, rue de la Reine, Gaspé, G0C 1R0, (418) 368-1455/4801 (télécopieur).

Le Félix-Leclerc et l'Anna-Lucie, (418) 892-5629 (jusqu'au 12 septembre) et (418) 269-3641 (hors-saison). Tarifs (avant taxes) : excursions de pêche (2 h 25) : 15,58 \$ (adultes), 10,82 \$ (enfants) ; excursions de plaisance (1 h 25) : 11,25 \$ (adultes), 9,52 \$ (enfants) ; tarifs spéciaux pour groupes, aînés, handicapés. Empor- ter linages et appareils-photos.

La Ferme Chimo, 1705, boul. Douglas, Route 132, Douglstown, G0C 1M0, (418) 368-4102.

À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

CHARLEVOIX

AUBERGE LA PERDRIOLE: à Saint-Joseph-de-la-Rive, une auberge authentique, des chambres coquettes, une table gourmande. 60 \$ par pers. occ. double incluant un coucher, un souper (table d'hôte — 6 services), un petit déjeuner. Rés.: (418) 635-2435

AUBERGE PETITE MADELEINE s'arrêter à Port-au-Persil, c'est faire le détour pour retrouver le temps qui prend son temps. Mais c'est aussi s'arrêter en soi-même. Retourner à soi. C'est s'offrir ce lieu ou pour un instant, tout recommencer. L'auberge Petite-Madeleine domine tout Port-au-Persil et vous invite à venir en contempler les beautés. 47,95 \$/pers., occ. dble, comprenant: souper, dodo, petit déjeuner. 400 Rte le Port-au-Persil, St-Siméon GOT 1X0. 418.638.2460

FORFAITS: Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 65 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dbl. 30 chambres toutes catégories. Salles à manger réputée, 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, saunas, bain tourbillons. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au cœur du Baie St-Paul artistique. 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie Saint-Paul, (418) 435-2255.

Une des auberges les plus prestigieuses de Charlevoix, à l'enseigne du romantisme et de la détente. Vue spectaculaire sur le fleuve. Lauréat national du prix québécois de la gastronomie. Grand prix du tourisme 1991. Chambres coquettes et confortables, la majorité munies de bain tourbillon, salon, foyer, balcon privé. Forfait P.A.M. à compter de 93,00 \$ par pers., occ. double. Informez-vous sur nos forfaits golf, noces, excursions aux baïnes, Hautes Gorges, Fjord du Saguenay. 1-418-665-3731

AUBERGE LES SOURCES ++++ !!!! Forfait de saison 80\$ à 94\$ Vous travaillez dans un milieu qui demande constamment de performer. Fatigue, stress, anxiété et un désir intense de faire le vide à l'intérieur de soi. Un séjour à l'auberge est une solution peu dispendieuse! 8 rue des Pins, C.P. 458, Pointe-au-Pic - (418) 665-6952

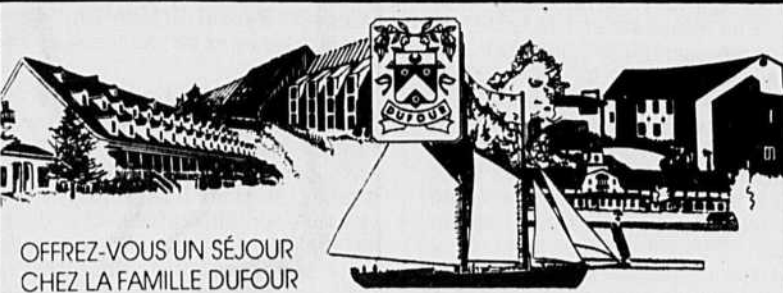
LANAUDIÈRE

"L'AUBERGE DE LA CUILLÈRE À POT" ** Saint-Donat.** Forfaits golf, théâtre et détente. Face au club de golf St-Donat. 18 trous et départs garantis. Motel air climatisé, bain tourbillon et mini-réfrigérateur. Piscine extérieure chauffée. Croisière sur lac Archambault. Salle à manger « Table d'Hôte » et à la carte. Réservations sans frais: 1-800-567-6704

AUBERGE DE LA MONTAGNE COUPÉE: ++++ L'évasion au naturel à 1h de Mil. 4 fl. de lys. 50 chambres et suites, pisc. int., saunas, bains tourb., et foyers. Déj. et souper gastronomique, théâtre, équitation, vélo, golf à prox. Forfaits variés, dont 2 nuits avec repas et théâtre, à partir de 595 \$ p. par jour, occ. double. 1-800-363-8614.

MONT SAINTE-ANNE

Auberge La Camarine A 3 km du Mont-Sainte-Anne une sympathique auberge 4 fleurs de lys reconnue pour la qualité de son service. 31 chambres grand confort. Accueil chaleureux et attentionné. Table 4 diamants CAA, gagnant provincial Grand Prix Québécois de la Gastronomie, cave à vin exceptionnelle. Forfait Romance à partir de 89,50 \$ par pers., occ. double incluant: le souper, la nuit, le grand déjeuner, les pourboires. Aussi disponibles forfaits golf, affaires. Réservation (418) 827-5703. Frais virés.



OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

MONT SAINTE-ANNE

HÔTEL VAL-DES-NEIGES: Centre de villégiature et de congrès situé au pied du Mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure panoramique, sauna, bain tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez nos avantageux forfaits: «Évasion à la montagne», «Coeur à cœur», «Golf», «Douce vacances», «Réunion d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711. Fax (418) 827-5997. Sans frais: 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

BAIE SAINT-PAUL

AUBERGE LA PIGNORONDE: Auberge à flanc de montagne avec une vue magnifique sur la baie de Saint-Laurent. À 10 min. du Massif de la petite rivière St-François. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure panoramique, bar-détente, ambiance chaleureuse. Demandez nos forfaits: «Évasion vers l'Art», «Coeur à cœur», «Douce vacances», «Réunion d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505. Fax (418) 435-2779. Sans frais 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

ÎLE-AUX-COUDRES

HÔTEL CAP-AUX-PIERRES: Dans une ambiance familiale, 46 chambres intérieure, billard, ping-pong, tournois sportifs, soirées animées, ambiance familiale. Demandez nos forfaits: «Randonnée en traîneau à chiens», «Évasion dans l'île», «Coeur à cœur», «Val-des-Neiges/Cap-Aux-Pierres», «Douce Vacances», etc. Tél.: (418) 438-2711. Fax (418) 438-2127. Sans frais 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

TADOUSSAC

HÔTEL TADOUSSAC: Grand manoir traditionnel entièrement rénové avec sa vue imprenable sur la baie de Tadoussac, le St-Laurent et le Saguenay. 149 chambres tout confort, cuisine réputée, piscine, tennis, marelle, golf, mini putt, croisières à bord du luxueux Famille Dufour et de la fameuse goélette Marie Clarisse, etc. Demandez nos forfaits: «50 ans, ça s'fête», «Coeur à Coeur», «Golf», «Découverte du Fjord du Saguenay», «Safari Visuel aux baïnes», «Évasion au cœur des Rives», «Douce Vacances», «Réunions d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 235-4421 ou sans frais 1-800-463-5250. Fax: (418) 235-4607. Ouverture en mai.

ÎLE D'ORLÉANS

Auberge Chaumonot Au bord du majestueux fleuve. Une magnifique Auberge « 4 Fleurs de lys » où vous trouverez des chambres et une salle à manger « Cuisine régionale, grillade et fruit de mer ». Forfaits disponibles. Un site unique situé à St-François de l'Île d'Orléans. Pour information ou réservation: (418) 829-2735

RELAIS & CHATEAUX

LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Sous un même toit. Un relais de campagne au confort incomparable, un grand restaurant et une cave exceptionnelle. 27 chambres joliment décorées dont certaines avec grande baignoire à remous, foyer ou lit à baldaquin. Piscine intérieure, sauna, tennis, plage sauvage et centre équestre classique. Deux magnifiques parcours de golf à proximité. Forfaits. La Pinsonnière, un nid douillet entre les montagnes et le Saint-Laurent. (418) 665-4431. Télécopieur: (418) 665-7156.

LAURENTIDES

HÔTEL-RESTAURANT L'EAU À LA BOUCHE: Ste-Adèle. Une expérience gastronomique à découvrir. Hôtel 5 fleurs de lys, 4 diamants CAA. Forfait Théâtre: Les dix Petits Nègres d'Agatha Christie: 1 nuit chambre-salon, petits déjeuners, billets pour le théâtre, 75\$ plus taxes par personne, occ. double. Aussi disponibles: Forfait Gastronomique, Forfait Parasol, Forfait Voyages de noces et Forfait Anniversaire de mariage. Tél. sans frais Mtl 514-227-1416 ou 514-229-2991.

MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS: À Saint-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 584-2231.

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY: Plein air et gastronomie dans le confort et le caractère d'une grande demeure ancienne. Un relais pour les gourmets-gourmands, classé 4 fourchettes et «commandeur du Mérite de la Restauration du Québec». Visitez notre prestigieuse cave à vin, 25 chambres tout confort, meublées et décorées à l'ancienne, certaines avec foyer, bain tourbillon, balcon, vue sur le superbe lac Massawippi. Accès au lac: canot, pédalo, chaloupe. Piscine chauffée extérieure. Forfaits-weekend 2 nuits à partir de 200\$ p.p. occ. double, incl. souper, petit déj., brunch et service. Forfaits PLEIN AIR & DÉCOUVERTES, GOLF et ÉQUITATION aussi disponibles. Pour une expérience mémorable, venez vous faire gâter à l'AUBERGE HATLEY. Tél.: (819) 842-2451. Fax: (819) 842-2907.

QUÉBEC

MANOIR DU LAC DELAGE: Tous les plaisirs de l'eau à quelques minutes du Vieux Québec. Chambres spacieuses. THÉÂTRE D'ÉTÉ. Piscine intérieure et extérieure, mini-golf, voile, planche à voile, pédalo, tennis, bicyclette, sauna et bains tourbillons. FORFAIT ÉTÉ incluant chambre, repas du soir, petit déjeuner et accès aux activités sportives à partir de 85\$ p.p. occ. double. Aussi disponible: FORFAIT THÉÂTRE - FORFAIT GOLF. Réservation 1-800-463-2841 ou (418) 848-2551.

Drieu la Rochelle / La guerre au neuvième étage

JOURNAL 1939-1945
Pierre Drieu la Rochelle
Présenté et annoté
par Julien Hervier
Collection Témoins/Gallimard
1992, 520 pages
Robert Lévesque

dégénéré et d'un décadent, pensant la décadence et la dégénérescence. Mission accomplie.

Écrivant tard le soir, lorsque fatigué de lire, revenu de sa journée à la NRF (où il a pris les commandes avec l'assentiment de la Propaganda Staffel et de Gaston Gallimard...), revenu de dîners en ville avec Otto Abetz, mais aussi avec la princesse Bibesco, Audiberti, Georges Auric, Giraudoux qu'il déteste, parfois Malraux, Drieu prend ses crayons, écrit et critique la guerre, l'avance d'Hitler, il fait de la prospective politique proche du délire : « dans le silence de mon studio au 9e je regarde Paris et sur mon mur les cartes de l'Europe et du monde où lentement la Fortune allonge ses coups de crayon », écrit-il le 23 mai 1940.

On imagine mal lecture plus se couante que celle-là, après laquelle les lettres de Céline à Gaston Gallimard, pourtant explosives (autre événement de l'année littéraire — le DEVOIR du 25 septembre 92), apparaissent comme calementaines. C'est que Drieu, dans la tourmente fasciste, est un homme qui file de 46 à 52 ans dans la maturité d'une vie à la fois dissolue (les femmes des autres, l'alcool) et exigeante (l'écriture), et dans cette furie guerrière de 39-45 il va aller consciemment à

sa propre rencontre. Il va émettre des opinions au Figaro, dans *Je suis partout* qui le compromettent sans ticket de retour si les Allemands perdent la guerre, sans retraite possible. Il sait très bien que l'enjeu est risqué, sans doute fatal.

Alors que d'autres se taisent comme Guéhenno, ou partent comme Bernanos, ou font de la résistance comme René Char, lui il reste sur la place de Paris, il fonce brutalement dans l'opinion, occupe la scène. On le sait, en lisant son journal aujourd'hui, il avait un goût de mort au fond de la gorge. Le suicide est pour lui une issue depuis longtemps. Il y a pensé à 20 ans, il a approfondi en écrivant en 1931 un roman comme *Le Feu follet*, chronique d'un suicide (Maurice Ronet incarnera fortement le personnage dans le film de Louis Malle en 1961), il va passer à l'acte et se rater en août 44, mais il ne se manquera pas dans la nuit du 15 au 16 mars 1945, un mois avant qu'Hitler en fasse autant dans son bunker.

Il est étonnant d'apprendre qu'Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne à Paris, qui eut pour tâche de préparer le terrain à la collaboration des Français, et à qui Drieu était lié « par une espèce d'amitié » depuis 1934, déconseilla à l'auteur du *Feu follet* de « collaborer », sachant que ceux qui le feraient parmi les écrivains seraient « déconsidérés » par leurs contemporains. Drieu ne suivit pas ce conseil.

La collaboration pour lui était une trop belle occasion d'afficher ses idées politiques, sa haine de la France bourgeoise et timorée, son désir de révolution totalitaire qui écraserait les valeurs de la bourgeoisie et celles du prolétariat, son viscéral besoin d'un maître viril « et nordique » qui impose brutalement sa loi. Il pensera même, dès la fin 43 et la déroute d'Hitler en Russie, que ce pourrait être Staline à défaut d'Hitler...

Plus que tout autre Drieu va croire en Hitler, même s'il pense que *Mein Kampf* est de la « pensée de journaliste rudimentaire ». Il suit avec fébrilité et jouissance la progression du Führer, qu'il trouve lente, dans les mois décisifs de 1939. C'est de l'hitlérisme », d'abord, qu'il se réclame. Il va espérer, avant d'être déçu par Hitler parce qu'il n'est pas assez « politique », qu'il aurait dû s'assurer l'Afrique avant d'aller en Russie », etc., que le maître de l'Allemagne nazie va devenir cet homme dont l'Europe a besoin (« un maître, enfin »), et qu'Hitler va réaliser « une Europe socialiste à fond de noblesse militaire ». Du national-socialisme, Drieu retenait surtout le socialisme à l'hitlérienne.

Drieu avait eu un arrière-grand-père soldat des guerres de la Révolution et de l'Empire, qui avait atteint le grade de lieutenant et qui avait ajouté « la Rochelle » au nom de Drieu. Il vénérait cette figure de soldat dans sa lignée alors que son père, avocat d'affaires et surtout aventurier qui baignait dans des affaires louches, qui était rarement à la maison, dilapidait assez vite la dot de sa femme et avait réduit la famille au minimum et à la honte. Son père représentait pour lui à la fois un beau matamore et un piètre vaincu, qu'il aimait mais qui lui avait transmis, croyait-il, le sort ineffaçable des vaincus, cette fondamentale dépréciation de lui-même qui chez Drieu est le déclin à l'action brutale, au désir fasciste, et au désespoir concomitant.

Dans ce journal sans littérature, Drieu écarte toutes les manies et anecdotes des mémorialistes. Il écrit sans style et sans peur, et, entre ses délires politiques où il dessine le



Pierre Drieu la Rochelle

PHOTO LE MAGAZINE LITTÉRAIRE

monde à son gré, il fait son autocritique avec une franchise brutale désarmante, et beaucoup plus de justesse. Constatant il dévoile ses défauts, ses faiblesses, il va en fait mettre Drieu à nu : « J'ai vécu frissonnant de doute dans l'ombre d'un autre homme que je n'ai jamais été ». Épris de virilité, il sait qu'il n'a pas de courage physique. Épris de pouvoir, il se lasse de diriger la NRF. Épris de littérature, il met en doute la valeur de son oeuvre « où il n'y a aucun chef-d'oeuvre ». Épris des femmes, il constate qu'il n'en a aimé aucune.

Tout l'ennuie, Drieu. Ce n'est pas vraiment un homme du monde, il avoue ne pas avoir la répartie facile, le mot brillant. Il déteste la plupart des écrivains de Paris, « les enfants de l'impuissance de Gide », il ne respecte que « le gros Claudel », Bernanos « qui a eu l'intuition de fuir tout cela avant que ça commence », Jouhandeau, Céline; ses « grands frères » sont tous morts, ce sont Van Gogh, Gauguin, Rimbaud, Dostoïevski, Pascal, Hölderlin, Mallarmé, « les êtres de passion et de folie ».

À la NRF, où il a ragé d'être en juin 40 : « Quant à la NRF elle va ramper à mes pieds. Cet amas de Juifs, de pédérastes, de surréalistes timides, de pions francs-maçons va se convulser misérablement », il s'y installe, respecte Jean Paulhan tout en le soupçonnant de double jeu, mais vite il s'en lasse. Il n'y a plus de littérature, décrète-t-il, et sans doute ses efforts vains de réunir un comité d'écrivains pour le seconder (Gide

refusera) est-il la cause de son abandon du bureau directorial de la rue Sébastien-Bottin.

Les Juifs, ça l'ennuie. Même s'il écrit le 5 octobre 39, revenant d'un déjeuner chez le pianiste Alfred Cortot : « On s'encourage à parler des Juifs », Drieu, antisémite de famille où l'on était pour l'armée et contre Dreyfus, ne s'attarde pas sur le sujet. En juillet 42, on ne trouve pas d'entrée au journal sur la rafle du Vel d'Hiv. On ne trouvera pas les mots « camps de concentration » ou « solution finale » sous sa plume. Mais il dit d'eux les pires choses, que les Juifs qui profitent de tout régime « auraient aimé être nazis et donner l'Europe à l'Allemagne ». Il dira aussi de sa première femme, Colette Jérôme, Juive, qu'elle s'est fait arrêter pour le plaisir pervers de le forcer à la faire libérer. Il a « des amis juifs » en prison, à qui il rend « quel service » : « je ne vois aucune contradiction à cela ».

Les femmes : il a écrit un roman en 1925, *L'homme couvert de femmes*, qui le définit. Il en faisait collection. Les femmes des autres, la plupart du temps, dont il était le gigolo. Il les appelait ses « mecènes féminins ». Il n'aimait pas « les longues heures de mollesse sur un divan me donnant du remords ». Il préférait le coït brutal, et, vers la fin, avec une vérole, impuissant, ennuyé par les femmes, il avoue ne pas pouvoir s'en passer mais les haïr. Drieu trace son programme, le 23 février 40 : « chaque jour contempler pendant un quart d'heure une paire de beaux seins ».

Le monde, la NRF, les Juifs, des femmes, Hitler, tout ça était très ennuyant, finalement, pour l'écrivain qui s'inventait un profil d'homme d'action. Drieu était un enfant malheureux croyant que la guerre, comme un homme ou une femme, le prendrait et lui offrirait la lune, et le rendrait gai.

« Il y a en moi un fond de lâcheté certain », écrit-il le 17 avril 1940. Il avouera, le 29 juillet 44, que la plupart de ses articles dans la presse collaborationniste étaient faits pour que l'on ne croit pas qu'il a peur : « J'écris depuis deux ans, par orgueil, pour n'avoir pas l'air de reculer devant les menaces gaullistes ». Comme il écrit le 7 novembre 42 qu'il « rentre au PPF (le parti fasciste français de Jacques Doriot) pour marquer mon ironie à l'égard de la politique allemande à Paris qui essaie désespérément de se rattacher à la démocratie ». Comme le 5 mars 43, il écrit qu'il dine à l'ambassade « pour ne pas avoir l'air de les lâcher dans le malheur ». Chassés-croisés d'attitudes calculées, va-et-vient d'un homme qui triche pour gonfler son désarroi, qui stigmatise « la comédie de la collaboration : des Allemands qui ne croyaient pas assez à Hitler chargés d'endoctriner des Français qui y croyaient trop », mais qui gardera le courage de se donner la mort quand on lui offre la possibilité de fuir en 1945, quand Malraux lui promet qu'il sera « épargné ».

Drieu n'aura pas été lâche, ultimement, en écrivant à son frère, avant d'avaler du luminal : « je mêle mon sang à mon encre ».

Le nouveau roman d'Anne Hébert

L'Enfant chargé de songes

Il a suffi qu'une fille superbe et malfaisante surgisse, montée sur un cheval gris pommelé, et disparaisse dans un claquement de sabots, pour que le cœur de Julien s'emplisse à ras bord de larmes et de songes. Il a suffi d'une voleuse de chevaux pour que rien ne soit plus pareil après cet automne-là, au bord de la rivière Duchesnay.



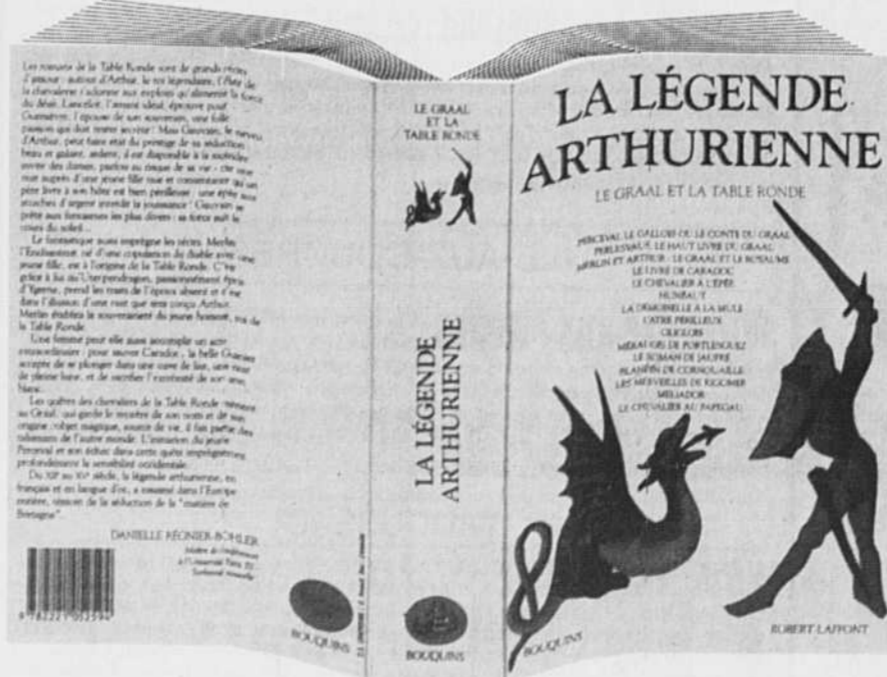
«La réussite est telle que Mme Hébert devra sans doute se résigner à lire ou à entendre dire que L'Enfant chargé de songes est un chef d'œuvre.»

Réginald Martel
La Presse

162 pages - 19,95\$

ÉDITIONS DU SEUIL

J'aime les Bouquins... leurs prix aussi!



1280 pages
24,95 \$

Tout sur le Graal et la Table ronde en un seul «Bouquins» léger, souple et solide.

AUTRES TITRES DE LA COLLECTION LITTÉRATURE:

- Émile Zola
- Alexandre Dumas
- Lovecraft
- Paul Verlaine
- Mille et cent ans de poésie française

BOUQUINS



ROBERT LAFFONT

le plaisir des Livres

Sagan : pour l'amour de la littérature



REPLIQUES
Françoise Sagan
Paris, 1992, Quai Voltaire
126 pages
« DANS l'ordre des souvenirs, écrivait Françoise Sagan dans l'éloge de ses livres-phares qui termine *Avec mon meilleur souvenir* (Gallimard, 1984), l'amour de la littérature a une grande supériorité sur l'amour tout court, l'amour humain ».

On aura compris, je l'espère tout au moins, qu'un livre nouveau de Sagan me ramène à un plus ancien ; plus encore, voir et entendre l'écrivain, à la télévision, tout en me frustrant puisque je ne comprends pas grand-chose à son discours parlé, m'incline à retrouver son discours écrit. L'auteur si lisible, si clair, si français dans le sens le plus limpide du mot, perd toutes ces qualités quand on l'interroge, qu'on l'installe devant une caméra.

Ainsi de cette « prestation » qu'elle accordait à Bernard Rapp, en compagnie d'Orlana Fallaci et de Doris Lessing. Bafouillante, la main devant la bouche, la mèche blonde devant les yeux, Sagan — malgré tout — crevait l'écran. Fallaci fut redondante, tenta, sans trop y réussir, de vendre son énorme bouquin (*Inchallah*), Lessing, dont les livres sont souvent des chefs-d'œuvre, et même les plus anodins comme le délicieux *Particularly cats* ne laissent jamais le lecteur indifférent, paraissent lointain, intimidé, trahie par la traduction. Bref, question de « monstre sacré », il n'y en avait vraiment qu'un ce soir-là, et c'était l'auteur de *Repliques*, qui ne peut rien apprendre à ses lecteurs et lectrices qui la lisent, et



Françoise Sagan

l'ont lue partout où elle a bien voulu s'expliquer sur sa vie et sur son oeuvre. D'où le goût de la retrouver ailleurs, et principalement dans ce recueil d'essais dont j'ai retiré l'intro de ce feuilleton : « Avec mon meilleur souvenir ».

Un livre, je viens de le noter, dédié à sa mère. Un livre qui raconte ses admirations : Billie Holiday, Orson Welles, Carson McCullers, Marie Bell, Rudolf Nouriev, Tennessee Williams. Mais surtout, avant tout, c'est dans ce livre que l'on trouve *Sa lettre d'amour* à Jean-Paul Sartre, et le récit, d'une simplicité inimitable, de ses rencontres avec le philosophe devenu aveugle, pendant la dernière année de sa vie. Elle rappelle que cette fameuse lettre, elle l'avait écrite en 1980 et s'était arrangée pour qu'il la reçoive le 21 juin, leur date anniversaire à tous les deux. Évoquant leurs dîners, elle précise : « Je le tenais par la main pour qu'il ne tombe pas, et je bégayais d'intimidation. Nous formions, je crois, le plus curieux duo des lettres

françaises et les maîtres d'hôtel volaient devant nous comme des corbeaux effrayés... »

Il faudrait que tous ceux et celles qui professent un certain mépris, pas toujours avec... un certain sourire, pour l'un des plus grands écrivains français de notre temps — et je pèse mes mots — lisent les pages extrêmement fortes, dans leur simplicité, que Sagan a consacrées à ces rencontres de dernière heure avec l'auteur des *Mots*, dont elle a répété à la télévision, et dans *Repliques*, que c'est « le livre le plus éclatant de talent de la littérature française ».

Autres pages que je relis tous les ans : celles qu'elle a simplement intitulées *Lectures* et qui se terminent par un éloge de Marcel Proust et surtout ce qu'elle, Sagan, outre d'y avoir puisé son nom d'écrivain, lui doit de plus précieux : l'amour de la littérature. « Je découvre aussi, avoue-t-elle, en lisant Proust, en découvrant cette superbe folie d'écrire, cette passion incontrôlable et toujours contrôlée,

je découvre qu'écrire n'était pas un vain mot, que ce n'était pas facile, et que contrairement à l'idée qui flottait déjà à l'époque, il n'y avait pas plus de vrais écrivains que de vrais peintres et de vrais musiciens... » « Qu'écrire demande un talent précis et précieux et rare — vérité devenue inconvenante et presque incongrue de nos jours ; au demeurant, grâce au doux mépris qu'elle éprouve pour ces faux prêtres ou ses usurpateurs, la littérature se venge toute seule : elle fait de tous ceux qui osent la toucher, même du bout des doigts, des infirmes impuissants et amers — et ne leur accorde rien — sinon parfois, par cruauté, un succès provisoire qui les ravage à vie ».

Jugement sévère, sans doute, mais celle qui ose le porter connaît bien le milieu de la littérature française. Elle use de la même sévérité (*Repliques*) envers le monde de l'édition. « Il y a très peu de gens qui ont vraiment lu, dans l'édition, qui aiment vraiment la littérature et qui ont des postes correspondant à leurs capacités. En revanche, nombreux sont les ignares qui ont des postes énormes ». Françoise Sagan est, de plus, persuadée que « c'est difficile de faire de la littérature en France. Si on fait attention à la critique, on est tout le temps coincé. Il n'y a plus de bonne critique, en fait : rien qui vous aide à écrire. Tout y est subjectif, un article est un numéro d'auteur qui ne vous apprend rien ». Et pan !

En tout cas, souhaitons que ce feuilleton, par sa relecture de Françoise Sagan, vous aura appris quelque chose sur l'auteur et surtout sur la femme. J'ose même souhaiter qu'il aura suscité, chez les plus réfractaires à la manière et au style de la romancière jugée — à tort — comme celle du jet-set, le désir de la lire pour une fois sans préjugés, sans références à sa légende. En commençant, pourquoi pas ? par *Avec mon meilleur souvenir*.

L'arme de l'information

LA PERSUASION DE MASSE
Présenté par Gérard Chaliand
Éditions Robert Laffont, 1992, 232 p.
Jocelyn Coulon



Gérard Chaliand

LE CONTRÔLE de l'information et la propagande politique sont devenus des armes indispensables dans les guerres modernes. L'utilisation de ses armes n'est certes pas nouvelle, elle date de l'Antiquité, mais les belligérants du XXe siècle l'ont poussée à son extrême limite au point où la guerre du Golfe fut livrée tant dans les sables arides d'Arabie que dans l'esprit des millions de téléspectateurs de CNN.

Gérard Chaliand, spécialiste des problèmes stratégiques et des guérillas, a rassemblé cinq textes d'experts sur les questions militaires et des médias. Puisant leurs exemples à partir des conflits qui ont ravagé notre siècle, ces auteurs nous décrivent comment l'information en temps de guerre est manipulée et sert, plus ou moins bien, à susciter des conflits, à gagner des batailles, à mobiliser l'opinion publique ou tout simplement à piéger l'ennemi. Et dans un monde où l'influence des médias peut faire tomber un gouvernement, ceux-ci jouent un rôle-clé dans ce que Chaliand appelle « la persuasion de masse », un joyeux cocktail d'intoxication, de guerre psychologique, de propagande politique et de désinformation.

Maurice Prestat, Pierre Conesa et Jean-Claude Sergeant retracent le rôle des journaux, de la radio et de la télévision depuis une cinquantaine d'années et soulignent les qualités et les défauts de la censure ou de la liberté. « La guerre, c'est l'art de duper », disait le Chinois Sun Zi, et l'utilisation des médias et de la propa-

gande est à cette fin. De la Seconde Guerre mondiale à l'invasion du Koweït, en passant par le Vietnam et les Malouines, les auteurs décrivent, avec minutie comment ont évolué les relations entre les militaires, les gouvernements et les médias ainsi que les stratégies de communications de plus en plus sophistiquées après chaque guerre.

Ce livre arrive à point pour le lecteur ou le téléspectateur qui chaque jour reçoit une quantité d'information sur la Yougoslavie sans trop savoir comment faire la part des choses. Quand on sait que certaines images de la guerre du Golfe n'avaient rien à voir avec ce conflit (cormorans de Bretagne pour illustrer la nappe de pétrole dans le Golfe ou islamistes défilant dans Beyrouth pour nous montrer les rues d'Alger et de Rabat) ce petit bouquin nous rappelle qu'il faut toujours bien lire et bien regarder avant de se laisser emporter.

Andrée MAILLET

choses écrites

Carnet 48

AU TEMPS JADIS, toutes les fois qu'Arthur, immobilisé par le terrible coup d'oeil de ma grand-mère, avait à regret renoncé aux fruits des préméditations maléfiques dont j'étais l'objet, il était sorti de notre champ de vision en me faisant les cornes des deux mains ; il criait : « Que le grand Cric te croque ! Partie remise, entends-tu ? » Je l'entendais. Je me garais. Souventes fois bien en vain. Je l'entends toujours. Ses tours pleins d'astuces, on parvenait rarement à le déjouer. Derrière mes paupières closes passent des bribes d'enfance, de scènes animées ; pour en peindre un vrai souvenir, il me faudrait m'y arrêter, faire un choix, les rabouter.

La silhouette de Maxence décapitée dans un coin obscur d'autrefois, s'immobilise un temps elle aussi ; il bouge, mais je ne distingue pas bien dans quel paysage de notre enfance. Et puis, Maxence et Arthur en uniforme d'aviateur se superposent à l'ombre légère de leur enfance dans ma mémoire tandis que jeours avions, ceux des autres, s'entrechoquent par milliers dans l'un de ces beaux crépuscules vert-jade, du vert bleuté d'un beau jade impérial. M'attendaient-ils l'été passé ? Moi, je quittais New York non sans nostalgie. Mais j'y reviendrais, ce ne serait pas long, reprendre mes études à Columbia, mes cours de chant aussi, cette fois dans le but d'approfondir ma culture musicale et non plus, plus jamais avec les mêmes projets d'il n'y a pas

si longtemps. Départs.

Et puis une arrivée en coup de vent, sautant à pieds joints dans une famille qui m'espérait sans trop oser y croire ; du moins est-ce l'impression qu'on s'accorda à me donner. Au Château, on m'accueillit comme la princesse tant attendue. À l'aéroport, mes parents, tous les deux, arboraient une expression concordante. Stocker nous suivait avec mes sacs, Grand-Mère, ma soeur, son fiancé, qui encore ? Maxence parut presque aussitôt, il accompagnait ma marraine — tante Adriana, ses enfants et même l'oncle Walter. Arthur, dès lors que j'avais franchi l'âge où on peut taquiner encore une petite fille, s'était désintéressé d'une victime préservée.

Après le verre de sherry, je me reposai dans ma chambre méconnaissable « grâce au goût exquis de ta mère » affirma le Père Formateur (plaisanterie vêtue, apparemment inusable) rayonnant de satisfaction. Je lui reconnus avant tout la bonhomie dont s'arrondissaient tout en charme et douceur son front, ses joues, ses yeux « bécaassins », son sourire de candeur matois, tout cela quand il venait de gagner. Un pari, par exemple. Il me vantait le charme des meubles de rotin laqués blanc, la toile de Jouy d'un camaïeu bleu faïence tendue sur les murs, les tentures et parures de lit bleu Delft lisérées de jaune canari ; le banc de la coiffeuse, la chaise longue, le fauteuil recouvert d'une ratine de velours blanche frappée de gerbes (bustons d'or et fleurs de lin) rustiques. L'« où ai-je donc atterri ? » fondit au bord de mes lèvres. Ma chambre et mon studio, à l'Arche, et un peu le salon, et même un peu la salle à manger, et partout où j'avais su m'immiscer portaient ma marque, si j'ose dire ; à l'Arche que j'avais défendu fréquemment des incursions de ma tante Flora. Il me tardait de la revoir, la chèbre grande maison de campagne. Elle imitait

d'une manière quasi-indescriptible les anciennes maisons canadiennes en pierres des champs. Elle était drôle. Elle serait à moi. Mon père l'appela « ma gentilhommière de l'île ».

On dina au Ritz afin de simplifier les choses. De retour, on prit un vrai plaisir à m'énumérer toutes les distractions prévues pour moi : on escomptait me recevoir, me sortir, me promener (me montrer, m'exhiber) etcetera. J'étais revenue au Canada afin de prêter main forte aux préparatifs des noces de ma soeur. Octavie me jeta les bras autour du cou au moins six fois en me disant merci d'être là. Je compris assez vite qu'on me destinait à toutes les corvées. Et aussi, qu'on avait craint que je ne vinsse que la veille du mariage. Cependant, j'étais bien là, au début d'août. C'est ce qu'avait parlé mon papa, si bonhomme aujourd'hui, non plus redoutable Patron Camarade du tout, ni le très redouté Pater familias. (Redouté de ses fils ? Jamais ! Au Grand Jamais !) (*Les Princes de Sang*, I. Le début)

VICTOR HUGO disait d'une école doctrinaire qu'elle mettait sous clef les passions, les sentiments, le coeur humain, la réalité, la vie. Et qu'elle avait inventé pour les écrivains cet éloge superlatif : il est tempéré. Il rapportait cet apophtegme profond d'un professeur : *Toute la Bible est dans comme*.

NOUS SOMMES les archéologues de nous-mêmes dans la mesure où nous sommes conscients de vivre en l'immortalité. Peu de temps après le passage de la Mort, de telles notions ont disparu plus vite que nos restes. Dans l'art seulement demeure une preuve tangible de l'âme. Il n'y en a pas d'autre. La Maison Chapleau était pleine de ces preuves. À l'intérieur même de ses murs, les choses les plus parlantes attendaient

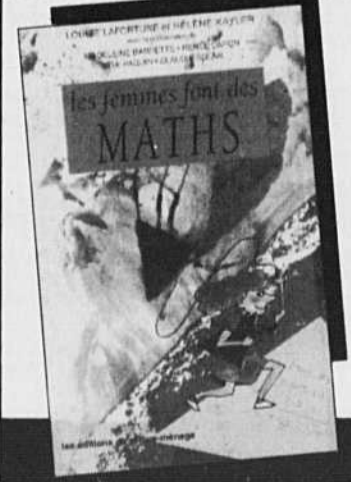
leur résurrection. L'on comprendra ces mystérieux derniers mots lorsque j'aurai dit ceci : dès l'instant où cette demeure devint la nôtre, une ère de ravalements, de réfections, d'agrandissements, d'embellissements commença. Et que nous révélèrent donc les murs éventrés, crevés de la Maison Chapleau ? Des exemplaires bien pliés de *La Minerve*, par exemple, et d'autres journaux des années violentes, de 1837 à 1840, lorsqu'y vint au monde sir Joseph Adolphe Chapleau, l'un des Pères de la Confédération canadienne.

C'est la raison qui fit classer monument historique cette maison de style habitant (comme on disait alors). Et lorsqu'elle fut jugée par tous ceux qui en furent les hôtes comme un lieu confortable, agréable à la vue, auquel rien ne faisait défaut, mon père la rendit à la veuve Jérôme qui nous l'avait vendue : il lui manquait l'eau navigable, une vaste étendue rappelant l'océan, des lacs au milieu de l'une des voies d'eau les plus puissantes au monde. Au bord du Saint-Laurent, donc une ère de constructions, de ravalements, d'excavations recommença pour nous : l'Arche était la maison infinie. Elle fit d'ailleurs naufrage avant d'être finie. Mon père était, je pense, l'un des filleuls de la fée Mélusine, et semblable par ce trait aux rois de France. (*La Maison Chapleau*, fragment)

— A.M.



LIBRAIRIE HERMÈS
ses libraires
ses rencontres
ses heures
de 9h à 22h
362 jours par année
1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669



LES FEMMES FONT DES MATHS !

Louise Lafortune et Hélène Kayler

Une réflexion sur la place des femmes en mathématiques.

Une série d'activités pour vaincre la peur et les préjugés.

Des maths sans douleur!
Les essayer, c'est les adopter...

222 pages, 20,95\$

Diffusion Dimédia

éditions du remue-ménage

NOUVEAUTÉ



Daniel Welzer-Lang ARRÊTE! TU ME FAIS MAL!

La violence domestique:
60 questions, 59 réponses...

235 pages — 15,95 \$

Un livre qui fait le point sur la violence domestique et conjugale. Comment fonctionne cette violence? Comment se déroulent le cycle et la spirale de la violence? Qui sont les hommes violents? Qui sont les femmes violentées? Existe-t-il des hommes violents? Quels sont les rapports entre violence et amour? Voici quelques-unes des questions auxquelles répond cet ouvrage écrit dans une forme simple et accessible à un très large public.

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences
Département d'histoire de l'art

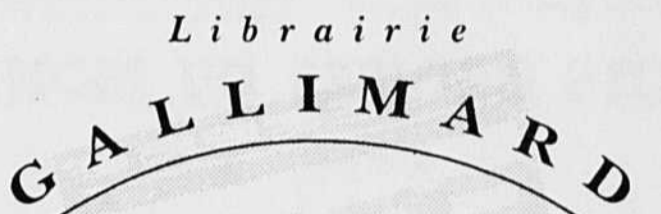
Cours télévisés en histoire de l'art

avec le professeur François-Marc Gagnon

Introduction à la peinture moderne de Manet à nos jours
Offert à compter de septembre 1992

La peinture moderne au Québec d'Ozias Leduc aux Plasticiens
Offert à compter de janvier 1993

Renseignements : Secrétariat des cours télévisés
(514) 343-2162



Faites votre rentrée à la librairie Gallimard!

Heures d'ouverture

Dimanche: 12h à 18h
Lundi, Mardi, Mercredi, Samedi: 10h à 18h
Jeudi, Vendredi: 10h à 21h

3700, boul. Saint-Laurent, Montréal, H2X 2V4
Tél.: (514) 499-2012 • Téléc.: (514) 499-1535

RESTAURANTS

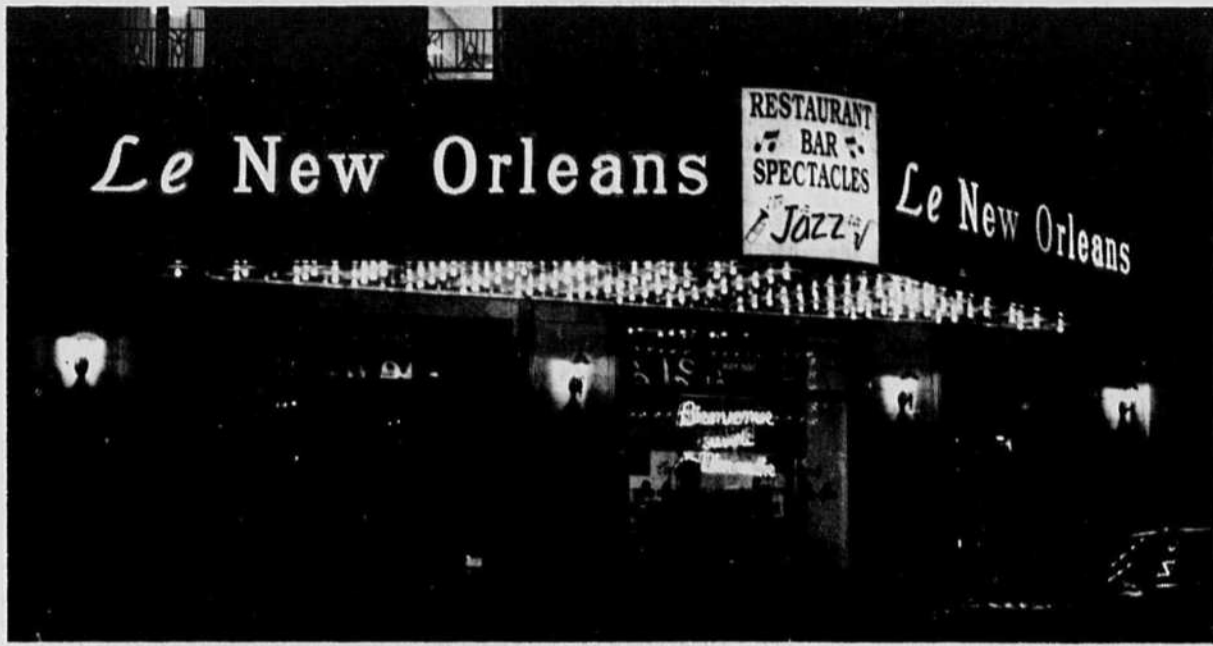
S'encanailler sur la Main



Josée BLANCHETTE

TOUT MONTRÉALAIS qui se respecte se doit d'avoir mis les pieds une fois au chic Vieux-Munich. Pas tellement pour la qualité de la nourriture (c'est un euphémisme) étonnante pour y voir les gens s'y encanailler et s'y amuser rondement, entraînés par une musique bavaroise (houpapapa-houpapapa) sans autre forme de procès. L'endroit n'a de sens que rempli à craquer de touristes, de joyeux fêtards, de clubs sociaux d'entreprises et de familles reconstituées.

Nous pourrions désormais ajouter à notre « fierté » ou à notre carnet d'adresses, une autre de ces agoras où la musique empiète sur l'assiette et l'atmosphère sur la conversation. Le New Orleans s'est établi dans un secteur de la ville réputé pour être haut en couleurs, angle Sainte-Catherine et Saint-Laurent. Entre un cinéma porno et une « arcade » de jeux, cette salle de spectacle-restaurant s'est dédiée à la musique cajun, bluesée, jazzée, plus ou moins typique selon les soirs mais dans tous les cas omniprésente. Ne faites pas l'erreur d'arriver comme nous à l'heure des poules (avant 21h), vous ne feriez que constater l'importance du décor et subir le silence ambiant et/ou les tests de son. Le spectacle débute à 22h mais du jeudi au samedi soir on a prévu un « musicien d'ambiance » pour meubler un peu le son du silence. Remarquez, je n'ai rien contre la délicatesse du silence et j'en recherche la substantifique moëlle plus souvent qu'à mon tour mais le New Orleans semble conçu pour les foules, les applaudissements et une certaine folle collective parvenue avec le carnaval. Le décor lui-même, reconstitution fort réussie d'une rue de Nouvelle-Orléans avec ses balcons de fer forgés et ses lourdes tentures suspendues aux fenêtres, ne souffre d'être admiré qu'en public. La salle peut accueillir 400 personnes assises et la scène occupe tout le centre de l'espace laissant aux musiciens une place de choix au menu. Justement ce menu est une des plus grandes



Le restaurant Le New Orleans.

révélation de la soirée. Le chef Robert Plouffe a travaillé en Louisiane pendant un an, fait un stage chez Paul Prud'homme et rapporté chez nous toute l'essence d'une cuisine à la fois colorée et savoureuse, typiquement américaine mais très influencée par les courants ethniques comme la musique avec qui elle partage ce patrimoine. Pour l'instant les ingrédients sont de première qualité, les portions copieuses, les saveurs recherchées. Je dis pour l'instant car ce type d'entreprise réussit généralement très mal, une fois le succès et la renommée acquis, à maintenir la qualité des débuts. On ne peut exiger d'un chef la même attention pour 400 assiettes que pour 10, exactement le nombre de clients attablés un petit mercredi soir frieux du mois d'août. Friex au point où même les péripatéticiennes les plus expérimentées ont dû regretter d'avoir laissé leur « petite laine » à la maison. Mais c'est une autre histoire que celle de la rue...

À l'intérieur, la bière Labatt coule à flot (faute de choix) et la liste des vins est encore bien maigre. Dommage! Cette cuisine mérite mieux qu'une petite piquette de dépanneur ou cette insipide bière en fût. La carte est succincte (elle s'est élargie depuis) et il m'a semblé qu'elle aurait intérêt à le rester, histoire de mieux contrôler la gaffe.

La salade d'avocat créée réunit des cubes d'avocat, des tomates, des champignons et des lanières de tortilla frites arrosées d'une vinaigrette au citron parfumée au cari. Un délice que ces éléments rafraîchissants. Même folie un brin relevée pour le filet de volaille aux coulis de framboises à la gelée de cassis que les fraises et bleuets à la crème de fruits exotiques méritent le détour. Cette salade de fruits améliorée est une trouvaille que je m'empresse de reproduire à la maison. Il ne me reste qu'à acheter une bouteille de Bourbon pour ajouter à la crème! Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 50\$ avant vin, taxes et service mais inclut le spectacle de 22h, minuit et 1h30.

Le pain dans la corbeille est de facture honnête mais si les tranches étaient plus épaisses il sécherait moins rapidement. Les desserts ne sont pas de reste: tant les beignets aux pommes et bananes sur coulis de mangues et sur coulis de framboises à la gelée de cassis que les fraises et bleuets à la crème de fruits exotiques méritent le détour. Cette salade de fruits améliorée est une trouvaille que je m'empresse de reproduire à la maison. Il ne me reste qu'à acheter une bouteille de Bourbon pour ajouter à la crème! Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 50\$ avant vin, taxes et service mais inclut le spectacle de 22h, minuit et 1h30.

POUR: Un concept unique à Montréal (exception faite du Vieux-Munich) et qui mérite une visite en « gang ». Une cuisine surprenante pour l'instant. Un décor splendide. CONTRE: Un service un peu dépassé. Payez comptant, vous éviterez à votre serveur d'escalader trois étages afin de vérifier la validité de votre carte de crédit. Pas de tabasco sur les tables au moment de notre passage... une hérésie!

typiquement sudiste. Le pain dans la corbeille est de facture honnête mais si les tranches étaient plus épaisses il sécherait moins rapidement.

Les desserts ne sont pas de reste: tant les beignets aux pommes et bananes sur coulis de mangues et sur coulis de framboises à la gelée de cassis que les fraises et bleuets à la crème de fruits exotiques méritent le détour. Cette salade de fruits améliorée est une trouvaille que je m'empresse de reproduire à la maison. Il ne me reste qu'à acheter une bouteille de Bourbon pour ajouter à la crème! Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 50\$ avant vin, taxes et service mais inclut le spectacle de 22h, minuit et 1h30.

POUR: Un concept unique à Montréal (exception faite du Vieux-Munich) et qui mérite une visite en « gang ». Une cuisine surprenante pour l'instant. Un décor splendide.

CONTRE: Un service un peu dépassé. Payez comptant, vous éviterez à votre serveur d'escalader trois étages afin de vérifier la validité de votre carte de crédit. Pas de tabasco sur les tables au moment de notre passage... une hérésie!

NEW ORLEANS 1225 rue Saint-Laurent, tel. 874-9424. Ouvert tous les soirs de 18h à 3h.

VIN

Californie — 2



Noël MASSEAU Pierre SEGUIN

Des géants comme Glen Ellen et Fetzer produisent respectivement trois et deux millions de caisses par année tandis que des « boutique wineries » comme Arrowood et Duckhorn n'en font qu'environ 20 000.

Certaines maisons pratiquent presque tous les cépages nobles plantés en Californie, d'autres se spécialisent: Saintsbury ne travaille qu'avec les grands cépages bourguignons, pinot noir et chardonnay, tandis que le poète-philosophe-polyglotte Randall Grahm jongle avec ceux du Rhône et de l'Italie dans son vignoble de Bonny Doon.

Chez les Mondavi, Sterling et Beringer, on met sur le marché une gamme de vins issus des meilleurs cépages français dont les prix vont de 8 \$ à 80 \$ la bouteille. Et, bien sûr, on aura deviné que des domaines portant des noms comme Mumm et Chandon se spécialisent dans la production de vins mousseux.

Cette diversité ne donne cependant qu'une faible idée de la complexité de la Californie, la région viticole la plus dynamique et la plus « expérimentatrice » de la planète.

La Californie compte 135 000 hectares de vigne en production, 58 « appellations » (American Viticultural Areas) reconnues et plus de 600 wineries. Malgré l'omniprésence des cépages cabernet sauvignon et chardonnay, on y cultive tout près d'une soixantaine de cépages dont la plupart des grands cépages nobles connus.

Contrairement à ce qu'on peut croire, le climat n'est pas uniforme partout. Les spécialistes de l'université Davis ont déjà distingué cinq zones climatiques. Des plus fraîches aux plus chaudes, on retrouve des climats qui s'apparentent à ceux de la Bourgogne, du Bordelais, du Rhône, de la Toscane, du Douro (Portugal) et de l'Algérie. Et la même remarque vaut pour les différents millésimes, même si les écarts sont moins grands que dans la plupart des régions viticoles françaises par exemple.

En plus d'être complexe, la Californie viticole est jeune et en évolution rapide et constante. Encore ici, il suffit de rappeler quelques chiffres pour bien illustrer cette réalité. En 1961, au moment où Bordeaux connaissait l'un des meilleurs millésimes du XXe siècle, la Californie vendangeait à peine 245 hectares de cabernet sauvignon et 120 de chardonnay. Trente ans plus tard, en 1991, elle comptait 13 350 hectares de cabernet et 21 000 de chardonnay, trois fois plus qu'en 1981. Une croissance pour le moins spectaculaire. Et un laboratoire extraordinaire pour faire la révolution viticole que les avant-gardistes ont déjà entreprise et à laquelle tous les autres devront peut-être emboîter le pas à cause de la crise du phylloxéra, comme nous l'écrivions la semaine dernière.

La Californie du vin n'est donc pas aussi simple qu'on l'imagine souvent et la visite de 15 vignobles ne peut constituer qu'un coup de sonde dans une matière bien vaste et bien mouvante. On peut en tirer beaucoup d'impressions mais peu de grandes conclusions. Ce que nous avons fait.

Et pour commencer, pourquoi ne pas parler de ce qu'on pourrait appeler nos coups de coeur, c'est-à-dire des « wineries » qui nous ont le plus impressionnés malgré le très haut niveau de qualité de la plupart de celles que nous avons visitées?

Duckhorn: la qualité pure

Quel dommage que les vins de Duckhorn Vineyards ne soient pas vendus chez nous! C'est la perfection faite vin. La grande race et la grande pureté. Et une modestie étonnante dans les prix. Établie depuis 15 ans seulement, la maison Duckhorn est reconnue comme le meilleur producteur de vins de merlot de Californie. Les exemples issus des millésimes 1991 et 1989 que nous a fait goûter Margaret Duckhorn nous ont confirmé que cette réputation n'a rien de surfait. Ce sont des vins à la

fois concentrés et fins, parfaitement équilibrés, et, surtout, capables de très bien vieillir. De la race des meilleurs vins de Pomerol. Pas des vins d'esbroufe pépant. Seulement de la noblesse. Et les mêmes commentaires élogieux conviennent tout à fait aux vins de cabernet sauvignon, sinon davantage.

Chose étonnante, les Duckhorn achètent tous les raisins qui servent à faire leurs vins rouges. Ils ne possèdent qu'un tout petit vignoble de trois hectares dont il tire un sauvignon blanc exquis, digne d'être comparé aux meilleurs vins de Sancerre, et qu'ils vendent environ 11 \$ sur le marché américain. Les Duckhorn sont des magiciens de l'arrière-pensée, mais leurs vins valent toute la peine qu'on peut se donner à les trouver.

L'apôtre du pinot noir

La région de Carneros est la première que l'on rencontre quand on pénètre dans les vallées de Napa et de Sonoma en venant de San Francisco. Au début des années 80, c'était encore le paradis des moutons. Aujourd'hui, c'est le paradis des cépages pinot noir et chardonnay. On s'arrache les derniers hectares propices à la viticulture à plus de 100 000 \$ l'unité. Toutes les plus grandes maisons de Champagne s'y retrouvent.

Parmi ces géants de la bulle, il y a deux apôtres du pinot noir: Richard Ward et David Graves, les propriétaires de la « winery » Saintsbury. Pour eux, Carneros, c'est « Beaune in USA ». Et ils font tout ce qu'ils peuvent pour le faire savoir. Lors de notre passage, ils avaient même organisé une dégustation regroupant des vins de six producteurs de l'appellation Carneros, sans essayer de se mettre en vedette. Peine perdue, Saintsbury a une longueur d'avance sur tout le monde. Son Pinot noir Réserve 1990 est tout simplement magnifique. Un achat à faire les yeux fermés, si l'occasion se présente.

Le « Rhône Ranger »

Les rosés n'ont pas la cote au Québec. Pourtant, si vous voyez « Vin gris de cigare » sur une bouteille de rosé américain (14,48 \$, MV), achetez-la. C'est une des innombrables réussites de Randall Grahm, le plus « flyé » des viticulteurs californiens. Philosophe de formation et iconoclaste de nature, Randall Grahm s'affaire à démontrer que les cépages du Rhône (syrah, grenache, mourvèdre) ainsi que ceux du nord de l'Italie (sangiovese, nebbiolo, barbera) conviennent mieux à la Californie que la plupart de ceux qu'on cultive présentement. Qu'il ait raison ou tort importe peu. Ce qui compte, c'est la qualité et l'originalité de ses vins et de la vingtaine de ses produits. Tous n'atteignent pas au sublime, mais aucun ne laisse indifférent. Bonny Doon, un nom à surveiller si on cherche les bonnes surprises.

ATELIER-GALERIE LA GUILDE GRAPHIQUE: 9 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (544-3438) — Oeuvres originales sur papier, la ville de Montréal représentée par les graveurs québécois: Montoya, Chloé, Dandurand, Legwen, McCall, Steinhilber, et autres, jusqu'au 15 août.

AXE NÉO-7: au confluent de l'autoroute 50 de la rue Montcalm, Hull — « Tombé dans le panneau de l'Art ». Projet collectif de 7 artistes: Audette, Berthiaume, Dubéau, Dufresne, Musiol, Thibault et Vigneault, jusqu'au 15 août.

LE BALCON D'ARTS: 650 rue Notre-Dame, St-Lambert (466-8920) — Exposition permanente des oeuvres de Aoyote, Bertoulesque, Brunoni, Claudias, Cosgrove, Del Signore, Der, Hammond, Horik, Hudson et plusieurs autres.

BAR LA CERVOISE: 4457 boul. St-Laurent, Montréal (843-6586) — Oeuvres récentes de Robert Morille, jusqu'au 26 août.

BIBLIOTHÈQUE FRASER-HICKSON: 4855 Kensington, Notre-Dame-de-Grâce — Peintures et aquarelles de Lily A. Goldman et Varda Frankel, du 3 au 21 août.

BIBLIOTHÈQUE DE KIRKLAND: 17 000 boul. Hymus, Kirkland (694-4100) — Oeuvres de Muriel Ferron, jusqu'au 28 août.

CAFÉ LE CERCLE: 9 est rue Fairmount, Montréal (277-3282) — Oeuvres récentes de Francine Lussier, du 4 au 18 août.

CENTRE D'ART DE BAIE SAINT-PAUL: 4 boul. Fafard, Baie St-Paul (418-435-3681) — Pluralité 92-93, exposition itinérante organisée par le Conseil de la peinture du Québec, du 15 juillet au 16 août.

CENTRE D'ART ORFORD: Orford — Pavillon L'Homme et la Musique: L'actuel de l'art contemporain, 13 artistes en exposition jusqu'au 22 août.

CENTRE COMMÉMORATIF DE L'HÔPITAL-CAUSTE DE MONTRÉAL: 5151 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (345-2605) — Le Centre offre des visites commentées à des groupes de 5 personnes et plus, juillet et août, lun. au ven. de 10h à 16h.

CENTRE D'EXPOSITION DES GOUVERNEURS: 90 chemin des Patriotes, Sorrel (746-7923) — Deux siècles de navigation de passages: les bateaux blancs, jusqu'au 7 sept.

CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX-PALAIS: 185 rue du Palais, St-Jérôme (432-7171) — Exposition échange Québec-Mexico, du 9 juillet au 30 août.

CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL: 335 Place d'Youville, Vieux-Montréal (872-3207) — Place aux Montréalais — photographies, caricatures, bandes vidéo sur les grandes périodes de l'histoire de la ville — Également l'histoire complète de Montréal de 1642 à nos jours, dans des décors théâtraux, du 15 mai au 9 nov.

CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: 3575 ave. du Parc, Montréal (288-0811) — Les Cent Jours d'Art Contemporain de Montréal 1992, jusqu'au 1er nov.

GALERIE D'ART DE BOUQUINVILLE: 4511 St-Denis, Montréal (845-2400) — Oeuvres de Veiloux, Demers, Savignac, Poissant, Perdreau, Houde, Cantin, Bordeleau, Bilodeau, Bouchard et Vézina, tout août.

GALERIE D'ART RELAIS DES ÉPOQUES: 234 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (844-2133) — Artistes de la galerie: Bédard, Castonguay, Kaufman, Soly, Zéro Zoo, et sculptures de Soucy.

GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 Bord du Lac, Pointe-Claire (630-1254) — Oeuvres de Doris McCarthy, du 27 juillet au 13 sept.

GALERIE RENÉ BLOUIN: 372 ouest Ste-Catherine, 501, Montréal (393-9969) — Oeuvres de Betty Goodwin, jusqu'au 15 août.

GALERIE CHANTAL BOULLANGER: 372 ouest Ste-Catherine, 502, Montréal (397-0044) — Exposition des oeuvres de C. Botlanski, G. Collin-Thibault, R. Gervais, D. Graham et L. Gerdes, du 4 au 15 août.

leurs Catherine Lorain et Sharon Cheney

GALERIE DOMINION: 1438 ouest Sherbrooke, Montréal — Hommage à Montréal, peintures, à compter du 22 juin.

GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646) — Grande sélection des chefs d'oeuvres inuit.

GALERIE L'EMPREINTE: 272 est St-Paul, Montréal (861-4427) — Aquarelles de Ghislaine Philibert et ferronnerie d'Art Les Forges Cantin, du 11 au 31 août.

GALERIE ESPACE VERRE: 1200 Mill, Montréal (933-6849) — Exposition de fin d'année des étudiants et de étudiants, du 12 mai au 21 août.

GALERIE JOCELYNE GOBEIL: 2154 rue Crescent, Montréal (843-3856) — Bijoux d'art contemporain du Québec et de l'étranger, jusqu'au 5 sept.

GALERIE KUTS: 5590 ouest Sherbrooke, Montréal (488-7231) — Tableaux de Suzi D'Aoust, du 18 août au 31 oct.

GALERIE LIEU OUEST: 372 ouest Ste-Catherine, 523, Montréal (393-7255) — Dessins de John Hunting, du 8 août au 5 sept.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Vieux-Montréal (875-8281) — Collection permanente des oeuvres de Aoyote, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle, etc.

GALERIE MONTCALM: Maison du Citoyen, 25 rue Laurier, Hull (819-595-7488) — Hors séries V.I., exposition-concours d'excellence en matière d'art, par le Conseil des artistes en métiers d'art de l'Outaouais, jusqu'au 23 août.

GALERIE MYRKA BEGIS: 221 Woodstock, St-Lambert (871-0078) — Oeuvres récentes de Marcel Delorme, Bruce Roberts et Anne Van Mierlo.

GALERIE BARBARA SILVERBERG: 2148 Mackay, Montréal (932-3987) — Oeuvres sur papier d'artistes montréalais — sculptures céramique de Claire Salzberg.

GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine, 555, Montréal (845-5555) — Oeuvres de P. Charrier, M. Cramer et A. Thézy, du 12 au 29 août.

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) — Oeuvres de Riopelle, Lemieux, Fortin, Suzor Côté, Borduas, Pelian, Fortin, Tanobe, Joubert, et autres.

GALERIE VERTICALE ART CONTEMPORAIN: 1897 ouest boul. Dagenais, Laval (628-8684) — Oeuvres de E. Aubertin, A. Fortin, M. Lacombe, P. Lafont et O. Sorrentino, du 6 au 30 août.

GALERIE WESTMOUNT: 4912 ouest Sherbrooke, Westmount (484-1488) — Exposition de sculptures de Susan Stromberg, jusqu'au 30 août.

LE GRAVE: 17 rue des Forges, Victoriaville (758-9510) — « Lumière d'été » exposition collective, jusqu'au 16 août.

GRUPE ENTRACTE CAFÉ: 1677 est Laurier, Montréal (528-5975) — Oeuvres d'Antoinette Brind'Amour, du 1er août au 4 sept.

GUILDE CANADIENNE DES MÉTIERS D'ART QUÉBÉC: 2025 rue Peel, Montréal (849-6091) — Hartlan House, porcelaine, jusqu'au 19 sept.

L'INSPECTEUR ÉPINGLE: 4051 St-Hubert, Montréal (598-7764) — Promesse ailéante — oeuvres récentes de Marie-Claude Rousseau, du 2 au 22 août.

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELÉ: 1364 chemin Ste-Marguerite, sortie 69 autoroute des Laurentides, Ste-Adèle — Oeuvres de Danièle Rochon, du 1er au 23 août.

PETITE GALERIE D'ART DE ST-CALIXTE: 6160 route 335, St-Calixte (222-1507) — Oeuvres de Z. Vlasta Nosek, du 19 juillet au 16 août, jeu. au dim.

REGART: 57 Côte du Passage, Lévis (418-837-4099) — Lévis en oeuvre, fort sur la ville, 8 sculpteurs sur 8 sites, jusqu'au 31 oct. (renseignements au Centre) — et exposition des 8 sculpteurs (A. Coulombe, D. Darby, J. Gasse, C. Lagacé, Y. Proulx, M. St-Onge, J. Tremblay et P. Troestler) au Centre jusqu'au 16 août, mer. au dim. de 12h à 17h.

VIEUX-PORT DE MONTRÉAL: Hangar no 7, Vieux-Montréal — Exposition de sculptures, oeuvres de Bellemare, Fournelle, Lebanc, Tremblay, Vallée et autres artistes, jusqu'au 7 sept., mar. au dim. de 11h à 20h.

VILLA BAGATELLE: 1563, chemin St-Louis, Sillery (418-688-8074) — Les oiseaux bijoux, oiseaux exotiques de la collection de l'Université Laval, jusqu'au 6 sept.

WADDINGTON AND GORCE: 2155 Mackay, Montréal (847-1112) — Maltres canadiens: Bellefleur, Jordi Bonet, Borduas, Jacobi, Kriehoff, Riopelle, Surrey et plusieurs autres.

MAISON DE LA CULTURE AHUNTSIC: Maison du Pressoir, 10865 rue du Pressoir, Montréal — Les enfants de Montréal, du 28 juin au 6 sept. — Maison Meunier: 10,897 rue Du Pont, Montréal — Le nouveau monde, jusqu'au 21 août.

MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal (872-6889) — Volez nouveaux territoires, 350/500 après, jusqu'au 21 août.

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal — Un fleuve, un quartier, une ville, du 20 mai au 23 août — Le Nouveau Monde, volet concours national, du 18 juin au 21 août.

MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal (872-2044) — La culture américaine vue par George Siou, du 18 juin au 21 août — Le Nouveau Monde, volet concours national, du 18 juin au 21 août.

MAISON DE LA CULTURE MERCIER: 8105 Hochelaga, Montréal (872-8755) — Le Nouveau Monde jusqu'au 21 août — Volez nouveaux territoires 350/500 après, jusqu'au 21 août.

MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE: 3755 Botrel, Montréal — Le Nouveau Monde, nouveaux territoires, 350 ans après, du 18 juin au 21 août — Ruelles, cours et jardins: les coulisses de Montréal, du 18 juin au 28 août.

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONTRÉAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Le Nouveau Monde, volet concours national, du 18 juin au 20 août.

MAISON DE LA CULTURE ROSEMONT PETITE PATRIE: 6707 De Lorimier, Montréal — Le Nouveau Monde, volet concours national, du 18 juin au 21 août — Oeuvres d'artistes contemporains de souche américaine et inuit, du 18 juin au 21 août.

MAISON D'ART FRA ANGELICO: 1320 Wolfe, Montréal (522-9990) — Oeuvres de 24 artistes, peintres et sculpteurs, présentées en l'honneur de la Fête des québécois et québécoises, à compter du 21 juin.

MAISON D'ART ST-LAURENT: 742, boul. Décarie, St-Laurent (744-6683) — Oeuvres récentes de Bellefleur, Costantno, Alter et Yefman.

MAISON HAMEL-BRUNEAU: 2608 chemin St-Louis, Ste-Foy — Sculptures et oeuvres de Bourgauff-Legros, Bussières, Gendron, Hamelin, Kitchin, Lévesque, Mathieu, Morelli, Nadeau et Viger, du 19 juin au 30 août.

MAISON LOUIS-HIPPOLYTE-LAFONTAINE: 314 Marie-Victorin, Boucherville (449-8347) — « Dentelles » du 2 au 30 août, jeu. au dim.

OCURRENCE: 911 est Jean-Talon, Montréal (495-3353) — Rétrospective de l'année, jusqu'au 23 août.

PALAIS DE LA CIVILISATION: Ile Notre-Dame, Montréal (872-4560) — Rome 100 ans de civilisation, jusqu'au 27 septembre.

beil, Joliette — Oeuvres suprématistes de Lazare M. Khidekel — Oeuvres sur papier de Herman Heimlich — Oeuvres de Forget, Parent et Roux, du 18 juin au 6 sept.

MUSÉE D'ART ST-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — Arts anciens et traditions artisanales du Québec — exposition permanente.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Pavillon Jean-Noël Desmarais: Construire un art, du 20 mars au 2 mai 93 — Le génie du sculpteur dans l'oeuvre de Michel-Ange, du 12 juin au 13 sept. — Le spectre de la couleur, jusqu'au 4 oct. — Figures dans l'espace, jusqu'en avril 94 — Collection permanente — Ouvert du mar. au dim. de 11h à 18h, les mer. et sam. jusqu'à 21h. — Pavillon Benalgh Gibb: Nouveaux parcours de l'art canadien, du 22 mai au 27 sept. — Vie sauvage en Arctique: l'art des Inuit, du 22 mai au 23 août.

(MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 Baile, Montréal (939-7026) — Musée consacré à l'art de l'architecture: 2000 dessins et estampes de Maltres, 120 000 livres, 45 000 photographies, ainsi que des fonds d'archives importantes — Regardez sur paysage industriel: le canal de Lachine, du 15 juillet au 25 oct. — période estivale du mar. au dim. de 11h à 18h, jeu. de 11h à 20h.

MUSÉE DE CHARLEVOIX: 1 chemin du Havre, Pointe-au-Pic (418-665-4411) — Visite en Russie — jusqu'au 18 oct. — Couturiers: Charlevoix et Vieux-Québec — jusqu'au 7 sept. — Les maltres de l'art populaire vivant — jusqu'au 18 oct. — Ainsi que collection permanente.

MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) — Objets de civilisation — exposition permanente. — La barque à voile — exposition permanente. — Mémoires — exposition permanente. — Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence. — Voyages et voyageurs, jusqu'au 27 septembre 1992. — Être dans son assiette, jusqu'au 3 janvier 1993. — Mi-vrai, mi-faux, jusqu'au 31 janvier 1993.

MUSÉE MARC-AURÉLE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (846-6108) — Fortin, le peintre de Montréal — dans le cadre du 350e anniversaire de Montréal, scènes urbaines de l'artiste — Maquette de la ville de Montréal représentant les différents quartiers des années 1925-30. Visites commentées tous les jours à 14h30, du 15 mai au 12 oct. — Ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h.

MUSÉE DE LACHINE: 110 chemin LaSalle, Lachine (534-3471 poste 346) — Maison LeBer-LeMoine: Collections du Musée, mises en situation, jusqu'au 3 janv. 93 — Acquisitions récentes, jusqu'au 3 janv. 93 — Dessins et croquis de Adrien Hébert, jusqu'au 3 janv. 93 — Pavillon Bonnet Verdickt: L'art populaire urbain, conservatrice invitée: Pascale Galleau, du 25 juillet au 20 sept.

MUSÉE MCCORD: 690 ouest Sherbrooke, Montréal (396-7100) — Mont-Royal — Ville-Marie: vues et plans anciens de Montréal — 1900: le Québec à un tournant — Formes et modes: le costume à Montréal au XIXe siècle — Question de goût: arts décoratifs et beaux-arts au McCord — Le pont Victoria, un lien vital — La famille McCord: une vision passionnée, exposition sur le fondateur du Musée — Premières nations du Canada: expositions thématiques en collaboration avec différentes communautés autochtones.

MUSÉE MARSIL: 349 Riverside Drive, St-Lambert (671-3098) — Par les soldats de la couronne — vues militaires, cartes et plans du Bas-Canada, 40 aquarelles, dessins et gravures d'artistes militaires et civils du 18e et 19e siècles, du 2 juillet au 23 août, mar. au dim.

MUSÉE POINTE-A-CALLIÈRE: 350 Place Royale, angle de la Commune, Montréal (872-9150) — Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal — L'histoire, « Vestiges » collection permanente d'artefacts, et animation — Du wampum à la carte de crédit — Des couches et des couches d'histoire — Expositions permanentes — « Albums d'images: la fondation de Montréal » jusqu'au 31 déc., du mar. au dim. de 10h à 20h.

MUSÉE DU QUÉBEC: 1 ave. Vieux-Montréal, Québec (418-643-2150) — La Collection du Musée, exposition permanente — Oeuvre de David Moore, dans la Tour de la Pavillon Baillargé — Pavillon Gérard-Morisset: Naissance et persistance, la sculpture au Québec, 1946-1961, du 6 avril au 25 oct. — Pavillon Baillargé: L'effort Lémieux, du 4 juin au 1er nov. — 3e étage: Anima Mundi: la nature vive en Grande-Bretagne, du 11 juin au 30 août — Calices et ciboires, objets sacrés, du 17 juin au 1er mars — 4e étage: Exposition permanente dans la tour de la Pavillon Baillargé.

Maisons de la culture

Musées

RESTAURANTS

Le Flambard Cuisine française Une bonne table... De bons prix... Midi ou soir 5064, rue Pap

ARTS VISUELS

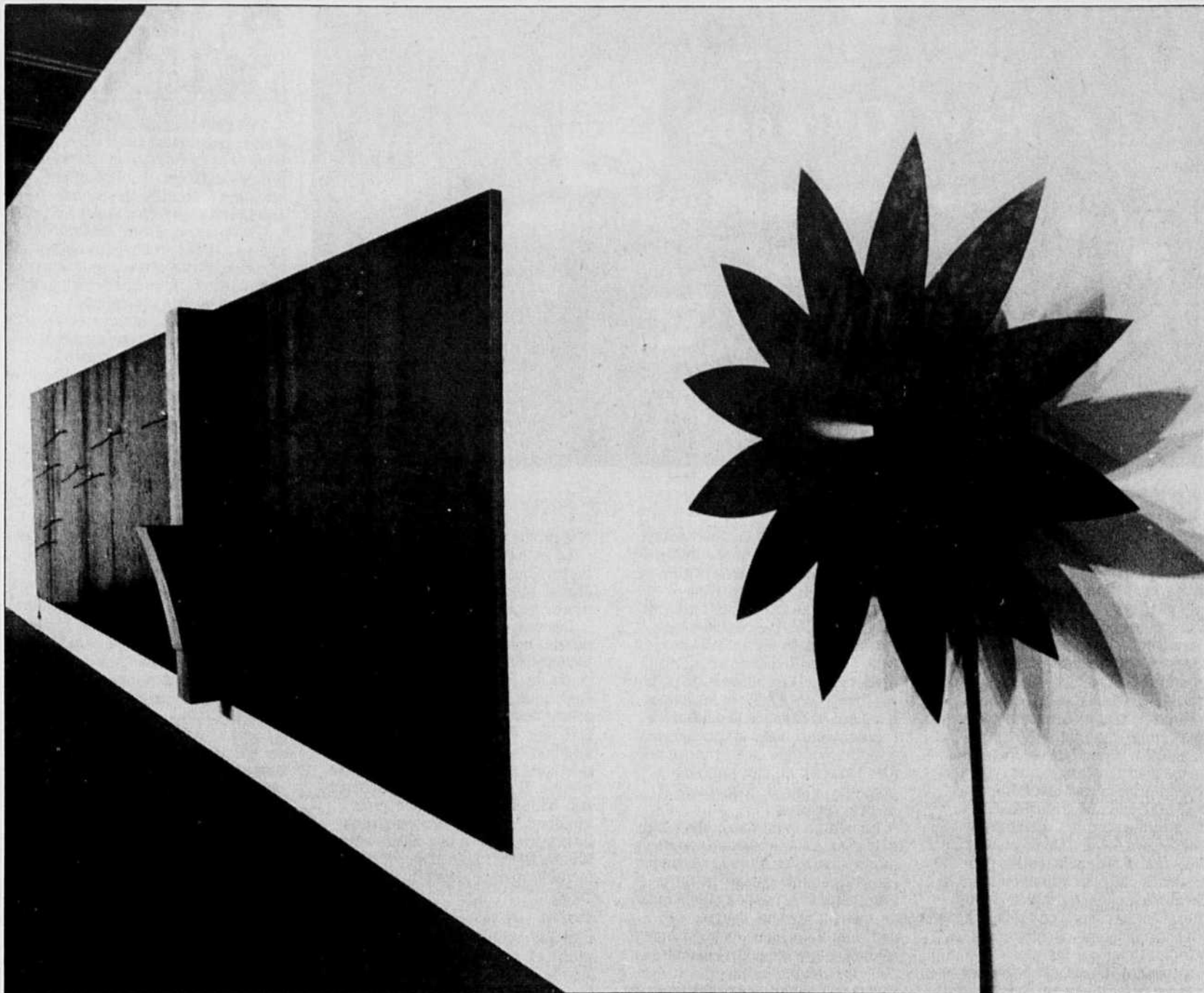
« Manifeste » à Beaubourg : une manne prolifique

Marie-Michèle Cron

PARIS — Les cracheurs de feu s'iront leur élixir sur la place Beaubourg, la chaleur écrase les touristes qui se précipitent dans les cafés climatisés. Lutèce fait la belle lorsque, entre chien et loup, le soleil couleur mandarine plonge dans les eaux âpres de la Seine. Paris a perdu Arletty la gouailleuse mais l'atmosphère en Ile-de-France est toujours la même : envoûtante, neurasthénique. Fébrilité. Courir d'un lieu à l'autre, à la découverte de quelque chose qui nous aurait échappé. Étape obligatoire : le Centre Georges Pompidou où s'épandent des oeuvres majeures dans les salles qui coulisent entre les escaliers affairés transportant des hordes de visiteurs béats, le nez plongé dans un programme succinct.

L'exposition *Manifeste*, sous les auspices du commissaire général Germain Viatte, directeur du Musée national d'art moderne et du Centre de création industrielle, déploie ses tentacules sur 7000 mètres carrés d'espace voué à l'art de ces trente dernières années : peinture, sculpture, dessin, photo, cinéma, vidéo, architecture, design, multimédia... En puisant dans sa collection — une des plus importantes au monde — une manne prolifique ouverte sur des idées, des groupes tels que Fluxus et les Nouveaux Réalistes entre autres, et des mouvements artistiques qui ont profondément marqué notre époque, art pop, pauvre, conceptuel, minimal, le Musée entend bien nous offrir avec ce vaste panorama, une révision de l'histoire telle qu'elle s'est amorcée depuis les années soixante pour aboutir aujourd'hui, à une mosaïque éclatée où certains artistes — je pense à Boltanski en particulier — échappent à toute définition que l'on serait tenté de donner.

Étrangement, je suis restée sur ma faim : sensation de vide incompréhensible à la suite de cette longue visite émaillée de hiatus — certaines pièces me paraissent maintenant indigestes — problème d'accrochage,



Des oeuvres de Janis Kounellis, qui expose au Centre Georges Pompidou.

PHOTO JACQUES GRENIER

gards. Ces ex-votos pas très catholiques font circuler des réseaux de signes en une sorte d'alphabet des corps tatoués d'un code secret, d'un langage effronté. Juste en face, le vidéaste Bill Viola qui expose actuellement au Musée d'art contemporain de Montréal, fait encore des signes. Après s'être engagé dans un couloir très étroit, le spectateur est attaqué par les pixels qui criblent une gigantesque image vidéographique. Nous suivons un cheval monté par une jeune cavalière : impression d'étouffement et de perte d'équilibre devant cette scène qui se déroule au ralenti, cristallisant ici tous nos sens pour mieux les faire basculer dans un chaos redoutable. Tournis, Verliges, délices... que l'on ressent aussi devant la toile de Jacques Monory, *Meurtre no 20/1*. Dans un triptyque bleu acier, coupant comme une lame bien aiguisée, l'artiste raconte l'histoire d'un homicide. Effets de distanciation, constat froid de la société, perspectives tronquées. Un miroir placé en oblique, troué par des éclats de balles, morcelle le regard qui vacille et chute, essayant de suivre un personnage fuyant des locaux désertés. Nous sommes au royaume de la BD, dans un polar de Raymond Chandler, dans une peinture glaciale et diablement séduisante. Tout près, un cibachrome de Jeff Wall — le seul artiste canadien, sauf erreur, à être présenté ici — brille doucement d'un air suranné.

Les deux poètes de Martial Raysse sont des êtres archaïques ou des demi-dieux offrant un bouc en sacrifice de l'art alors que Christian Boltanski tapisse un mur de 646 boîtes métalliques, usées, éclairées de lampes qui en polissent la surface et où notre visage tente maladroitement de retrouver son écho. *Les archives* complètes de 1965 à 1988 et en 1989, s'étalent et se lamentent : c'est un mur de prières. Et puis il y a *Plight* (1985) de Joseph Beuys. Un piano à queue, un thermomètre et un tableau noir, des tonnes de feutre roulées en colonnes, nous encerclent et nous emprisonnent dans un lieu clos où vagabonde notre expérience sensorielle. Chaleur, silence et vie que l'instrument de musique condense en son sein tel un cénotaphe ou un aimant puissant dans la superbe installation de cette figure majeure de Fluxus. Impossible de pénétrer dans *La salle blanche* de Marcel Broodthers, une reconstitution du logement de l'artiste, rue de la pépinière à Bruxelles (1975). Cependant, toute la lecture de l'oeuvre glisse sur les moulures, des mots inscrits tels des paradigmes sur les endroits-clés de cette maison-roulotte immobile. Une intimité dévoilée, un lien dialogique avec les bâtons de couleur d'André Cadéré posés tout près. Hommage à un troubadour nomade, sillonnant les villes et les galeries avec ses immenses crayons magiques. André Cadéré transportait ses oeuvres avec lui et prouvait par cette démarche initiatique qu'il avait exposé partout. L'art, c'est aussi une manière de vivre et de penser.

ambiance didactique ou tout simplement lassitude de l'esprit qui vient se fourvoyer dans des sentiers trop longtemps battus. Malgré tout ceci, les « monstres » sacrés de l'art contemporain sont toujours vivants. Et leurs oeuvres traversent les années sans prendre une ride, renouvelant et revendiquant pour notre immense plaisir, le droit si fragile de rêver. Ainsi de Janis Kounellis qui tresse une natte de cheveux et l'introduit dans une plaque de métal. C'est *Le Pirée*, une sculpture sensuelle chargée de poésie où de la confrontation des matériaux, tissage naturel et

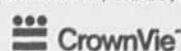
arachnéen, matité et dense pétrification, se révèlent l'hémisphère d'une chevelure, des îles lointaines où les filets des pêcheurs frôlent les coques des bateaux. Avec ses *Voeux*, Anette Messager hypnotise les photographes allemands de passage et joue sur l'iris de l'oeil qui se rétrécit, comme celui des chats, lors de visions nocturnes. Des fragments d'images en noir et blanc découpant une carte du tendre, celle de la peau érotisée par des stimuli visuels, suspendus à des fils qui flottent sur un mur nu et délimitant une zone circulaire, attisent tous les re-

TROIS CENT JOURS D'ART MODERNE

Du 1^{er} août au 1^{er} novembre
Du mardi au dimanche
De 10 à 18 heures

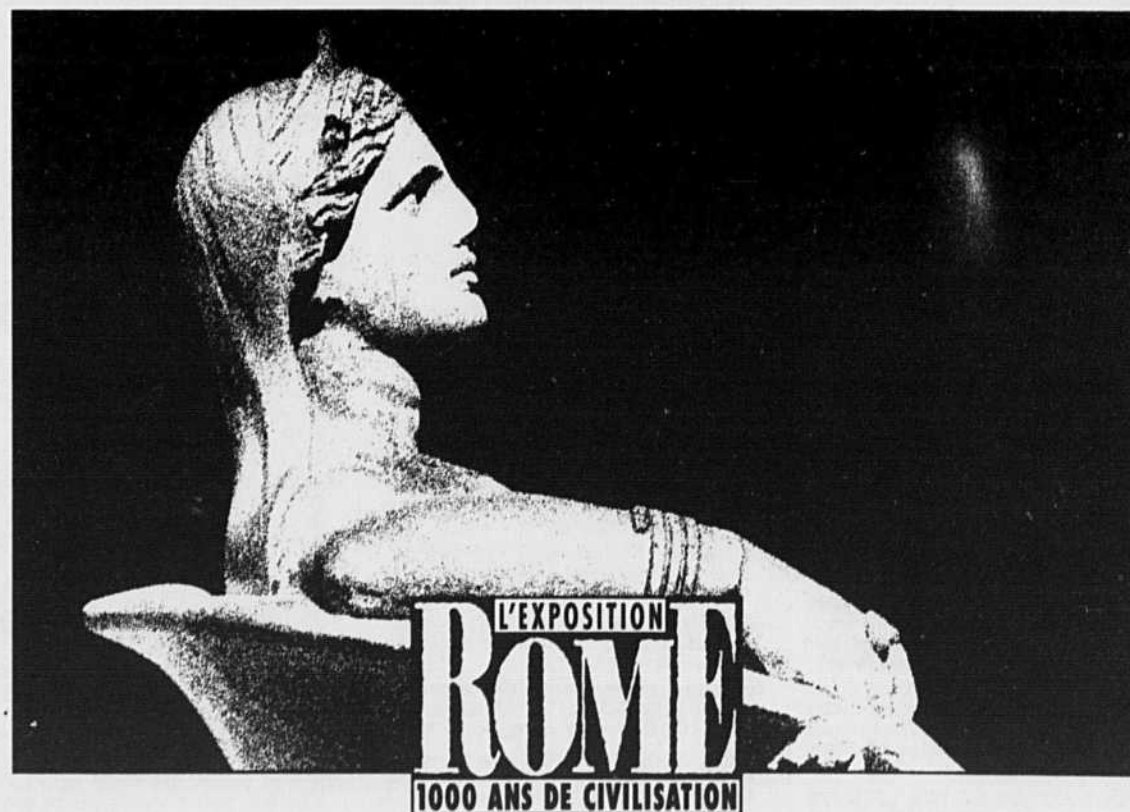
Centre international d'art contemporain de Montréal
3576, av. du Parc, (coin nord-ouest de Prince-Arthur)
Téléphone: 288-0811 Télécopieur: 288-5021

Ministère des Affaires culturelles du Québec, ministère des Communications du Canada, ministère de la Main-d'œuvre du Québec, ministère de l'Emploi et de l'Immigration du Canada, Conseil des arts du Canada, Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, CIDEC, ville de Montréal.



ANDRÉ FOURNELLE
vernissage le mercredi
19 août de 17h à 19h
L'exposition a lieu du
14 août au 5 septembre 1992
GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

Poumon
qui respire
Cigarette
qui expire



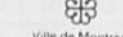
Percez le secret des dieux!

Venez découvrir pourquoi la puissance des divinités romaines frappe toujours notre imagination. Plongez dans l'univers des dieux et visitez la plus grande exposition sur la Rome antique jamais présentée en Amérique. Toutes les splendeurs de 1000 ans de civilisation vous transporteront au coeur du plus grand empire de tous les temps.

Heures d'ouverture : tous les jours de la semaine de 10 h à 21 h 30 (les guichets ferment à 20 h)
Billets en vente au Palais de la Civilisation et aux comptoirs Admission : (514) 522-1245
L'audioguide est inclus dans le prix d'entrée.

② Île Ste-Hélène, autobus 167 les Îles

En voiture, autoroute Bonaventure, sortie Cité du Havre ou pont Jacques-Cartier, sortie Île Notre-Dame
Renseignements : (514) 872-ROME



ARTS VISUELS

600 000 divins cossins pour un musée

Un musée d'envergure nationale à Trois-Rivières à partir de la collection Robert-Lionel Séguin

Stéphane Baillargeon

EN 1994, Trois-Rivières aura un musée de 15,1 millions \$ pour caser une maison, une porcherie, 20 instruments de musique, 600 jouets, 2000 outils agricoles, en fait 25 628 objets du patrimoine québécois, et encore 31 films ethnologiques, 6000 volumes, 200 000 fiches et 280 000 négatifs sur la civilisation traditionnelle du Québec. Le nom de cette future galerie des merveilles: le Musée des arts et traditions populaires du Québec. La chose existe déjà sur papier depuis septembre 1990, date du dépôt des lettres patentes pour l'enregistrement de cette appellation contrôlée. Le projet en cours de réalisation a lui-même mis plus de quinze ans à se concrétiser et coûté à lui seul près de quatre millions. Pour l'édifice comme tel, Québec fournit sept millions, Ottawa à peine moins. Les travaux devraient débuter au printemps prochain et l'ouverture est prévue pour décembre 1994. L'idée est de doter l'institution d'un lieu digne d'accueillir diverses collections traitant du Québec pré-moderne. Le noyau dur est constitué par les dizaines de milliers d'objets et de documents amassés par Robert-Lionel Séguin. L'itinéraire peu commun de ce chercheur infatigable l'a conduit de la ferme ancestrale de son Rigaud natal à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR), avec une seule passion obstinée: la culture matérielle de l'« Habitant » du pays, dont il admirait le génie inventif et la gaillardise. Rien de ce qui était québécois ne l'indifférait et son objectif avoué était de revivifier la mémoire collective en montrant l'unité culturelle du Québec en devenir, surtout de la Nouvelle-France au Canada-Français du XIXe siècle. « Robert-Lionel Séguin a été l'architecte d'une des œuvres historiques les plus importantes du Québec », dit Gilles Boulet, ancien président de l'Université du Québec, qui a rencontré Séguin en 1969 et a développé avec lui le secteur des études québécoises de l'UQTR. Monsieur Boulet est directeur du Musée depuis 1989. « On a le vertige en pensant à tout ce qui serait disparu s'il n'avait pas entrepris son Oeuvre. (...) C'était un amoureux passionné des gens et des choses de chez nous, mais c'était d'abord et avant tout un grand savant. Pas un ramasseur, un scientifique soucieux du plus infime détail. »

Trois fois docteur (histoire, ethnologie et sciences humaines), le savant se sentait chez lui de l'Île d'Orléans à Saint-Georges-de-Beauce, partout où il se pointait pour dénicher des objets témoins de la vie des ancêtres. Vêtements, courtpeintures, poèles, vaisselles, varlopes, tapis à langues de chat, tableaux naïfs, manuscrits ou pêche-coques, il a tout ramassé, amoureuxment, méthodiquement. Jusqu'à une grange à encorbellement, une baraque à toit réglable des Îles-de-la-Madeleine, une maison canadienne, un séchoir à maïs pentagonal et deux petites laiteries.

Sa demeure et cinq immenses hangars en étaient pleins à craquer. Longtemps après son décès en 1983, sa femme recevait encore des lettres de partout au Québec: « Cher Monsieur Séguin, j'ai un vieux métier qui pourrait vous intéresser... » Lui-même écrivit ceci: « Je ne veux pas que ma grand-mère soit à toute force considérée comme une punaise de sacrilège, soit comme une putain. (...) Mieux vaut reconstituer son cadre de vie si on veut vraiment la connaître. »

Il se méfiait de l'histoire copie-conforme, voulait extraire le passé des schémas conventionnels. Sa méthode: l'histoire de l'objet. Une mise en relation de l'archive figurée, l'objet, avec les imprimés et les manuscrits qui le concernent. Les archives de la collection comprennent des ac-



L'ancienne prison de Trois-Rivières qui abritera les locaux administratifs du futur Musée des arts et des traditions populaires.

tes de plusieurs seigneuries, (Vaudreuil, Soulanges, Berthier...) des correspondances (Mgr Bourget), des actes notariés de tous genres allant de 1750 à 1945 et des pièces uniques, comme le Journal d'exil de Lepailleur, patriote déporté en Australie en 1838. Encore 6000 volumes spécialisés, d'une richesse inestimable, 7000 pages de Séguin, dont les manuscrits d'une vingtaine d'ouvrages publiés, et 200 000 fiches du Centre de documentation traditionnelle, fondé par l'ethnologue en 1970.

L'UQTR a acheté cette immense collection à la veuve de Monsieur Séguin en 1983, pour 600 000 \$. « Onze années de négociations et la moitié du prix de l'évaluation de 1972 », spécifie le directeur Boulet. L'Université en a légué la gestion à la Corporation du Musée des arts et traditions populaires du Québec l'année dernière en même temps qu'une quinzaine de fonds plus ou moins volumineux (de 2 à 252 objets) acquis au fil des ans pour combler les lacunes de la cette collection maîtresse.

Dans son nouvel édifice le Musée conservera et présentera également la Collection d'archéologie préhistorique de l'UQTR, patiemment mise sur pied par l'archéologue René Ribes et son équipe. On y retrouve plus de 400 fossiles végétaux et animaux des grandes époques de l'histoire de la terre, des reproductions fidèles de nos ancêtres poilus et plus ou moins bipèdes, des crânes de l'homme de Cro-Magnon ou de Tautavel. Et puis environ 4000 éléments de la préhistoire de l'Ancien Monde et des milliers d'autres recueillis sur plus de 300 sites amérindiens au Québec: le squelette d'un Iroquoisien, une pirogue creusée dans le tronc d'un grand pin, des céramiques, des armes, des outils et des bijoux d'os, d'andouiller ou de pierre.

Depuis quelques années, une infime partie de cette collection archéologique est en montre dans une minuscule salle du pavillon Robert-Lionel Séguin de l'Université, boulevard des Forges, où loge aussi la permanence du Musée. Des conditions pitoyables, qui rappellent celles des expositions de fin d'année des polyvalentes: un éclairage glauque, quelques vitrines, des explications griffonnées à la hâte. « La préhistoire présentée dans des conditions préhistoriques », ironise le directeur. Plus pour longtemps: on va bientôt postmoderniser la chose. Aménagé et agrandi à plus de 2000 mètres carrés, ce pavillon accueillera les services de conservation du « nouveau » Musée — entrepôt, atelier de restauration, archives, etc..

Le reste de l'institution s'installera au centre-ville, à deux pas de la Cathédrale et de la zone commerciale, autour et dans la vieille prison conçue par François Baillargé, architecte de Québec, en 1815. Classé monument historique en 1978, la prison a conservé sa vocation jusqu'en 1986. « En fait, en elle-même, c'est une pièce majeure de notre collection », dit Magella Paradis, le tout nouveau Conservateur en chef du Musée, qui entend conserver tout le cachet de l'édifice, des portes grillagées aux graffitis des anciens locataires. Les premiers étages du bâtiment seront aménagés en « centre d'interprétation de la vie carcérale » (sic). Les étages supérieurs recevront les bureaux du Musée. Total: 850 mètres carrés de plancher.

Le projet prévoit aussi la construction d'un nouveau bâtiment de 3000 mètres carrés, relié à l'ancienne prison par un souterrain. Quatre salles d'expositions, des ateliers pédagogiques, une salle de visionnement au premier étage, le reste des services au public (boutique, casse-croûte, accueil), au rez-de-chaussée.

Pour donner un avant-goût de ce qui attend les visiteurs dans deux ans, cet été le Musée a loué une salle d'un édifice commercial de la rue Royale et y présente 1992-1534 = 458 façons de passer l'hiver, sa première exposition dévoilant des objets de la Collection Séguin. Réalisée en collaboration avec le Musée Dauphinois de Grenoble, sous titrée *Deux peuples, un même art*, l'exposition montre et confronte plus de 300 objets des traditions populaires québécoises et dauphinoises: la quenouille de la fileuse offerte par la fiancée, une cuillère de bois, un moule à beurre, des tapis, des ouvertures, des vêtements et des jouets. « Une même réalité hivernale a donné naissance à des traditions similaires », commente Magella Paradis, qui s'émerveille encore devant le fin ciselage d'un outil, la dentelle de bois d'un objet usuel. « Ces objets modestes sont riches d'enseignement: ils témoignent d'un souci esthétique constant de nos ancêtres, qui justifie à lui seul qu'on conserve encore ces trésors. Notre Musée sera à la hauteur de cette tâche... »

IMAGES DU FUTUR '92

EN VEDETTE: LA CALIFORNIE

UN SOIR SEULEMENT
16 sept. à 19 hres. au Théâtre St-Denis
6e COMPÉTITION INTERNATIONALE D'ANIMATION PAR ORDINATEUR — IMAGES DU FUTUR '92
70 productions de 8 pays — 13 trophées
Billets: 849-1612

«Images du Futur 92, une exposition capotante!»
Magazine Filles d'Aujourd'hui

«Images du Futur 92 réserve ses plus belles surprises!»
Daniel Carrière, Le Devoir

«Images du Futur: un happening technologique!»
L'enter c'est nous autres, Radio-Canada

ALPHA
TOSHIBA
Québec
Gouvernement du Québec
BANQUE ROYALE
CITE

METTEZ VOTRE MONTRE À L'HEURE
VISITEZ IMAGES DU FUTUR
ET VOYEZ POINDRE L'AN 2000.

- Hologrammes • Réalité Virtuelle • Télévision 3D •
- Installation Multimédia • Cinéma par ordinateur •

VOUS VERREZ ÉGALEMENT

«DÉCOUVRIR L'UNIVERS» Notre système solaire tel que révélé par les nouvelles technologies d'observation.

«MONTRÉAL, VILLE DU FUTUR» Les grands projets architecturaux prévus pour Montréal d'ici l'an 2000.

15 mai - 20 sept. VIEUX-PORT

INFORMATION 849-1612

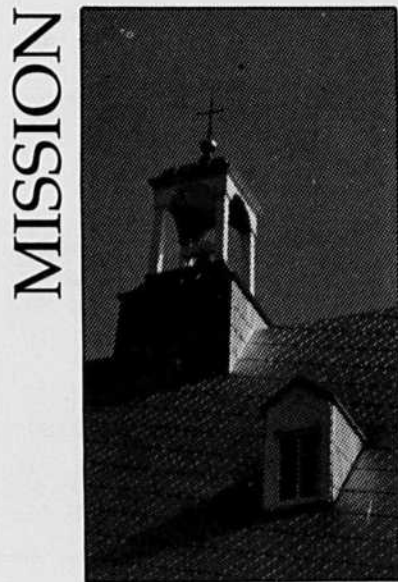
DE MONTRÉAL

ENTRÉE RUE SAINT-LAURENT, MÉTRO PLACE D'ARMES.

Ouvert tous les jours de 10h à 23h (21h le dimanche) (excepté les lundis et mardis en mai et sept.) Ouvert le 18 mai et 6 sept.

CITÉ DES ARTS ET DES NOUVELLES TECHNOLOGIES DE MONTRÉAL

Montréal



LA CONTRIBUTION DES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES AU DÉVELOPPEMENT DE MONTRÉAL

du 15 mai au 12 octobre 1992
Tous les jours, sauf le mardi, de 10 h à 18 h
le jeudi jusqu'à 21 h

Cette exposition a été réalisée grâce à la contribution du ministère des Communications du Canada, la Corporation des célébrations du 350^e anniversaire de Montréal (1642-1992) et des Éditions Fides.

MUSÉE DAVID M. STEWART
MUSÉE DES DÉCOUVERTES

LE FORT, ÎLE SAINTE-HÉLÈNE (514) 861-6701

Pour finir la saison d'été, offrez-vous l'enchantement de l'Isle aux Coudres et une re-découverte de l'art de

JEAN-PAUL LEMIEUX

les 22 et 23 août

- témoignage de M. Champagne, ancien élève de Lemieux
- visite de «L'effet Lemieux» au Musée du Québec



276-0207 ou 259-7629

Bavardage

- Éric Aubertin
- Agnès Fortin
- Mario Lacelle
- Patrick Lafond
- Olivier Sorrentino

GALERIE VERTICALE

MERCREDI AU DIMANCHE - 12h à 18h
JUSQU'AU 30 AOÛT - 1897, BOUL. DAGENAIS, O., LAVAL - 628 - 8684

POUR OBTENIR DES CANDIDAT(E)S DE QUALITÉ UTILISEZ LES CARRIÈRES ET PROFESSIONS DU **DEVOIR** 842-9645



TERRE TERRE

Le Symposium de la jeune Peinture au Canada Baie-St-Paul '92 jusqu'au 7 septembre

L'Amérique du Sud au Nord

15 artistes à l'oeuvre • Concerts • Films • Animation • Conférences

15-16 août: La peinture en Amérique du Sud
Belgica Rodriguez:
«Par delà les parcours de l'Histoire, l'artiste est-il libre?»
Normand Biron

22-23 août: La peinture en Amérique du Nord Karen Wilkin et Guy Durand

23, boul. Fafard, Baie-Saint-Paul (QC) - G0A 1B0 - Tél. (418) 435-3681 - Fax (418) 435-6269

DES IDÉES, DES ÉVÉNEMENTS

Après l'affaire Sylvie Fréchette

L'or dans le coeur,
l'argent dans le cou

Henriette Lanctôt

Présidente de l'Association des femmes d'affaires du Québec

Sylvie, nous te connaissons depuis longtemps déjà. Cela remonte à décembre 1983, alors que tu remportais la Trophee Espoir des Héros du samedi de Radio-Canada.

Depuis lors, nous avons suivi de loin ton évolution et nous nous sommes réjouis de tes succès répétés. Ici et là, nous entendions parler des obstacles que tu rencontrais, mais que toujours tu franchissais. Tu étais de la trempe des héroïnes et nous pouvions rêver des plus hautes ambitions à ton sujet.

Barcelone, dans la foulée, ne pouvait être différent. Tu étais déjà championne mondiale, et tu étais dans une forme formidable, on ne peut plus prête. Nous te voyions déjà gravir le podium central et afficher un large sourire, du haut de ton mè-

Deux médailles qui forcent l'admiration : l'une pour la prestation dans la piscine, l'autre pour l'attitude héroïque de l'athlète.

tre et quatre-vingt, la médaille d'or solidement accrochée au cou.

Notre coeur battait à cette seule pensée et nous imaginions ce que pouvait faire le tien. Nos émotions vibraient sur toutes les fréquences au-delà des océans, en attendant le moment ultime de leur résonance et de notre extase commune.

Quelle ne fut pas notre consternation de constater qu'on t'avait ravi TA médaille pour la donner à quelqu'un d'autre; que tu la méritais haut la main et qu'on te l'avait refusée; que l'injustice et les manigances avaient eu raison du mérite et du courage; que les intérêts financiers et politiques avaient supplanté l'idéal des athlètes.

Nous ne nous sommes pas remises. Nos émotions sont à vif. Nous nous sentons trompées par le système, abusées par les autorités, blessées dans notre fierté. Bref, déposées matériellement et moralement.

Il nous a fallu faire la dure prise de conscience de la réalité. Les Jeux olympiques ne sont pas au service des athlètes; mais bien les athlètes au service des Jeux olympiques. Nous sacrifions l'essence à l'apparence, le primaire au secondaire, l'idéal aux intérêts. Nous sommes bien loin de l'esprit qui anima Pierre de Coubertin. L'idéal, la passion, le dépassement de la personne, ont cédé progressivement la place au succès, à la gloire et à leur exploitation financière.

Une fois de plus, une minorité s'est enrichie au détriment de la majorité. Les athlètes sont devenus des produits de consommation qui doivent rapporter toujours davantage. On n'hésite pas à recourir à tous les moyens pour gagner: la tricherie, le mensonge, la manipulation, le chantage sont monnaie courante. Pour satisfaire notre appétit insatiable, on va jusqu'à immoler les corps de nos athlètes sur l'autel de la drogue.

Sylvie, tu n'es pas victime d'un juge, mais bien d'un système, hélas corrompu. Tu le savais; nous nous en doutions; il nous crève maintenant les yeux. Appelons-le par son nom et parlons-en tout haut.

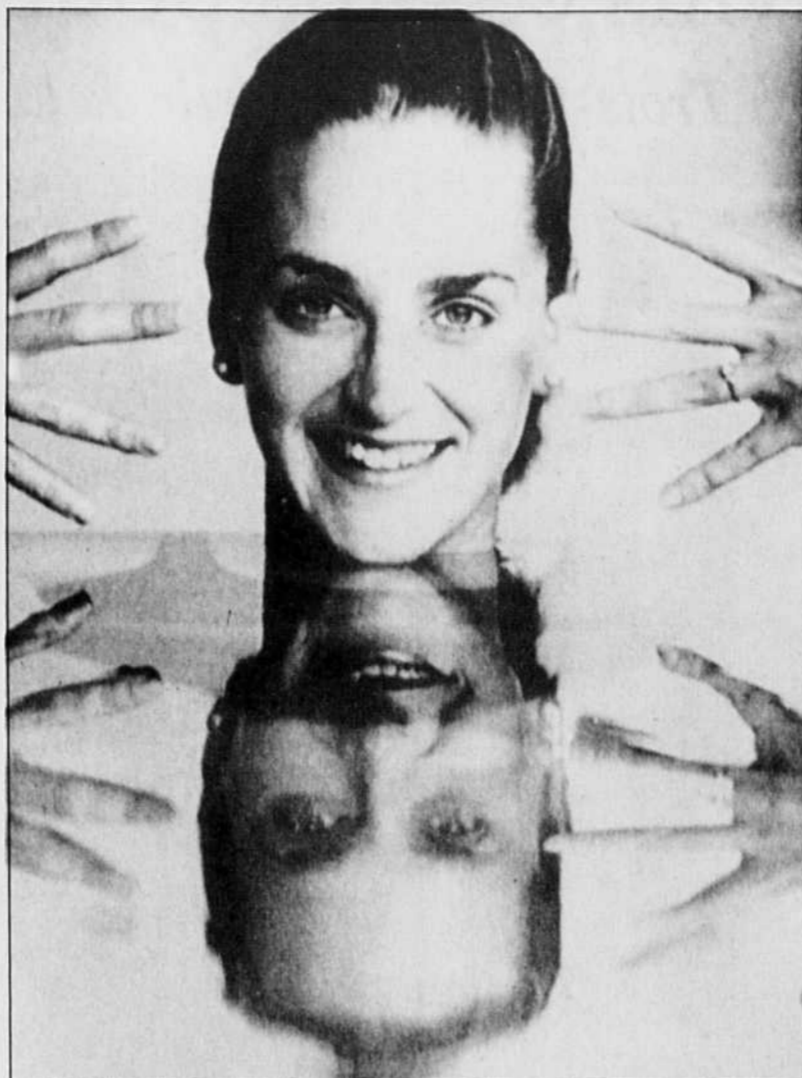
Le mal n'est pas nouveau. On ne tombe pas dans la décadence du jour au lendemain. Elle existe depuis plusieurs années... et pas seulement dans le domaine du sport. On la retrouve aussi pernicieuse partout ailleurs.

En médecine, en politique, en droit, dans l'industrie, dans l'alimentation, dans l'environnement, partout les individus et la nature sont sacrifiés aux intérêts d'une minorité possédante, insatiable de pouvoir et d'argent.

Les Jeux olympiques sont le reflet de notre société. Société qui a perdu son coeur, ses émotions, ses valeurs douces. Société déshumanisée dans laquelle les valeurs matérielles prévalent sur les valeurs morales. Si nous ne faisons que prendre conscience de cela, ton malheur, Sylvie, aura été bien plus profitable que toute médaille, fusse-t-elle en or solide.

Mais, tu as fait mieux que cela. Tu nous as appris comment gagner deux médailles à la fois: l'OR dans ton coeur, l'ARGENT à ton cou.

Parlons-en, des médailles! Ce sont elles qui ont tout déclenché. Ne me dis pas que les athlètes s'entraînent comme des forçats pendant des années pour le seul gain d'une médaille... plaquée, par surcroît. Non,



Sylvie Fréchette, médaillée d'argent en nage synchronisée à Barcelone.

C'est pour ce qu'elle signifie, c'est pour ce qu'il y a au-delà de la médaille, que l'on met autant d'efforts. La médaille n'est qu'un symbole. Mais de quoi?

L'OR représente la domination et la richesse; c'est le symbole du perfectionnement et du dépassement. Mais il est ambivalent. Il peut aussi conduire à la dégradation et à la perversion, s'il se limite aux seules fins matérielles.

Les sages nous l'ont enseigné: «L'OR est la sagesse; mais, si vous confondez le socle et le savoir, il tombe sur vous et vous écrase.» Nous l'avons oublié; tu nous l'as rappelé.

La médaille que tu as affichée est d'argent. Par opposition à l'or qui appartient à la chaîne symbolique soleil-feu (principe masculin), l'argent appartient à la chaîne symbolique lune-eau (principe féminin). Par ta performance et la sagesse, tu as réhabilité l'argent au premier rang; tu as redonné au principe féminin, celui qui représente les valeurs humaines,

douces, de coeur, sa place aux Jeux olympiques.

De la combinaison de l'or et de l'argent naît la lumière, l'ultime but de la vie. Elle rejoint le soleil et la lune. Elle éclaire le ciel et la terre. Elle symbolise l'épanouissement d'un être par son élévation. Nous l'avions oublié; tu nous l'as rappelé.

Nous espérons une médaille, tu en as ramené deux. Nous attendions de l'or, tu nous as donné la lumière. Nous nous étions fabriqués une idole, tu nous as rendu notre idéal. Nous cherchions la gloire, tu nous as procuré la fierté. Nous voulions le succès, tu as obtenu la réalisation. Nous espérons la reconnaissance, tu nous as enseigné la dignité. Nous avions envoyé une représentante, nous avons recueilli une ambassadrice. Nous étions subjugués par une championne, nous sommes éblouis par une initiatrice.

Sylvie, notre amour pour toi était inconditionnel et il le sera toujours. Nous ne t'en demandons pas tant. Nous sommes comblés.

Félicitations et merci.

Injustice imaginaire
et paranoïa collective

Louis Cornellier

S'IL EN ÉTAIT encore besoin, le récent délire autour de «l'affaire Sylvie Fréchette» vient de le prouver une fois de plus: il y a quelque chose de pourri au royaume du Québec.

Car enfin, l'évidence est là qui saute aux yeux: les réactions en chaîne provoquées par la soi-disant erreur d'une juge brésilienne lors de l'attribution des notes aux figures imposées en nage synchronisée (quel sport ennuyeux!), réactions allant de l'indignation à l'euphorie, tiennent de la démesure et nécessitent réflexion.

On chercherait en vain, dans tout ce qui s'est écrit sur le sujet depuis la semaine dernière (2-8 août), la moindre petite note dissonnante (hormis chez Pierre Foglia, encore que plutôt discrètement). Philippe Cantin et Claudette Tougas de *La Presse*, Guy Deshaies du *DEVOIR* et même le

Un délire médiatique et nationaliste qui en dit long sur notre sens critique et notre aveuglement collectif.

placide Jean-V. Dufresne du *Journal de Montréal*, tous d'accord: la médaille d'argent de Sylvie Fréchette aurait dû être en or. Les Américains l'ont volée.

Personne pour douter. Personne pour se demander comment il se fait qu'un processus se déroulant en trois étapes (entrée de la note sur ordinateur, vérification sur écran personnel du juge et passage au tableau officiel) puisse si facilement être considéré comme soumis à l'erreur humaine. Personne pour dire ou écrire que seul le Québec s'est attardé à cet événement.

Personne, autrement dit, pour briser un consensus établi sur des bases on ne peut plus ambiguës. La juge brésilienne se serait levée pour demander correction? Bizarre aussi que seule la délégation québécoise ait eu connaissance de cette rétractation.

Mais, au-delà de ce premier aspect, au-delà du fait que bien des Québécois semblent croire nos athlètes infallibles et soient tous prêts à crier à l'injustice en

cas de défaite, au-delà donc de cette fuite face à la remise en question, ce qui trouble tant dans cette hystérie collective, c'est l'ampleur que, de toutes parts, on s'est entendu pour accorder à une telle pacotille.

Je veux bien admettre que, en ces temps plutôt moroses aux niveaux politique et économique, le peuple ait besoin d'exemples, de héros et d'héroïnes capables de lui fournir un instant de répit et de cimenter le tissu social. Toutefois, comme dirait l'autre, ce sont juste des *steppettes dans l'eau* (Foglia) et il y a quelque chose de scandaleux à voir un Yves Létourneau, la face battue par les larmes, en être retourné comme d'un drame épouvantable.

N'en déplaise aux insignifiants pour qui les Olympiques constituent le haut lieu du courage, il faut le clamer bruyamment: pendant que nous nous morfondions sur le sort de la gentille et jolie Sylvie (je le dis sans ironie, ce n'est pas elle que je vise ici), pendant que nos grands quotidiens mont-réalis trouvaient juste d'en faire leur une et donc de lui donner le statut de nouvelle prioritaire, les détenus croates et bosniaques ainsi que les affamés somaliens pouvaient bien crever, cela ne nous empêchait pas de verser nos larmes dans les piscines (celle du bé-luga aussi). *Cheap shot*.

Aussi, avant d'être tous recouverts par ce genre d'attitude aveugle et infantile du style «On t'aime Sylvie! Merci Sylvie!» il faudrait peut-être se rendre compte d'une chose: nous ne devons rien aux athlètes olympiques, sauf le respect dans certains cas.

Oubliez l'honneur du pays: chacun des membres de la délégation canadienne à Barcelone voulait gagner pour lui et pour lui seul. Le sport d'élite, surtout individuel, entraîne toujours le narcissisme. Malheur à ceux, dès lors, qui perdent même si honnêtement.

Le lutteur montréalais Doug Yeats le sait, lui à qui nulle médaille ne fut remise à son arrivée à l'aéroport malgré cinq participations olympiques. Il sait aussi, je l'espère, que ce n'est là rien que de très normal. Et, que la vie est ailleurs. La bêtise serait de penser l'inverse.

Maastricht contre l'Europe

Vers un super-État anonyme
qui signerait le crépuscule
du Vieux Continent

Jean-Marc Léger

LE DÉBAT en cours dans les pays membres de la Communauté européenne et notamment en France (où un référendum aura lieu le 20 septembre) sur la ratification du traité de Maastricht ne concerne pas que les ressortissants de ces pays.

Par la gravité de l'enjeu, par l'ampleur des conséquences prévisibles — qui vont bien au-delà du texte même des accords — il intéresse vitale tous ceux pour qui l'Europe dans sa diversité et la France dans son identité signifient encore quelque chose d'essentiel dans le monde. Or, l'une et l'autre risquent d'être en péril.

Davantage qu'une simple étape

Contrairement à une impression largement répandue, le traité de Maastricht ne représente pas simplement une autre étape, fut-elle particulièrement substantielle, dans l'édification de la Communauté. Les deux accords qui le constituent (Union politique, Union économique et monétaire, avec monnaie commune et «citoyenneté européenne») marquent une véritable novation, le passage à un autre registre: de la concertation, même très poussée, on passe à l'intégration.

Il ne s'agit plus de délégation de compétences mais de cession pure et simple de pouvoirs majeurs, inhérents à la souveraineté de l'État: c'est, dans plusieurs domaines, la renonciation à la souveraineté nationale. Et en cela, l'opinion publique n'est pas encore réellement consciente, il s'en faut, parce qu'à ce jour, elle n'est pas parfaitement informée et n'entend guère, en France en particulier, que la version officielle, léni-fiante et sécurisante, cautionnée par la plupart des médias.

Plus encore que le traité lui-même, pour considérables et contraignants qu'en soient les dispositions, il faut prendre d'abord en compte le tournant qu'il constitue et l'évolution qu'il inexorablement l'annonce et appelle. Une seconde lecture fait ressortir aisément qu'on est entré dans un processus de fédéralisation accélérée, qui met en cause à terme l'existence des États nationaux et conduit à l'avènement d'une sorte de super-État, échappant au contrôle démocratique et enclin à une centralisation toujours plus poussée.

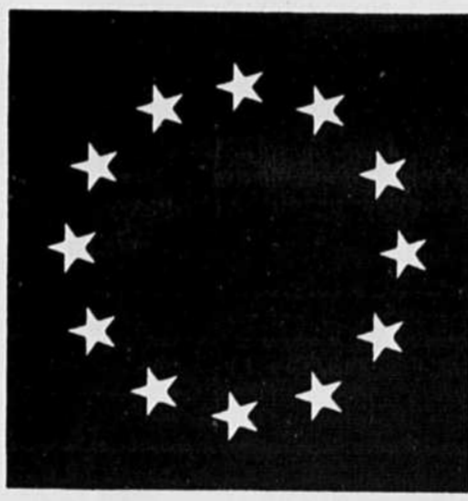
Progressivement, (en fait en très peu d'années, cinq à sept, selon le cas), la défense, la politique étrangère, la monnaie bien sûr, la politique fiscale, la politique économique, une large part de la politique sociale, relèveront d'institutions supranationales, dont on sait la propension irrépressible à l'expansion constante. C'est ainsi l'exact contrepied de l'avertissement de Malraux: «On ne fera pas l'Europe contre les patries mais par elles, avec elles, grâce à elles.»

Une grave dérive fédéraliste

Cette option pour une forme d'État fédéral (qui représente une véritable dérive par rapport à la conception et aux objectifs initiaux de la Communauté) est d'autant plus étonnante que partout dans le monde les fédérations se délitent, éclatent, se dissolvent, pacifiquement ou dans les convulsions, ou traversent des crises aiguës et apparemment insolubles.

Loin d'être une panacée, le fédéralisme se révèle de plus en plus inadapté aux immenses mutations de notre époque et impuissant à prendre en compte le problème capital posé par la confusion des pouvoirs.

Quels que soient l'idéalisme et la générosité de certains des artisans et des partisans de cette entreprise, il n'empêche que le



traité de Maastricht représente un dévoiement de l'idée européenne originelle, le triomphe d'une conception frileuse et conservatrice, celle d'une Europe des «nantis» dominée jusqu'à l'obsession par la loi du marché.

Sous couvert de «harmonisation» (pudique euphémisme) on amorce un processus d'uniformisation, tout en érigeant un nouveau «mur» entre les deux parties du continent. Quoi que l'on prétende, l'autre Europe sera écartée d'une communauté où elle pouvait légitimement aspirer à entrer. La mise en vigueur de Maastricht sonnera le glas de l'idée de confédération européenne, qui représentait pourtant le grand dessein d'avenir pour l'Europe dans sa plénitude et à laquelle aucune autre structure, moins encore la CEE, ne saurait se substituer.

Selon les pays, la ratification du traité est soit soumise au seul Parlement, soit présentée au préalable à l'approbation des citoyens. À ce jour, trois pays seulement ont décidé de recourir au référendum: le Danemark et l'Irlande (où la consultation a déjà eu lieu) et la France, qui se prononcera le 20 septembre.

Des gouvernements qui craignent leurs électeurs

On peut d'ailleurs s'étonner que s'agissant d'une décision aussi lourde de conséquences,

la majorité des gouvernements n'aient pas jugé opportun de consulter la population, alors que celle-ci semble le souhaiter, dans la plupart des pays (selon un sondage du journal *The European*).

Il est heureux que le peuple français ait, lui, l'occasion de se prononcer, même si l'on peut s'interroger sur la mesure dans laquelle les deux options pourrout également se faire valoir auprès de l'opinion. (1)

On observe en effet que la plupart des grandes formations politiques ont pris position pour le «oui», comme la très grande majorité des médias, ce qui, à ce jour, rend difficile pour l'autre thèse de se faire entendre. C'est l'alliance du conservatisme classique et d'un socialisme sclérosé, en panne de projet, une droite sans vision et pusillanime redoutant de laisser à une gauche aux abois le monopole de «l'euro-péanisme».

Les deux se retrouvent d'ailleurs sur les mêmes tribunes pour dire aux Français, d'un même souffle, à la fois que Maastricht marque un tournant capital, qu'il est la grande chance de la France et de l'Europe et qu'il n'y a rien à craindre pour la souveraineté et l'identité nationales, nullement mises en cause par les dispositions du traité!

En effet, et c'est un autre trait de ce débat, la confusion — inconsciente ou volontaire — dans les concepts et les vocabulaires traduits par la multiplication des sophismes et par des slogans pervers du genre «la France est ma patrie, l'Europe mon avenir», comme si l'on pouvait opposer l'une à l'autre.

Il y a plus grave, c'est le recours à l'incantation pour tenir lieu d'argumentation; c'est aussi une sorte de marouflage de l'opinion aboutissant à un véritable terrorisme intellectuel et à l'intolérance généralisée. Ainsi, quiconque ne souscrit pas au traité ou émet simplement des réserves est étiqueté «anti-européen», comme s'il ne pouvait y avoir de conception de la construction de l'Europe que celle de Maastricht.

Dès lors, elles ont un rare mérite et un singulier courage les quelques personnalités politiques (de divers horizons) qui, comme le RPR Philippe Séguin, le socialiste Jean-Pierre Chevènement, la centriste Marie-France Garraud, ont engagé le combat contre le funeste traité, c'est-à-dire pour le salut de l'Europe et de la France.

Le plus grave, c'est que la voie dans laquelle on entend s'engager ne peut qu'accélérer la montée de l'uniformisation qui est, sur tous les plans et pour tous les peuples, le plus redoutable péril de ce temps.

On attendrait plutôt de l'Europe, la vraie, qu'elle se révèle ou se confirme, sous l'impulsion de la France comme l'ultime recours et la chance décisive de la diversité, c'est-à-dire de la liberté des nations comme des individus.

Une vision caricaturale de l'Europe communautaire

L'affaiblissement des identités nationales, la braderie des souverainetés, jouent impitoyablement contre cette diversité et proposent une vision caricaturale de l'Europe, d'une Europe d'ailleurs mutilée.

On ne peut au reste que constater que la Communauté européenne n'a pas su, hélas, empêcher ni même ralentir l'étiollement des cultures, la vassalisation des industries culturelles, ni enrayer le processus d'américanisation.

Le super-État anonyme qui se profile, loin d'annoncer l'essor d'une authentique communauté européenne riche de ses cultures, donc de ses identités, en signerait le crépuscule. Le chemin qui conduit à l'abaissement des patries, même aussi au dévoiement d'un grand dessein. Le poison insidieux du supranational est en voie de gangrener le véritable projet européen.

Le traité de Maastricht apparaît à certains égards comme la transposition sur le plan politique de l'Eurodisneyland. Au reste, la coïncidence laisse rêver entre l'offensive supranationale et la montée des périls pour la langue française dans l'hexagone même. On ne peut guère attendre des milieux qui mènent ou cautionnent celle-ci, qu'ils s'emploient à conjurer ceux-ci, d'autant qu'ils y sont le plus souvent indifférents, lorsqu'ils n'y contribuent pas. Il y a une logique incontournable de la démission.

(1) L'application, pour le partage du temps d'antenne à la télévision, des règles utilisées lors des campagnes électorales, et cela alors que la plupart des partis prônent le «oui», se traduira par un déséquilibre énorme au détriment du camp du «non». Voilà qui est révélateur de certaines moeurs et d'une certaine mentalité.

L'équipe du DEVOIR LA RÉDACTION Journalistes: à l'information générale: Jean Chartier, Yves d'Avignon, Jean-Denis Lamoureux, Louis-G. L'Heureux, Bernard Morier, Laurent Soumis, Jacques Grenier et Jacques Nadeau (photographes); à l'information culturelle: Michel Bélar (directeur), Paule des Rivières, Marie Laurier, Robert Lévesque, Nathalie Petrowski, Odile Tremblay (Le Plaisir des livres); à l'information économique: Robert Dufresne, Catherine Leconte, Jean-Pierre Legault, Serge Truffaut, Claude Turcotte; à l'information politique: Josée Boileau, Pierre O'Neill (partis politiques), Gilles Lesage (correspondant parlementaire et éditorialiste à Québec), Michel Venne (correspondant parlementaire à Québec), Chantal Hébert (correspondante parlementaire à Ottawa), Jocelyn Coulon (politique internationale), François Brousseau (éditorialiste politique internationale et responsable de la page Idées et événements); aux affaires sociales: Paul Cauchon (questions sociales), Caroline Montpéit (enseignement primaire et secondaire), Isabelle Paré (enseignement supérieur), Louis-G. Francoeur (environnement), Sylvain Blanchard (relations de travail), Clément Trudel (affaires juridiques), Suzanne Marchand (adjointe à la direction), Marie-Josée Hudon, Jean Sébastien (commis), Danielle Cantara, Thérèse Champagne, Monique Isabelle, Christiane Vaillant (clavistes), Marie-Hélène Alarie (secrétaire à la rédaction), Isabelle Baril (secrétaire à la direction). LA DOCUMENTATION Gilles Paré (directeur), Manon Scott, Sylvie Scott, Serge Laplante (Québec), Rachel Rochefort (Ottawa). LA PUBLICITÉ Lise Millette (directrice), Jacqueline Avril, Francine Gingras, Johanne Guibeau, Lucie Lacroix, Chris-

liane Legault, Lise Major (publicitaires); Marie-France Turgeon, Micheline Turgeon (maquettistes); Johanne Brunet (secrétaire). L'ADMINISTRATION Nicole Carmel (coordonnatrice des services comptables), Florine Cormier, Céline Furoy, Jean-Guy Lacs, Marie-France Légaré, Raymond Matte, Nathalie Perrier, Danielle Ponton, Danielle Ross, Linda Thériault (secrétaire à l'administration), Raymond Guay (responsable du financement privé). LE MARKETING ET SERVICE À LA CLIENTÈLE Christiane Benjamin (directrice), Monique Corbelli (adjointe), Monique L'Heureux, Lise Lachapelle, Olivier Zaida, Rachel Leclerc-Venne, Jean-Marc Ste-Marie (superviseur aux promotions des abonnements), Louise Paquette. LES ANNONCES CLASSÉES ET LES AVIS PUBLICS Yves Williams (superviseur), Françoise Blanc, Manon Blanchette, Dominique Charbonnier, Mariène Côté, Françoise Couliombe, France Grenier, Josée Lapointe, Sylvie Laporte, Pierrette Rousseau, Micheline Ruelland. LE DEVOIR est publié par l'Imprimerie Populaire Limitée, société à responsabilité limitée, dont le siège social est situé au numéro 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal H2Y 1X1. Il est composé et imprimé par Imprimerie Dumont, 7743, rue Bourdeau, une division de Imprimeries Québec Inc., 612, rue Saint-Jacques, Montréal. L'Agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans LE DEVOIR. LE DEVOIR est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Québecor Inc., située au 775, boul. Labéau, St-Laurent. Envoi de publication - Enregistrement no 0854. Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec. Téléphone général (514) 844-3361. Abonnements: (514) 844-3738. LE DEVOIR (USPS - 063708) is published daily by L'Imprimerie Populaire, Limitée, 211, rue du St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1. Subscription rate per year is \$ 439.00 USD. Second Class Postage paid at Champlain, N.Y. US POSTMASTER: send address changes to: Insa, P.O. Box 1518, Champlain, N.Y. 12919-1518.